Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

Souvenirs littéraires et politiques

Sallard, Edmond

Paris, 1883

Souvenirs de Edmond Sallard

urn:nbn:de:hbz:5:1-25493

Visual Library

SOUVENIRS DE

EDMOND SALLARD

1846. — 13 Février.

A son père.

Edmond Sallard, qui, né à Paris en 1827, avait dix-neuf ans en 1846, écrivait à son père ces lignes datées de la pension Massin : « Tu me dis que j'ai besoin plus que tout autre du contact du monde, et pourtant l'avis des gens expérimentés est que le monde est une école de fausseté ; s'il en est ainsi, je dois m'en écarter le plus possible. D'ailleurs tu sais quels sont mes goûts ; si jamais je prends un état, ce sera l'état où j'aurai le moins besoin de ce monde pour lequel je ne me sens aucune inclination. Je me contenterai d'un cercle d'amis choisis avec lesquels je serai heureux, et j'aurai soin de

rompre avec ceux qui se permettraient de me considérer comme au-dessous d'eux. »

« Toutes ces idées peuvent être celles d'un enfant, je n'en disconviens pas ; cependant il est bon, dit-on, de se faire de bonne heure un système. Tel est le mien, il peut être mauvais, il peut être bon ; l'expérience seule pourra me le faire rejeter. Quoi qu'il en soit, tu me permettras, je n'en doute pas, toutes les fois que l'occasion s'en présentera, d'avancer mes opinions sur telle ou telle chose. Par ce moyen je pourrai me corriger, grâce aux conseils que tu me donneras. »

—

1850.

A son père.

« Je suis rentré chez moi à quatre heures, la tête encore pleine de longues dissertations de droit romain que je venais d'entendre aux examens de l'école. Je t'avoue tout d'abord que je n'ai pas été peu surpris de trouver écrite de ta main une violente diatribe contre le parti socialiste dont tu me reproches d'accepter les idées. Je suis si peu habitué à raisonner à froid avec toi, que je saisis bien vite l'occasion offerte de te dire en peu de mots ce que je pense du socialisme, de la liste qu'il présente de concert avec une partie de la bourgeoisie, et de M. de Girardin dont tu me reproches de lire le journal, et que tu qualifies de caméléon.

Avant tout je dois t'exprimer le regret de voir que tu te mets martel en tête et peine au cœur, parce que je ne

partage pas tes idées sur la meilleure méthode de maintenir l'ordre. Tu parles en ancien soldat (1), avec une brusquerie militaire qui ne ménage guère les contradicteurs. Et pourtant je connais des enfants qui marchent avec le progrès, comme on dit dans les journaux, et qui sont d'accord avec leur famille. Ceci posé, j'arrive à notre dissentiment politique : je suis persuadé que personne n'est plus opposé que moi aux révolutions et aux barricades, jamais je n'arriverai à croire que le bon moyen de faire triompher des principes, ce soit de verser du sang. Tout par l'idée, rien par la force : voilà ma maxime. Si c'est là du socialisme, je suis socialiste et ne me regarde pas pour cela comme un sauvage.

Quant à la République, puisque nous l'avons, pourquoi ne pas l'aimer et ne pas la défendre? Le révolutionnaire de nous deux, ce n'est pas moi qui m'attache au gouvernement établi. Je crois faire acte de bon citoyen et de véritable français, en demandant au gouvernement du suffrage universel ce que la monarchie de Juillet et le despotisme de Napoléon n'ont encore pu donner à la France : la stabilité et la prospérité. A quoi nous servirait un changement politique ? En présence de quoi nous placerait-il ? N'avons-nous pas déjà fait un assez grand nombre de cruelles expérimentations ? Le despotisme aujourd'hui serait odieux, et le droit divin est devenu ridicule.

(1) Le père d'Edmond Sallard était un ancien officier de l'Empire.

Un mot sur Girardin, à présent; je t'ai écrit souvent ce que j'en pensais; mais je suis comme Ennius, un vieux romain qui disait qu'on pouvait trouver du bon partout... Tu vois que je fais bon marché de l'homme; mais quels que soient mes sentiments pour lui, c'est encore lui que je préfère à cette multitude de folliculaires plus hypocrites que lui, et qui, le danger venu, courbent la tête et crient : bravo à tous les faits accomplis. Vienne la République sociale, (Dieu veuille que ce soit le plus tard possible !) Girardin sera là pour combattre ses injustices et ses excès, comme il fut là, dans les premiers jours de Février, pour combattre les anarchistes. Il leur dira, — au risque de voir briser ses presses, — que les révolutions amènent les réactions, que toute violence en un sens entraîne des violences dans le sens contraire. Actuellement c'est à la majorité de la Chambre, à un gouvernement maladroitement provocateur qu'il s'attaque. Pourquoi ? parce qu'il sait que les réactions amènent les révolutions, et qu'une oppression abusive ferait surgir des vengeances funestes.

Girardin rend encore un autre service aux amis de la droiture politique ; chaque jour il livre à la publicité les circulaires authentiques de quantité de gens *honnêtes et modérés* qui, en 1848, alors qu'il s'agissait pour eux de se faire nommer députés, parlaient tout autrement qu'à l'heure actuelle. Ces circulaires sont des faits acquis à l'histoire; elles prouvent que la mauvaise foi n'est pas étrangère aux personnages qui revendiquent si haut le titre « de modéré et d'honnête. »

1850. — 9 Septembre.

A son père.

Voici ce que je compte faire d'abord, et le plus vite possible, d'ici au mois de février, si je peux: finir mon doctorat en droit. Quand je serai docteur, faire des mathématiques, et, après avoir pris le diplôme de bachelier es-sciences, étudier la médecine. Les études de droit, que j'ai faites, ont cela de bon qu'elles m'auront habitué à tout analyser, à examiner chaque chose avec attention. Or le talent de l'observation est la première qualité du médecin. Ce qui me pousse à tourner mes études du côté de l'art d'Esculape, c'est la pensée qu'un médecin est citoyen du monde et peut partout rendre service à ceux qui souffrent. La profession d'avocat, je ne pourrais l'exercer utilement pour autrui et pour moi, qu'en France; celle de guérisseur, je peux la mettre en pratique partout où il y a des jambes à raccommoder et des fluxions de poitrine à guérir.

—

1855. — 14 Mars.

A sa mère.

« Eh bien! que penses-tu des platitudes qui se débitent et qui s'accomplissent à propos du prince impérial? Est-il, Dieu! permis de ravaler à un pareil abaissement des gens qu'on a placés sur les hauteurs du Sénat? Tenir en haleine, jour et nuit, des pères conscrits et des députés, des fonctionnaires de tout acabit, des gens qui ont des

honneurs, en veux-tu en voilà, pour qu'ils puissent à point nommé venir présenter à un bambin des félicitations qu'on daignera recevoir ; c'est à mon sens le comble de la petitesse et du ridicule. Ce mot « la France est un pays de valets, » dit par Paul Louis Courrier, sous la Restauration, est vrai dans les circonstances actuelles. Si j'avais l'infortune d'être au nombre des fonctionnaires, j'aimerais mieux mille fois donner ma démission que d'aller encenser le marmot impérial. Tout cela est une comédie qui est bien démodée ; les mœurs et le cérémonial de l'ancienne Cour ne conviennent pas à notre époque. C'est se couvrir de ridicule que s'habiller de vieux oripeaux.

Mais où le ridicule n'est-il pas ? Je viens de voir mon ami X..., qu'un deuil récent a frappé et qui m'a soutenu les théories habituelles sur la nécessité de s'habiller de noir pour bien montrer son affliction. Il m'a rappelé qu'il est de bon goût, lorsqu'on a perdu son oncle, de substituer une chaîne de jais à la chaîne d'or qui habituellement protège nos montres. Il m'a raconté que chez les Juifs il était d'usage de se couvrir de cendre et même de s'enfermer dans un sac, quand la mort avait pris quelqu'un de la parenté. N'est-ce pas absurde, en vérité ? Cette douleur décorative, à temps fixe et bien réglé, me semble plus affaire de mode qu'affaire de cœur.

—

5 Décembre 1855.

A un ami.

Tu me demandes ce que je fais ? Je lis, et quand j'ai

lu de belles et jolies choses, je les relis. Je ne suis pas quelque chose; et tant que ce régime durera, je ne serai pas quelque chose, mais je travaille à devenir quelqu'un. Ne va pas croire, d'ailleurs, que je passe mes heures dans la compagnie exclusive des philosophes austères ; non, je vais du grave au doux, du plaisant au sévère. En ce moment je termine la lecture d'un adorable petit volume qui vient de paraître et que je t'enverrai : *les Mémoires de la marquise de Courcelles*. C'était une pauvre femme, cette marquise, jolie au possible, aimable comme on l'est encore, bienveillante au prochain. Le mari, *qui voulait arriver*, ne décourageait pas tout d'abord la bienveillance de sa femme. Il finit pourtant par se fâcher et poussa le mauvais goût jusqu'à faire condamner sa Lucrèce par le Parlement. La marquise eut beau protester qu'elle n'avait péché que par obéissance conjugale ; elle fut arrêtée et mise en prison. Il est question, dans Madame de Sévigné, de ce mari à la fois trop débonnaire et trop cruel. C'est lui qui se plaignait un jour, à la fin d'un repas, le plus naïvement du monde, d'avoir sur le front deux grosses bosses qui l'empêchaient de porter perruque. Ce propos égaya si fort les convives, que pour ne pas éclater, on dût quitter la table avant que le dessert fût servi. On était rieur chez Madame de Sévigné et pas collet-monté du tout, — oh ! du tout !

De retour à Paris, j'ai repris mes flâneries ; j'ai lu seulement un volume de Stendhal, qui contient des romans commencés, dont pas un n'est fini. Ce sont de curieuses études sur la société moderne ; mais elles s'arrêtent

toutes au moment du dénouement. Stendhal a raison : rien ne finit. Le mariage, ce moyen de conclure employé à tort et à travers par les écrivains subalternes, n'est qu'une étape. Et la mort elle-même est-elle un dénouement ?

Je lis dans le *Moniteur* un agréable feuilleton d'un de mes anciens condisciples, Edmond About. C'est un ancien prix d'honneur qui n'a pas voulu subir le dénouement que l'Université réserve d'ordinaire à ses enfants chéris. Elle les condamne à corriger, leur vie durant, des thèmes et des versions. Le thème à perpétuité, quel idéal ! About s'est sauvé par la littérature, et ce n'est pas précisément pour lui le salut par la charité, car il a terriblement bec et ongles. A son retour d'Athènes il a publié sur la Grèce un volume étincelant d'esprit, mais pas tendre pour les Grecs modernes. About n'a rencontré, dans ce qui fut Athènes, ni Démosthènes ni Platon ; il y a vu des négociants habiles et des fonctionnaires rusés. La Grèce c'est une iliade qui finit en odyssée.

Puisque je bavarde littérature, laisse-moi te conter, en finissant, quelques anecdotes que j'ai recueillies au cercle Lepelletier, — un cercle où l'esprit vient s'arrêter le soir, après avoir couru les rues. J'ai fait là dernièrement un dîner excellent, pendant lequel j'ai entendu raconter quantité d'anecdotes bien pittoresques. Les convives qui appartenaient au monde de la littérature et de l'art, ménagent volontiers leurs confrères vivants, — parce que les vivants peuvent mordre, — mais il prennent leur revanche avec les morts. Il fallait voir comme ils arrangèrent ce pauvre Balzac ! C'était, à les entendre, un type d'avare si

complet que le Père Grandet était, par comparaison, un prodigue. — Un jour qu'on lui demandait pourquoi il ne parlait jamais, c'est, répondit Balzac, parce que je perdrai, en parlant, les 500 francs que me rapporterait l'histoire que je pourrais vous dire, quand la fantaisie me viendrait de l'écrire. Mais ce beau raisonnement de silencieux économe tombait, s'il avait quelque économie pressante à réaliser; ainsi, au moment de régler le prix de son dîner qui cependant ne valait pas les 500 francs, il avait toujours queique jolie anecdote au bout des lèvres, qui durait juste le temps nécessaire à son commensal pour demander la carte, payer et donner le pourboire au garçon. Un jour qu'il avait un roman terminé et qu'il voulait en avoir un bon prix, il invite un éditeur, Hetzel, je crois, à dîner entre amis. Les convives qui lui connaissaient une fort belle argenterie, s'étonnent de voir paraître, pendant toute la durée du dîner, une affreuse vaisselle d'étain: « Cela vous surprend, Messieurs; que voulez-vous? Toute mon argenterie est au Mont-de-Piété. Hetzel, touché de cette misère apparente, lui paie son ouvrage un prix très élevé. Le lendemain Balzac racontait à qui voulait l'entendre qu'il avait joliment attrapé son éditeur, et qu'il avait, ce jour-là, pour 5,000 francs d'argenterie dans sa cuisine. Mais ces commérages sont-ils vrais?

—

1851. — 17 Décembre.

A Madame Sallard.

Qu'il fait donc bon être au coin du feu, quand on entend la bise souffler contre ses carreaux et qu'on a une lettre

à écrire à sa chère maman ! Cette occupation est beaucoup plus agréable par le temps qu'il fait, que celle qui consiste à traverser les ponts et aller s'engouffrer pendant cinq longues heures dans une salle de spectacle, où l'on sent de toutes ses narines l'odeur de la crotte que de malencontreux voisins ont ramassée sur le pavé de Paris; pourtant c'est là l'occupation que je m'étais promise ce matin en quittant mon domicile. Mais décidément je préfère vivre en compagnie des morts, car depuis plusieurs jours je me suis remis à la lecture des classiques....

Quel affreux évènement que cette mort d'Albert X...! Il avait travaillé, celui-là, il allait l'avoir, cette position après laquelle courent tant de pauvres diables ; et, à vingt-deux ans, avec un avenir magnifique, il se suicide. Ce n'est pas lui que je plains le plus, c'est sa mère qui reste seule, privée de toute affection. Quelle chose singulière et inimaginable, qu'on songe à quitter la vie, lorsque l'on sait qu'on est indispensable à des gens qui vous aiment ! En voilà de l'égoïsme, pour ne pas dire de la lâcheté, car réellement on ne peut pas qualifier autrement le suicide, s'il est bien avéré que la folie n'y joue pas son rôle, et que ce ne soit pas un héritage patrimonial. Rousseau a traité cette matière d'une telle façon, qu'il n'y a rien à dire après lui. Comme pour prouver une fois de plus la folie qui perçait dans tous ses actes, sinon dans tous ses écrits; c'est précisément par un suicide que Rousseau a fini sa carrière.

Tu penses bien qu'au milieu de toutes ces morts je ne mène pas une existence des plus gaies ; mes idées noires

m'obsèdent toujours, et comme rien ne contribue à les dissiper, je commence à craindre qu'elles ne constituent chez moi un état normal de spleen qu'il sera difficile de détruire. Pour me distraire, j'ai entrepris de lire un volume de l'histoire de France, d'Henri Martin, qui vient de paraître ; c'est le règne de Charles VII et le sublime effort de Jeanne d'Arc pour régénérer la France. Je n'avais pas lu tout cela depuis mes jeunes années, et je vous avoue tout naïvement que j'ai versé bien des larmes en relisant cette histoire qui serait un roman des plus pathétiques, si tous les faits n'étaient confirmés de la manière la plus authentique par les dépositions de tous les contemporains. J'ai toujours eu du goût pour les lectures sérieuses, et s'il m'arrive de temps à autre de leur préférer quelque roman moderne, je suis promptement dégoûté et je reviens avec plus de ferveur que jamais à tout ce qui élève l'âme et développe l'intelligence.

J'avais commencé, l'an dernier, d'après tes conseils, de relire Montaigne; je vais reprendre mon projet, et cette fois je tâcherai de le mener à bonne fin. Ah! si j'avais un peu plus d'imagination, un peu plus de mémoire, un peu plus de logique et de clarté dans le style, j'écrirais quelque chose, et je choisirais une retraite bien isolée où je n'aurais que des livres autour de moi, et peut-être arriverais-je à faire un livre passable. Mais, je l'ai dit, tous ces à peu près là constituent un grand déficit dans mon individu, et faute de tout cela je ne serai qu'un obscur passant dans la vie.....

J'en étais là de ma lettre, il y a huit jours, lorsque,

dans cet intervalle, un accident m'est survenu. Qu'il te suffise de savoir que je suis privé d'un bras. Cet évènement pourrait avoir pour tout autre des conséquences fort désagréables, mais je me suis habitué de fort bonne heure à me servir indifféremment de mes deux mains, et en cela, je crois me conformer au vœu de la nature qui ne nous a pas dotés inutilement d'une paire de tous les membres essentiels aux fonctions physiques que nous sommes appelés à remplir.

—

1856. — 27 Février.

A Monsieur Sallard.

Me voilà tout seul et j'ai devant moi quatre belles heures que je comptais passer à l'Opéra, où je ne suis pas allé, parce que les acteurs que je désirais entendre ne jouaient pas, et ceux qui jouent ne valent pas la peine qu'il faudrait prendre pour arriver au lever du rideau. J'ai lu toute la journée, et mes mains commencent à se fatiguer de tourner les pages. J'ai vécu des siècles depuis ta dernière lettre, et quand je dis des siècles, je n'ai pas tort, car je suis plus que jamais dans Henri Martin qui me fait assister, sans que je me dérange autrement que pour couper les feuillets d'un livre, à toutes les misères, les gloires, les infamies et les grandes choses qui se sont accomplies dans le XV^e^ siècle. Un roman ne m'amuserait certes pas autant.

A toi, maintenant, mon bon père. Tu as raison lorsque tu dis : vivent les fils ! Si je me marie, je serai tout des premiers à ne désirer que des fils, et s'il y avait un secret

pour en avoir, je l'achèterais bien cher ; malheureusement il n'y en a pas, nous en sommes exactement dans ce siècle de progrès, à cet égard, où en étaient les bons Romains. Je crois même d'après certaines données, que ces gens-là nous en auraient remontré. C'est à ce point de vue seulement que je reconnais leur supériorité. Hors de là, je ne suis pas comme tant d'autres qui poussent des soupirs à soulever des montagnes, en disant que nos anciens valaient mieux que nous. Je serais, ma foi ! bien curieux de savoir de quels anciens ils veulent parler.

Regnier le satirique, que je parcourais dernièrement, parlait en termes on ne peut plus irrévérencieux des anciens ; Horace, longtemps avant lui, vantait les vertus des premiers âges. Je crois, en vérité, que pour ne pas trouver des gens disposés à reporter leurs yeux vers le passé, il faudrait remonter aux époques antédiluviennes, et encore n'est-il pas sûr, qu'à ce moment, ceux qui avaient la feuille de vigne, ne regrettaient pas l'heureux temps où l'on ne portait rien du tout.

—

1856. — Juillet.

A Madame Sallard.

J'ai été, ces jours derniers, à l'enterrement d'un bien excellent homme qui s'en est allé sans rien dire à personne, M. Génin. Je l'avais rencontré, il n'y a pas quinze jours, il m'avait serré la main bien affectueusement en me disant de venir le voir plus souvent, et qu'il serait heureux de me recevoir cet été à sa campagne. Le voilà mort, laissant deux enfants de 5 et 6 ans. Mariez-vous

donc tard et faites donc des projets, quand vous avez sous les yeux des brutalités aussi foudroyantes !

—

1856. — 20 Juin.

A sa mère.

Je viens de finir le treizième volume de Thiers, et je te l'apporterai. Es-tu tentée de lire les *Contemplations* de Victor Hugo ? Pour peu que tu en aies envie, je les tiens à ta disposition, ainsi que les trois volumes de Cousin sur Mes de Chevreuse, de Longueville et de Sablé, — trois biographies charmantes ; j'ai lu tout cela dans les derniers temps ; je ne puis plus lire de romans ; je ne sors pas de l'histoire, je vis dans tous les siècles depuis le xve jusqu'au nôtre, et plus j'en vois, plus j'en veux voir.

—

1856. — 8 Août.

A Madame Sallard.

Il y a aujourd'hui 10 ans à pareil jour, je rompais ma coquille, je quittais tout frais émoulu les bancs de l'université, et je recevais en pleine Sorbonne l'honorable diplôme de bachelier ès-lettres ; j'ai subi bien des épreuves, j'ai eu toutes les émotions possibles en matière d'examen, mais je n'oublierai jamais le doux battement de cœur, lorsque, en ce jour mémorable, on vint m'annoncer que j'étais reçu. Avec quel empressement, tu le sais, j'allai vous donner la bonne nouvelle ! Il faisait beau temps comme aujourd'hui, plus qu'aujourd'hui, car j'avais 10 ans de moins, peu d'argent il est vrai ;

mais en compensation, beaucoup d'espoir, et je me trouvais en plein paradis des rêves de jeunesse.

—

1856 — 18 Décembre

A Madame Sallard.

Quelle vilaine idée tu as eue de me mettre au monde au mois de Décembre! Comment peut-on naître, se marier ou mourir au mois de Décembre? Quelle triste idée on a de l'humanité, quand on est rentré chez soi, après avoir fait une promenade de plusieurs heures dans la ville où sont censés pourtant se trouver les plus beaux échantillons! Qu'a-t-on vu en effet? Des êtres tout recroquevillés, empaquetés de leur mieux dans des enveloppes disgracieuses, des figures à faire peur, des joues violettes, des yeux qui pleurent, des nez qui pleurent aussi à leur façon, des lèvres pelées et sanguinolentes: Voilà le spectacle que nous offrent tous les jours de ce beau mois. Voilà ce que j'ai vu, si j'ai vu quelque chose en ouvrant les yeux à la lumière. Comme il est certain que les premières impressions ont sur la vie une influence immense, il en résulte que je suis condamné fatalement à voir tout en laid.

Même en présence des spectacles les plus sublimes, j'ai constamment devant les yeux le triste mirage de mes premiers jours. Il est vraiment incroyable que le père Shandy ne se soit pas préoccupé de cette grande question, et n'ait pas étudié un fait qui agit d'une manière constante sur le développement moral et physique des enfants. Il me paraît évident que si la température am-

biante influence les corps au point de les faire changer de volume d'une manière notable, suivant qu'elle s'élève ou qu'elle s'abaisse, elle doit produire le même effet sur les facultés intellectuelles, au moment où elles prennent leur essor, et les comprimer ou les rétrécir, de la façon la plus défavorable, lorsque ce moment coïncide avec un froid rigoureux : voilà la véritable raison pour laquelle je n'ai rien fait qui vaille. J'étais doué de la manière la plus heureuse, mais j'ai été gelé à mon début, et j'en suis encore à attendre le fortuné dégel qui doit me rendre à ma destinée ; la faute n'est pas mienne, je ne t'en accuse pas non plus, mais enfin, tu le vois, mon raisonnement est sans réplique ; je suis convaincu que si l'on faisait une statistique sur ce point, on trouverait fort peu de personnages remarquables, nés pendant les mois d'hiver ; vois les Esquimaux, ce sont des idiots. On ne commence à trouver des créatures méritant le nom d'hommes, que lorsqu'on se rapproche des zones tempérées. Pourquoi toutes ces réflexions, me diras-tu ; ah pourquoi ? parce qu'hier il gelait, qu'aujourd'hui il pleut, que mes mains sont glacées, que j'ai toutes les peines du monde à faire des lignes droites, et que, remontant des effets aux causes, j'ai bien peur que mes idées ne soient un peu de travers... Je continue à aller de temps à autre à mon cercle ; je trouve charmante la vie qu'on y mène, et, si j'étais le gouvernement, j'ajouterais à nos nombreux budgets un budget pour l'entretien de la conversation française et la prospérité des cercles.

N'est-ce pas fort agréable, lorsqu'on s'ennuie d'être

seul, de n'avoir que quelque pas à faire pour entendre causer agréablement des gens qui ont beaucoup écrit, lu et voyagé. Au cercle nous avons toute la littérature financière. Ces deux mots jurent de se trouver ensemble, et il faut vivre au XIXe siècle pour les voir ainsi accolés ; pourtant ils expriment une réalité. Le gros bonnet de la finance littéraire, c'est Millhau, qui après une jeunesse besoigneuse s'est un beau jour réveillé millionnaire. Alors il a planté là les lettres ; mais aujourd'hui qu'il est saturé de millions, il se prend d'une douce tendresse pour ses vieux souvenirs. Après lui, par ordre de millions, vient Solar ancien gueux, ex-rédacteur de l'*Époque*. Il y a six ans, il n'avait pas un sou vaillant, aujourd'hui on lui sait une grande fortune qu'il emploie du reste fort honorablement ; il a la plus riche bibliothèque de Paris, ayant acheté presque tous les livres de Bertin, l'ancien rédacteur des *Débats*. Enfin, en sous-ordre, Amédée de Césena, Lireux et d'autres moins connus. Ces messieurs voyant que leurs devanciers, les lettrés d'autrefois, n'avaient jamais pu réussir à faire fortune en écrivant, ont abordé la vie par un autre côté ; ils font fortune d'abord et feront de la littérature plus tard. Ils courent le danger de laisser toute leur intelligence, toute leur activité d'esprit dans les émotions du jeu. Qui vivra verra. Puisse-t-il n'en n'être pas d'eux comme de ce pauvre Thibaudot, un homme charmant qui avait amassé rapidement une considérable fortune perdue plus rapidement encore en trois mois. Il est mort de ce malheur. C'était un vrai joueur celui-là, il a tenu dans sa jeunesse 250,000 francs sur un coup de lansquenet...

Veux-tu une des anecdotes de notre cercle; écoute : la scène se passe à Moscou.

Il y a une dizaine d'années, un des princes de Russie se promenait dans les rues de Moscou par un froid des plus vifs. Le pavé était si glissant, que son Altesse tout de son long s'étala. En France, pareil spectacle exciterait l'hilarité des passants; un gamin crierait : « éteignez le gaz, ou tirez les rideaux; voilà qu'on se couche. » Cet âge est sans pitié. A Moscou, il n'en est pas de même. La police, prévenue de cette chute. manda par devers elle tous les portiers du quartier et leur fit appliquer force coups de fouet pour les punir de ne pas avoir suffisamment sablé les rues, — faute qui avait entraîné la chute du prince bien-aimé. Pauvres portiers ! On ne les plaint guère néanmoins ; à Paris ils partagent l'impopularité des huissiers.

—

Décembre 1856.

J'ai là un bouquin rouge que j'ai acheté ces jours-ci, que je lis sans discontinuer, le matin, le soir. Je ne serai tranquille que lorsque je l'aurai entièrement terminé ; il est vrai, (et c'est là son excuse), que ce n'est pas un livre de théologie; mais ce n'est pas non plus un roman, pas même un livre d'histoire, encore moins un livre de philosophie. Qu'est-ce donc? Oh! d'abord c'est l'ouvrage d'un bavard, voire même d'un médisant, peut-être bien d'un calomniateur. J'ai hésité à le dire, surtout à toi qui es confite en dévotion; mais rassure-toi, je ne te le prêterai pas. C'est... Oh ! mon Dieu ! c'est l'*histoire amou-*

reuse des Gaules. Tu n'as jamais lu cela, n'est-ce pas? eh bien! ne le lis pas; c'est un tissu d'horreurs sur le compte de toutes ces charmantes femmes du grand règne que l'on s'efforce aujourd'hui de réhabiliter. A cet effet on a imprimé depuis 20 ans quantité d'in-octavo, d'in-12, d'in-18, d'in-32, et tout cela pour qu'on vienne un beau jour publier un ouvrage bien cru, bien nu, bien méchant, qui, sans aucune circonlocution, vous apprend que toutes ces ravissantes créatures, qui vous avaient fait rêver pendant toute votre jeunesse, n'étaient en somme que des gueuses pleines de luxure, de rapacité, en proie à tous les vices de l'enfer; que tous ces grands personnages, qui étaient ducs, qui étaient cardinaux, qui occupaient les premières places du royaume, étaient, dans le déshabillé de l'intimité, les êtres les plus méprisables. En vain se rappelle-t-on que Bussy-Rabutin, auteur de l'ouvrage, est un homme à caution, il y a là, au bas des pages, des notes on ne peut plus significatives, des citations extraites des mémoires les plus authentiques, qui prouvent, hélas! que toutes ces infamies reposent sur des faits incontestables. C'est un bouquin, disais-je tout à l'heure, et j'avais raison; on le croirait sorti des presses d'Elzévir: même papier, même format, mêmes caractères. Si ce n'était une jolie couverture moderne, imitée des reliures anglaises, on jurerait que c'est un volume du temps de Louis XIV. Ce n'est pas une des moindres raisons qui me portent à ajouter foi à toutes les belles choses qu'il m'a contées. Le libraire qui a eu l'idée de publier de pareils livres, doit faire fortune. Voyant les

prix exagérés qu'atteignent dans les ventes certains ouvrages devenus rares, il s'est mis à les réimprimer. Dans cette collection figurent Regnier, Villon, Bussy-Rabutin, Théophile, et combien d'autres, avec le cachet d'antiquité qui faisait tout leur prix aux yeux des bibliophiles; si bien qu'au lieu de s'abîmer la vue dans des textes fautifs, la plupart et le plus souvent détériorés par le temps, on a le plaisir, pour 4 fr. 25, de lire tout couramment des livres dont les gens riches pouvaient seuls autrefois faire leurs délices...

Je suis enfin admis officiellement au cercle dont je t'ai parlé. J'y ai fait mon entrée mercredi soir; M... m'a présenté successivement à quantité de personnages plus ou moins illustres auxquels j'ai fait de superbes révérences et dont je redemanderai bien souvent les noms, avant qu'il me soit donné de les reconnaître. Le premier résultat de cette cérémonie est que je me suis très fort ennuyé, ce à quoi je m'attendais parfaitement. Dans six mois, quand je serai au courant des allures de mes hôtes, peut-être commencerai-je à m'habituer. Il y a encore un petit inconvénient : c'est que le cercle étant ouvert à un certain nombre de gens de lettres, il est de bon ton de faire quand même l'éloge du tiers et du quart, ce à quoi ce bon M... s'entend fort bien, et ce que, pour ma part, n'ayant aucun intérêt dans la boutique, j'entends fort mal. Le moyen aussi de dire que M. Amédée de Céséna est un profond politique, que M. Léon Laya vient de faire une comédie de premier mérite? Enfin, grâce à mes bonnes dispositions, peut-être arriverai-je aussi à

déguiser ma pensée et à faire croire à tous ces braves gens que ce sont des hommes étonnants, supérieurs, admirables.

—

1856. — 30 Décembre.

A Madame Sallard.

.....Entre ci et là, j'ai lu ces jours derniers la correspondance de Madame, seconde femme de Monsieur frère du Roi. Par une exception qui lui fait honneur, (il est vrai qu'elle était très laide, ce qui diminue un peu le mérite,) Madame était fort honnête. Elle écrit sans la moindre rhétorique, dit du mal du tiers et du quart, raconte à tort et à travers des anecdotes très curieuses et parfois légèrement risquées. Je te porterai cette correspondance, si le cœur t'en dit. Pour peu que tu aies envie de sortir de la théologie, voilà une bonne occasion. Je lis maintenant les lettres de Malherbes, dans l'édition que mon oncle Bazin a annotée. On ne peut se figurer la dose de patience qu'il lui a fallu pour rétablir le véritable texte altéré qu'il était par la négligence des précédents éditeurs. Les lettres de Malherbes sont malheureusement très peu attrayantes : point de style, mais nombre de faits peu connus qui ont permis à mon oncle de débrouiller des évènements mal relatés dans les mémoires du temps. Cette lecture terminée, j'agirai des pieds et des mains pour trouver un éditeur ; car il faut en finir avec ces manuscrits et les publier sans plus tarder.

1857. — Mars.

A Monsieur Sallard.

.....Tu me disais dans ta dernière lettre, qu'à tes yeux le grand siècle était le siècle de Louis XIV, et non pas cet horrible XVIII^e^ qui n'a produit que des misérables du nom de Voltaire, de Rousseau, de Diderot, et autres chenapans qui ne valent pas l'honneur d'être nommés. Je voulais te répondre sans retard que c'était bien gratuitement que tu invectivais ces écrivains illustres, car, tout en leur réservant la part d'admiration qui leur est due, je me trouvais sur ce point partager ton opinion. Puisque le malheur des temps veut que nous différions d'avis sur quantité de questions brûlantes, ce m'est une douce consolation de voir qu'en reculant de deux petits siècles, nous commençons à nous entendre..... Tu as la prétention de vouloir faire quelque chose de moi. Ah ! tu peux y renoncer, si ce n'est déjà fait; il y a longtemps que j'ai pris l'avance sur toi, sous ce rapport. Que ne suis-je comme mon ami Lespiault : voilà un modèle à suivre. Il prêche la théorie de la paresse mieux que personne, et il travaille comme pas un; voilà quinze mois qu'il est à la recherche d'une formule algébrique qui doit lui valoir le titre de docteur.

Un de ces derniers soirs, il a enfin rencontré juste, il était onze heures ; quantité de gens à sa place se seraient couchés sur cette belle découverte et auraient tranquillement renvoyé la suite à demain, comme font les feuilletonistes ; mais lui, dans le transport de sa joie, ne pou-

vait fermer l'œil; il se remet donc de plus belle à la besogne et ne dort, ne mange ni ne boit tant qu'il n'a pas mis au net toutes ses formules, travail qui a duré dix-huit heures consécutives. Aujourd'hui sa thèse est présentée, et outre le titre honorifique qu'elle lui vaudra infailliblement, elle sera l'objet d'un mémoire qui doit être lu à l'Institut. Et moi qui l'écoutais béatement me dire que la véritable mission de l'homme ici-bas consiste à vivre dans une paisible oisiveté ! Fiez-vous donc à de pareilles doctrines, quand vous les voyez si mal pratiquées ! Ce qui me console, c'est que je n'aurais pas pu faire un mathématicien ; je n'ai pas le feu sacré que possède mon honorable ami. Dernièrement je l'entendais exprimer cette idée, que tout est soumis à des lois incommutables, dans le domaine matériel aussi bien que dans le domaine immatériel, dans la nature comme dans la philosophie, voire même dans l'histoire ; système qui conduirait inévitablement au fatalisme, par suite de raisonnements fort simples que tu feras tout aussi bien que moi ; et, ce sublime dada l'entraînant de plus en plus, il en est venu à nous dire que le mortel le plus admirable, celui dont les découvertes avaient été les plus utiles à l'humanité, peut-être même à la civilisation, c'est Newton. — Newton soit, mais qu'a-t-il donc fait en somme ? J'avouerai humblement mon ignorance qui est malheureusement partagée par un grand nombre de mes semblables. Cet aveu et quelques autres hérésies l'ont exaspéré à tel point, qu'il a pris son chapeau, s'en est allé, me disant qu'il me méprisait philosophiquement, que les mathématiciens et surtout les astro-

nomes se rapprochaient de la divinité ; quant au reste des hommes, ce sont de viles créatures, naissant, grouillant et mourant sans avoir seulement eu conscience un seul instant de la noble mission qu'ils étaient appelés à remplir ici-bas. Ah! pourquoi n'avais-je pas là un poëte, un artiste ou quelque autre individu se disant inspiré ; la discussion eut été curieuse ; mais je ne suis pas inspiré, moi ; je l'ai laissé partir et je me suis couché bourgeoisement sans plus me soucier de cette brusque péroraison.

—

1857. — 11 Avril.

A sa Mère.

.....Je viens d'entendre, ce soir, des chapitres d'histoire que m'a lus M..., et cette lecture m'a fait le plus vif plaisir. Il a enfin renoncé, d'après nos conseils, au style emphatique, à la déclamation, à tout ce qui sent le parti pris de faire tableau ; et, grâce à cette détermination dont je ne puis lui savoir trop de gré, son récit va tout simplement, les faits arrivent les uns à la suite des autres avec la plus grande clarté, et l'histoire est faite. Il y a bien un peu de lourdeur par ci par là; cela sent un peu trop l'étude ; mais le moyen d'empêcher un homme, qui a très consciencieusement travaillé, de faire voir à son lecteur qu'il sait très bien ce qu'il raconte ?

—

1857. — Vers juin.

A Madame Sallard.

....Tu me disais donc d'écrire pour mon compte, de faire des *bavarderies* à l'usage des femmes, comme si, dans le

temps où nous vivons, il y avait encore des femmes ! Ah! que tu es bien de ton époque ! Des femmes ? il n'y en a plus, et la raison, c'est qu'il n'y a plus d'hommes. Aujourd'hui les femmes ne s'occupent que de crinolines et de toilette, comme les hommes ne s'inquiètent que du cours de la rente et de la fermeté des Lombards ou des Autrichiens. On va porter cette année des robes à ballons ; on a vu madame une telle aux courses ou au bois, avec une de ces robes faites dans le goût le plus charmant : ainsi parlent les dames. Les Lombards ont fait 625, la rente sera à 75 fr. dans trois jours: ainsi causent les messieurs. — Il faudrait faire sortir tout ce monde-là du cercle vicieux et très vicieux des folles vanités et des intérêts sordides, et le ramener à des idées plus élevées. Pour entreprendre cette tâche, il faudrait la vigueur d'un hercule ; je ne me sens pas assez de moelle dans les os pour arriver à bonne fin ; d'ailleurs, si tu ne le sais pas, apprends-le, l'esprit court les rues; il y a dans vingt journaux, chaque semaine, quantité de scandales plus ou moins crus, racontés quelquefois avec beaucoup de verve, dont la lecture suffit à la société parisienne pour lui faire croire qu'elle s'occupe énormément de littérature. Le *Figaro*, voilà ce qu'on achète ; cela coûte dix sous le numéro, et il y a des histoires à faire lever le cœur. Celles du dîner de madame la duchesse d'A***, du souper de l'actrice B***, du lansquenet qui a été joué chez la biche C***, ainsi de suite pendant huit pages. La conclusion est que le journal est bien amusant et qu'on aura soin de l'apporter à Madame sitôt qu'il paraîtra ; ou bien encore, on se pré-

cipite sur des romans dans le genre de *Fanny*, qui en est aujourd'hui à sa septième ou huitième édition. — Parbleu ! j'aime mieux les aventures du chevalier de Faublas ; c'est écrit du moins. Tu te figures que des lecteurs et des lectrices habitués à des ragouts aussi épicés que ceux-là, se contenteraient des considérations plus ou moins élevées que je pourrais faire sur ceci ou sur cela ; oh non ! De notre temps, on ne s'arrête plus aux bagatelles de la porte, on va droit au but. Vraiment, tu me la donnes belle, avec tes idées sur le XVIII^e^ siècle ; permets-moi de te dire que tu en parles comme un aveugle des couleurs. Voilà au moins vingt ans que tu n'as ouvert un Voltaire, et, avec la mémoire que je *nous* connais, ne pas avoir lu un livre depuis vingt ans, c'est tout comme si on ne l'avait jamais lu. Et Diderot, et d'Alembert, et Montesquieu, voilà donc les hommes que tu veux que j'éreinte pour les plaisirs des belles dames. J'aimerais mieux mille fois manger du pain noir et des oignons, que de me prendre corps à corps avec de pareils génies. Mais relis donc un peu la correspondance de Voltaire, jusqu'à la fin, et ne t'arrête donc pas aux lettres écrites à Frédéric, dans un temps où il n'était pas maître d'agir avec des rois comme avec un laquais qu'on renvoie quand on n'en veut plus ; relis l'affaire Calas, l'affaire Sirven, celle de la Bare, et tu conviendras, qu'indépendamment de l'esprit, il y avait encore, dans cette carcasse desséchée, un cœur bien vivant qui battait bien fort, lorsqu'il y avait quelque tort à redresser ou quelque malheureux à secourir. Mais non, tu vois dans les attaques perpétuelles de Voltaire, contre les

ordres monastiques, la preuve qu'il était un ennemi acharné de la religion ; tu te trompes, il voulait seulement rendre aux campagnes des bras dont elles avaient plus besoin que jamais, sous le règne de Louis XV le bien-aimé ; tu crois qu'il voulait faire disparaître le culte de la Divinité, comme si ce culte consistait par excellence à anonner des litanies du matin au soir, et à faire des génuflexions devant les dalles de pierre ! Que dirait-il aujourd'hui, le cher homme, s'il revenait dans ce monde et s'il apprenait qu'un successeur de son bon ami (car il y a eu un pape qui l'appelait ainsi), que dirait-il, encore une fois, s'il voyait qu'en plein XIXe siècle, Pie IX a fait enlever chez un juif de Bologne un enfant de six ans et l'a fait conduire de force dans un couvent de Rome, sous prétexte qu'une servante infidèle s'était amusée à lui jeter de l'eau salée sur le front, et, par cette jolie petite plaisanterie, en avait fait bel et bien un bon chrétien. Cela s'appelle l'affaire Mortara, ma mère, et toutes les nations civilisées frémissent d'indignation en apprenant une telle infamie. Des Veuillot, il est vrai, s'appliquent à justifier de pareilles choses, en invoquant les Pères de l'Église ; mais ils oublient un petit détail, c'est que le Christ n'a jamais baptisé personne, et que saint Paul a dit que Jésus lui avait ordonné de prêcher l'Évangile, mais point de baptiser. Qu'ils le prêchent donc l'Évangile ! Qu'ils se bornent à cette mission, et dès lors tout le monde sera à peu près d'accord ; mais cela ne ferait pas le compte de quantité de robes longues, qui vivent de leur Dieu, comme les agents de change vivent de la Bourse, à cette

différence près, qu'à la Bourse on ne paie que quand on veut payer, tandis qu'ailleurs, c'est un impôt qu'il faut acquitter de gré ou de force. En voilà assez sur ce chapitre ; je pourrais t'en dire long et parler tant que durera dans la religion soi-disant catholique cet esprit d'intolérance et d'envahissement qui produit des effets dans le genre de celui que je viens de traiter. Quand il n'y aurait à dire en faveur des matérialistes que ce fait, que jamais il ne leur est venu à l'esprit de persécuter ceux qui croient à quelque chose, je trouverais l'éloge très suffisant, et me rangerais sous leur drapeau de préférence à l'autre, qui a abrité si souvent persécutions, tortures, guerres, massacres, despotisme. Pour te rassurer, je finirai ma diatribe en te disant que je suis très convaincu qu'il y a une Divinité, mais que j'aime beaucoup mieux avouer, avec l'humilité la plus absolue et la conscience du peu que je suis dans l'univers, que je ne sais pas en quoi elle consiste, où elle est, ni comment elle nous a créés, que de croire, avec la plus entière confiance, à toutes les balourdises imaginées par les religions qui se pratiquent sur notre globe, sans compter celles qui peuvent exister dans d'autres mondes...

Ce pauvre Marmontel, l'arranges-tu assez ! Que t'a-t-il fait pourtant? Il te raconte, au courant de la plume, quantité d'anecdotes assez amusantes et, parce qu'il avait le malheur d'être abbé, tu ne prends aucun plaisir à tout cela? Mais il se faisait abbé, à cette époque, comme il y a vingt ans on se faisait avocat, comme aujourd'hui on se fait boursier ; le collet menait à tout, quel que fût le point

de départ; on pouvait avec de l'esprit aspirer à prendre sa place dans les premiers rangs du monde social, fut-on fils d'aubergiste comme l'abbé Dubois ou simple paysan comme le père Letellier ; c'était une sauvegarde trouvée contre ce vice de roture que vous reprochaient à tout propos messieurs les grands seigneurs. Prends-moi tous les abbés, même les plus prêchants de ce temps-là ; mets leurs noms dans un sac, tires-en un au hasard, et tu seras bien assurée de trouver celui d'un intrigant, d'un homme d'esprit, d'un ambitieux, et bien souvent tous les trois réunis en un seul, à commencer par Massillon qui, pour se faire bien venir en cour, donna les mains au sacre de Dubois. Je ne parle bien entendu que des illustres, quant aux autres, ils se contentaient de la ration qu'on leur donnait dans une maison bien tenue, et assistaient aux toilettes des dames. Ce n'était, ma foi, pas si bête, et le rôle d'avocat, de notre temps, n'a pas toujours mené si loin, ni présenté des agréments pareils. Tu vois bien, à présent, qu'il faut pardonner à ce pauvre Marmontel, d'abord parce qu'il a beaucoup prêché, ensuite parce qu'il a fait *les Incas*, ensuite parce qu'il était l'amant de Clairon, qu'il a fait les *Contes moraux* et rédigé des mémoires qui ne t'ont pas amusée.

Ton ami est venu me voir, nous avons causé de tout et de rien; je lui ai dit que je ne me sentais pas assez instruit pour être critique ; c'est un métier d'athlète, il faut être constamment dans l'arène; je suis trop paresseux, j'aime mieux dormir ou tourner au misanthrope, ce que je fais chaque jour de plus en plus. J'ai lu dernièrement

un mot de Chamfort qui m'a paru d'une vérité bien vraie; quand on n'est pas misanthrope avant quarante ans, c'est qu'on n'a jamais aimé l'humanité ; hélas ! je l'ai trop aimée l'ingrate, et aujourd'hui je tourne à ne plus aimer que mon chat.

—

1857. — 29 Juin.

A Madame Sallard.

.....Je suis retourné à l'Exposition. Les vieux jouteurs ont disparu et fait place aux jeunes ; on n'y trouve que deux membres de l'Institut, Vernet et Robert Fleury ; mais que de nouveaux talents ! Quantité de noms, hier inconnus, vont se disputer croix et médailles que, certes, ils auront bien gagnées ; mais la peinture d'histoire se meurt, la peinture d'histoire est morte ; du genre, du paysage, voilà tout ce qui surnage. Les grandes toiles sont pitoyables, toutes sans exception. Gérôme avait, l'an dernier, une toile immense, *le siècle d'Auguste*, je n'en aurais pas donné quatre sous. Cette année, il en a une toute petite qui est une merveille, c'est le duel d'un pierrot et d'un sauvage ; il vient de vendre cela vingt mille francs. Les paysages de Corot sont admirables, un entre autre où se trouve une Vénus plus belle que toutes les femmes du Poussin.

Déjobert a une certaine garenne qui est un bijou, c'est une commande du gouvernement qui lui en attirera d'autres ; au surplus pourquoi m'amuser à te parler de cela, n'as-tu pas lu le feuilleton de Planche ? Est-il possible de dire d'une manière plus lucide, plus élégante les vérités

qu'il s'est chargé de nous exposer. Si les autres feuilletons de Planche sont aussi travaillés, les artistes auront lieu de se féliciter, ils seront enfin tombés entre les mains d'un homme de goût qui saura faire valoir les vraies qualités de chacun d'eux et forcer l'art à charrier droit, ce qui n'est pas toujours facile.

—

1857. — 13 Juillet.

A sa mère.

.....Tu es mécontente du dernier article de Planche, relis-le. C'est un homme d'avenir ; s'il travaille un peu, il ira loin; et quel magnifique fonds il a à sa disposition! des études excellentes et de la mémoire, on peut tout avec cela. Moi qui n'ai ni études ni mémoire ni imagination ni rien, je me contente d'admirer. Je dors, voilà tout ce que je peux faire; je me prépare ainsi un avenir d'activité brûlante dans la planète où je dois aller en sortant de celle-ci, alors je serai peut-être un génie. C'est Lespiault qui m'a mis dans la tête cette belle théorie de planètes futures; il est docteur ès-sciences, et il a fait de fort belles découvertes sur la libration de la lune. Dignus est intrare. — Nous, nous sommes tenus de le croire et d'admettre avec lui, que nous sommes dans le pire monde qui existe, que la mort est le plus grand bonheur que nous puissions attendre.

—

1857. — 25 Octobre.

A Madame Sallard.

..... A propos de Voltaire, il faut que je te dise que ce

loup dévorant s'est introduit dans mon innocente bergerie. J'avais, candide berger, de très jolis moutons bien blancs, bien dodus; le seul défaut, que je leur eusse reconnu, consistait dans une désastreuse impuissance; comme beaucoup de leurs pareils, ils étaient improductifs depuis trois ans qu'ils étaient là ces chers livres de droit, car ce sont là mes moutons; je ne les avais pas ouverts une fois; pensant que c'était un crime de garder, devers moi, des trésors que d'autres pourraient employer utilement, j'ai fait venir un bouquiniste et j'ai tout vendu ; après cette belle lessive, je me suis trouvé trois planches de ma bibliothèque libres, et depuis ce moment je n'ai fait que songer au moyen de les garnir. Voilà comment il se fait que le vieil Arouët se prélasse, à l'heure qu'il est, sur mes rayons. J'ai choisi une superbe édition ; quand je dis superbe, je veux dire aussi complète que possible, l'édition Beuchot en 70 volumes, une reliure fort honorable, point de gravures ; toutes celles qui existent et que l'on a tant vantées ne valent pas le quart du prix que l'on en donne. J'avais le choix entre une édition non coupée et celle que j'ai prise. Avec mes habitudes de paresse, il y avait une objection toute naturelle à faire au libraire qui voulait me vendre la première, et je la lui fis : Voulez-vous que je perde mon temps à couper ces 70 volumes? Oh! monsieur, vous plaisantez, est-ce qu'on achète un Voltaire pour le lire, on l'achète parce que c'est le fondement de toute bibliothèque, mais on ne le lit pas ; vous voyez bien cet exemplaire qui date de 1830, il a passé dans bien des mains depuis cette époque, et pas une feuille n'est coupée,

je vous le garantis. Ce brave homme avait peut-être raison.....

.....Une autre acquisition qui te fera plus de plaisir, à n'en pas douter, c'est celle des œuvres de Shakespeare, traduction Letourneur, revue par Guizot, la meilleure qui existe en 13 volumes in octavo. Je vais enfin lire tout d'un trait ces sublimes choses que je n'ai entrevues jusqu'à ce jour que par échappées. Voilà ma provision d'hiver, j'ai acheté aussi du bois et des bougies, me voici pourvu de toutes les choses nécessaires à la vie. — Dans le jour, je me pénétrerai à fond des ouvrages sérieux, je prendrai notes sur notes, je m'installerai à mon bureau et je réserverai le soir et souvent la nuit, cela va sans dire, pour les lectures frivoles, les romans indigènes ou étrangers, les actualités, etc.

—

1857. — 10 Décembre.

A sa mère.

Allons voilà probablement ma dernière lettre. Plains-toi chère postérité qui me liras, tu vas être six mois sans entendre parler de moi! Que tu auras de peine pour reconstruire ma biographie, pendant ce grand laps de temps! Hélas! je parle comme si j'étais Diderot écrivant à mademoiselle Voland, ou madame de Grignan à son illustre mère; en ce sens, du moins, je ne me trompe que d'un côté.

—

1858. — 1er Janvier.

A Madame Sallard.

A présent tu peux reprendre ton Macaulay en toute sécurité, tu t'es convaincue une fois de plus que je suis

tant soit peu toqué, et tu lèveras les épaules en lisant les horreurs anti-catholiques dont sont farcis ces volumes impies. Un anglais qui dînait au cercle, à côté de moi, l'autre jour, me disait qu'il ne voyageait jamais sans avoir un Macaulay dans sa malle ; et il a rayonné de bonheur et s'est départi de sa morgue britannique en ma faveur, quand je lui eus dit que j'avais lu les ouvrages du grand historien ; il a entamé avec moi un dialogue suivi sur la littérature comparée des deux pays, ensuite duquel, naturellement, il a conclu que la littérature anglaise était de beaucoup supérieure à la nôtre; on a ensuite parlé de bravoure, d'armée, même conclusion, de désintéressement, d'esprit civilisateur, toujours même conclusion, malgré les jolis massacres qu'ils commettent journellement dans les Indes.

J'ai là un Vauban relié en maroquin rouge que m'a prêté la bibliothèque Royale. Il va falloir le lire coûte que coûte. C'en était un homme celui-là, il nous en faudrait quelques-uns de cette trempe aujourd'hui, les affaires marcheraient peut-être mieux. Pour finir, un mot que j'ai entendu de mes oreilles. On parlait des paroles adressées par l'empereur à l'ambassadeur d'Autriche. Est-il possible, s'écria un agent de change, qu'un homme comme l'empereur, qui a donné au pays de si fortes garanties de sagesse et de prudence, un homme intelligent, éclairé et que nous aimons tous, est-il possible qu'il ait choisi un jour de liquidation pour prononcer ces paroles foudroyantes? C'est à n'y rien comprendre. Molière n'aurait pas mieux trouvé.

—

1858. — 10 Mai.

A Madame Sallard.

Tu viens m'accabler d'injures de toute espèce, car tu ne m'épargnes guère. Pourquoi ne serais-je pas allé à l'enterrement de ton amie ? parce que je ne suis pas allé la voir pendant son agonie ? Beau service que je lui aurais rendu vraiment ; ma visite n'aurait eu d'autre effet que de forcer ce malheureux neveu, qui était là en permanence, à verser une larme de circonstance. Je suis donc allé jeudi, l'un des premiers, à la maison mortuaire (drôle de nom que celui-là) où j'ai été reçu par les deux neveux; j'avais un magnifique costume de deuil, un habit noir tout neuf et que j'avais fait faire il y a deux mois en vue du mariage de X...., et qui m'a servi pour un enterrement. J'ai trouvé là une quantité de ganaches vénérables qui parlaient de toutes sortes de sujets, et fort peu de la défunte. Un Monsieur, qui était arrivé en voiture, consulta son voisin sur l'état de la société des petites Voitures, se plaignant très fort d'être actionnaire de cette Compagnie qui avait toujours eu le malheur d'être administrée par des filous. A ce mot d'administrer, j'ai cru qu'il s'agissait de cette chère ombre, mais non ; et la figure de circonstances que je me croyais obligé de prendre, a dû convaincre cette intéressante victime de l'Industrie, que je prenais une vive part à ses chagrins. Puis on parla de l'âge avancé de 65 ans qui avait excité notre étonnement ; il est bien naturel, disait ce galant neveu, que la vieillesse cherche à dissimuler autant que possible les blessures du temps,

et la coquetterie, si charmante chez les jeunes femmes, est toujours excusable chez les vieilles. Sur cette jolie phrase, le croque-mort en chef est venu nous prévenir, et chacun, continuant à causer de ses petites affaires, se rendit à l'église, où une dizaine d'individus se sont mis à brailler aussi fort qu'ils ont pu, sous prétexte d'invoquer les bénédictions du Dieu tout-puissant. Il y en avait qui priaient, d'autres qui baillaient, d'autres qui se promenaient de long en large, en saluant tantôt à gauche, tantôt à droite, en saluant je ne sais trop quoi ni ne sais trop qui; plus d'un n'aurait pas été fâché, je suis sûr, d'avoir un havane à sa disposition, et à vrai dire je ne m'y serais pas opposé, car du moment qu'on prise, je ne vois pas trop pourquoi on ne fumerait pas ; la fumée du cigare ne serait pas plus nauséabonde que celle de l'encens, ou que les affreuses émanations du mouchoir teinté de jaune de tous ces aimables chantres ; mais là comme partout, il faut dire que ce n'est pas l'usage. Passons; pendant qu'on nous expédiait notre grand'messe avec tous les cierges voulus, il y avait de pauvres diables qu'on mariait à une petite chapelle borgne, où on leur faisait une allocution proportionnée à leurs moyens, au moment même où on entonnait le *dies iræ*. Il est présumable qu'on leur avait joué ce joli tour, pour leur apprendre à l'avenir à se faire marier au maître-autel. Quelle autre raison s'il te plaît ? Pendant cette comédie, je disais tout bas à X..., qu'il n'aurait pas à ma mort la corvée d'une grand'messe ; quand ce n'est pas bien drôle, c'est bien triste, comme dit un Pierrot de Gavarni, sortant du bal de l'Opéra ; et

je me suis arrangé à l'avance pour qu'on ne jette pas sottement les écus en pure perte, lumières, chantres et autres fadaises; ainsi tu es prévenue, ton cadet n'aura, en tout et pour tout, que le convoi des pauvres, il sera bien mal reçu là haut, mais tant pis.....

Mon ami M... se relève peu à peu ; mais si lente que soit sa convalescence, j'ai tout lieu d'espérer qu'elle n'en est que plus sure; il a un médecin d'une prudence extrême et c'est plaisir de voir le pauvre garçon manger pour la première fois une aile de poulet, la seule viande qu'on lui ait permise depuis près d'un mois qu'il ne prend que du bouillon; je vais le voir tous les jours, je lui apprends les nouvelles ; il dit que je suis sa providence et me rend vraiment honteux, tant il me fait de protestations de reconnaissance; il compte partir bientôt pour la campagne avec sa femme, il m'a fait promettre de le venir voir au mois d'août ou septembre, quand il sera tout à fait rétabli. Il paraît qu'il est là entouré de parents, d'amis, de jeunes femmes, qu'on s'y amuse beaucoup, qu'on y mène très joyeuse vie; et, te le dirai-je ? on veut à toute force que je n'en sorte pas sans savoir valser. Madame M..., qui a pris cela sur elle, est une charmante femme, je la connaissais très peu jusqu'à ce jour, et dans l'intimité où nous vivons depuis une quinzaine, j'ai pu reconnaître qu'elle est très spirituelle, très instruite, très dévouée à ses enfants, à son mari, à tout ce qui exige des soins, et je ne comprends guère, quand on a une femme comme cela chez soi, qu'on s'amuse à aller au cercle chercher des distractions. Moi qui n'en ai pas, j'y vais beaucoup depuis quelques

temps, je vais peut-être y faire entrer Batbie qui est toujours dolent, penché comme un saule pleureur, et qui pâlit comme un linge sitôt qu'on lui trouve la main brûlante ou les joues un peu moins pleines.

—

15 Juillet 1858.

A sa mère.

J'ai reçu ta lettre avant-hier matin; le hasard ou la Providence que l'on a définie l'ensemble des règles qui régissent l'humanité, nous joue quelquefois de bien vilains tours. A côté de ta lettre si remplie de gaité, devine un peu ce qui m'arrivait par le même courrier, une lettre dont je cherchais en vain à reconnaître l'auteur, en regardant à l'avance, selon mon habitude, tous les timbres de la poste qui la couvraient. Une nouvelle bien triste et à laquelle j'étais loin de m'attendre; malgré tous les avertissements précurseurs que j'avais pu recevoir depuis six mois; mon pauvre ami M... est mort dimanche dernier. Il avait été atteint, quelques jours avant cet affreux évènement, d'une bronchite qui a promptement dégénéré en phtisie, et en moins de trois jours a amené ce dénouement fatal; sa femme m'avait annoncé cette aggravation de la maladie, il y a peu de temps, et me suppliait d'écrire à son mari le plus que je pourrais, pour le distraire des pénibles préoccupations auxquelles cette nouvelle phase l'exposait; malgré de sinistres pressentiments, je lui adresse une lettre aussi gaie que le comportait la situation, et cette fatale lettre a dû arriver juste au moment où ce malheureux rendait le

dernier soupir. Son beau-frère m'a dit que durant le délire qui l'a peu quitté, mon nom revenait à chaque moment dans les phrases incohérentes qu'il prononçait dans cet état. J'étais tellement bouleversé, que lorsque j'ai ouvert ta lettre, il m'a été impossible de comprendre un mot de tout ce que tu disais.

—

11 Août 1858.

A Monsieur Sallard.

Les rangs s'éclaircissent autour de moi avec une rapidité foudroyante; à ceux que leur bêtise, leur égoïsme, ou leur incompatibilité d'humeur ont déjà éloignés, viennent se joindre ceux qui meurent. Mon pauvre ami M... est de ce nombre ; dans un autre temps, j'avais su l'apprécier à sa véritable valeur, il était loin de se douter du sort qui l'attendait, il faisait projets sur projets et mon nom venait toujours au premier rang dans ses plus chères affections ; il s'est éteint tout doucement comme une lampe qui n'a plus d'huile, et sans ressentir les tortures qui tourmentent habituellement les moribonds de cet âge; ce n'est qu'après sa mort que j'ai su combien le pauvre garçon avait travaillé ; il laisse des montagnes de notes, et quant à ses manuscrits, je suis occupé en ce moment à les parcourir minutieusement, afin de les remettre, tout prêts à être publiés, à Madame M... qui se propose de solliciter le patronage de Monsieur Mignet dont les conseils lui avaient été très salutaires..... J'ai trouvé dans ses papiers des choses qui témoignaient d'une extrême sensibilité de cœur, et toute sa vie s'était passée à lutter contre les apparences de ce

noble sentiment et à affecter, au contraire, une sécheresse qui n'avait rien de fondé.

—

1858. — 18 Septembre.

A un ami.

Toutes souffrances à part, je comprends de moins en moins que l'on puisse désirer des enfants, quand on est témoin des tortures qu'il faut endurer pour en venir là, je maintiens que c'est folie, et que la poudre de rue ou de safran sont d'excellentes inventions pour se débarrasser de ces fléaux, et que, si j'étais juré, j'acquitterais constamment les malheureuses poursuivies par les lois, à raison du crime d'avortement. A vrai dire, as-tu jamais réfléchi à cette question? Quel est le jour, l'heure, la minute à partir desquels cet acte doit être considéré comme crime et comment, ce qui est considéré comme très naturel un jour, une heure, une minute avant, peut-il devenir crime un jour, une heure, une minute après. Voilà où l'intelligence humaine me paraît sublime.

Doit-on décréter, qu'une malheureuse créature qui peut à peine se subvenir à elle-même, ou qui est perdue à tout jamais aux yeux de la société, si elle a un enfant, n'est pas maîtresse de faire ce qu'elle veut de son corps, comme si les souffrances auxquelles elle s'expose n'étaient pas une expiation suffisante du prétendu crime qu'elle commet? Le tout sous le spécieux prétexte qu'on prive la société d'un être qui aurait pu lui rendre d'éminents services, quand, le plus souvent, c'est pour lui faire cadeau de futurs suppôts

de bagnes ou de religieuses de coins de rues, comme disait mon professeur de droit. Les honnêtes gens diront qu'il y a de quoi faire frémir la nature, hérisser les cheveux sur la tête, tressaillir d'horreur, quoi encore ? d'entendre professer de pareilles abominations; il n'en est pas moins vrai, que s'il y avait un peu moins d'enfants, il y aurait plus de bien-être, moins de révolutions, etc. ; et sans même s'occuper du point de vue social qui n'est que secondaire pour la plupart des individus, combien de querelles n'engendre pas la présence des enfants dans un ménage !...

—

1858. — 7 Novembre.

A Madame Sallard.

....J'arrive au cercle; pas une âme; je sonne, je demande raison de cette solitude; on ne dîne pas le dimanche, me fut-il répondu ; ne voulant pas être venu pour rien, je vais dans le salon de lecture, je me précipite sur tous les journaux et je les lis tous du commencement à la fin, à preuve que j'ai vu dans le *Moniteur* un éloge foudroyant de Voltaire par Evariste Bavoux. Je ne pouvais en croire mes yeux ; abonnez-vous donc au *Moniteur* ? Que vas-tu devenir, toi qui a renié tous tes anciens dieux ; comment as-tu pu voir sans frémir de pareilles abominations? Dans les *Débats* il y a un compte-rendu d'une correspondance inédite de de Maistre (Joseph), l'ultra royaliste, de laquelle il résulte qu'il se reconnaît le plus *grand sot* de la terre, pour être resté si longtemps à apprécier les sublimes effets de la Révolution française. Et Montalembert qui est

poursuivi devant les tribunaux? Et les grandes dames qui font arrêter leurs voitures pour inviter de beaux messieurs, qu'elles aperçoivent sur les boulevards, à venir leur rendre visite ; et les dits inconnus, assez courageux pour résister à la beauté, et assez vertueux pour envoyer au procureur impérial les lettres pleines de séduction qu'ils reçoivent à la suite de cette rencontre. Voilà la lanterne magique ; voilà les mœurs du jour. En vérité, je vous le dis, le monde est renversé, nous touchons à quelque grand cataclysme. Et pendant que ce représentant des saintes doctrines est l'objet des plus affreuses persécutions, on juge à propos de lui donner pour acolyte madame la comtesse de Chabrillant, ci-devant Céleste Mogador, ex-danseuse de Mabille, ayant fait ses affaires et écrivant ses mémoires pour l'édification de celles qui prétendraient marcher sur ses traces. Elle veut leur prouver clair comme le jour que le métier qu'elle a mené n'est pas aussi amusant qu'on veut bien le dire, et comme les choses qu'elle raconte sont un peu trop crûment racontées, on a jugé à propos d'arrêter la publication pour ne pas décourager celles qui sont pleines de bonne volonté. Il faut bien que tout se fasse...

—

1858. — Vers le 15 Novembre.

A Madame Sallard.

J'ai passé six heures aujourd'hui sur la moitié d'un chapitre de mon ami M..., et encore n'ai-je pas dit mon dernier mot. Ah! ce n'est pas un métier agréable d'être

historien; on consacre tous ses instants à chercher des documents dans mille ouvrages, tous plus ennuyeux les uns que les autres, ensuite on rédige, on recommence sa rédaction, Dieu sait combien de fois! et on n'est pas encore content ; il y a toujours quelque lambeau de phrase qui regimbe, quelque expression qui ne va pas; enfin quand cela a presque pris tournure, il y a le chapitre des citations qu'il faut vérifier, des dates qu'il faut scrupuleusement chercher, enfin, enfin, cela n'en finit pas. Pour ce demi-chapitre j'ai remué plus de trente volumes en six heures, cela ne m'étonne vraiment pas du tout, qu'au bout de quelques années, d'une pareille besogne, on meure à la peine; et tout cela pour quoi ? Pour faire bâiller quelques indifférents sur cent personnes qui vous liront, si toutefois on est lu ! Oh vanité des vanités ! mieux valent la douce paresse et le bon vin, cela ne tue pas, cela régénère, cela fait vivre longtemps, et on peut alors lever les épaules en pensant aux malheureux qui se laissent aller à tant de zèle. C'est assez te dire que toute ma semaine a été consacrée à Clio, c'est la muse de l'histoire, je ne savais plus son nom, et, ma foi ! puisque je suis en train de faire des recherches, j'ai ouvert la biographie universelle que j'avais sous la main et j'ai cherché d'abord Calliope, ce n'était pas celle-là; enfin j'ai eu la main heureuse et j'ai trouvé que Clio était bien mon affaire. Seulement pourquoi la mettre dans un dictionnaire biographique ! je voudrais pouvoir te donner la date de sa mort, mais elle n'y est pas ; il paraît (c'est toujours le dictionnaire qui parle) qu'elle est couronnée de laurier, dans la main droite

elle tient une trompette, dans la gauche un livre. Dire que le malheureux qui a accouché de cet article, a peut-être, lui aussi, feuilleté des volumes pendant une journée, pour bien s'assurer qu'il ne donnait pas à la droite ce qui revient à la gauche, et vice-versa !

J'ai été reçu, lundi, par M. Mignet auquel j'ai lu les chapitres qui me semblaient être les plus faibles; il a paru content de l'amélioration qui s'était produite dans le style de M..., et cependant m'a vivement conseillé de tailler et de rogner sans pitié tout ce qui est superflu. J'ai été fort heureux de m'apercevoir qu'il était du même avis que moi, en toutes choses, tant pour le plan, le cadre du récit que pour les détails; j'ai donc refondu mes deux chapitres, et, à la seconde lecture, il s'est déclaré satisfait de mon travail. Je m'empresse d'ajouter que j'ai respecté le texte même de l'auteur, me bornant à supprimer les redites, les descriptions et plusieurs détails qu'il aurait très certainement enlevés, après les observations de M. Mignet; enfin nous avons fait pour le mieux ; si le public se plaint, ma foi ! tant pis.

—

1858. — 29 Novembre.

A Monsieur Sallard.

..... Je suis toujours fort occupé, la tâche que j'ai entreprise est fort rude et m'empêche même de chercher au-dehors les distractions que prennent en général les parisiens de mon espèce. Toutes mes soirées sont consacrées à la révision des manuscrits de mon pauvre

ami, j'use mes yeux à déchiffrer ses hiéroglyphes, à polir, à arrondir ses phrases, souvent même à rédiger, d'après les notes qu'il a laissées, des pages entières, tant et si bien que je ne vais plus au spectacle, que je laisse là mon cercle, que je n'ai pas lu un nouveau volume depuis la rentrée, et que je suis exclusivement renfermé dans les quinze dernières années de Louis XIV ; à tout prendre, je ne m'en plains pas, je crois qu'il n'y a pas de meilleur exercice pour former son style, que de châtier celui des autres, et je m'aperçois que cette besogne, qui m'embarrassait souvent au début, devient de jour en jour beaucoup moins difficile. Une chose m'intimide un peu, c'est la nécessité de faire une préface, Madame M... y tient, il est impossible de la faire longue, puisqu'elle est destinée à figurer en tête du second volume, et ce n'est pas chose aisée de dire beaucoup de choses en peu de mots.

—

1858. — 12 Décembre.

A Madame Sallard.

.....J'ai fini un volume, je vais le donner à l'impression ; j'ai fait un bout de préface dans laquelle je me borne à dire que l'auteur n'avait pas mis la dernière main à son œuvre et qu'il est bien malheureux que la mort l'ait enlevé si prématurément.

—

1859. — 16 Janvier.

A la même.

.....As-tu jamais entendu parler de M. Bois-Guillebert?

non, n'est-ce pas ? je t'en félicite, c'est un économiste de la fin du XVII^e^ siècle, c'est même le premier, le chef d'école. Frappé des abus auxquels la nécessité de se procurer de l'argent à tout prix avait poussé les derniers ministres de Louis XIV, il avait imaginé de modifier complètement le système des impôts, et s'était efforcé de prouver par les raisonnements les mieux déduits que le roi faisait fausse route en maintenant son système de douane, et n'arriverait qu'à faire la fortune des fermiers généraux. Il va sans dire que le pauvre diable fut malmené comme tous ceux qui s'avisent d'être réformateurs et de dire leurs vérités à ceux qui n'ont pas envie de les entendre ; il fut privé de sa place, exilé, traité de fou, etc., etc. Eh bien ! il a pris la fantaisie, très louable à mon ami, de lui consacrer un chapitre. Pendant qu'il y était, il aurait bien fait de le terminer, mais il ne l'a pas fait, et me voilà depuis huit jours attelé aux œuvres de ce cher homme, que je suis forcé d'analyser, page par page, pour ne pas perdre le fil de ses déductions, et pour être à même de compléter le maudit chapitre. Pendant ce temps mes visites subissent une interruption forcée, et Mitou s'en ressent, car je n'ai d'autre distraction que de le taquiner, et j'en use et abuse.

—

1859. — 25 Janvier.

A Madame Sallard.

Enfin me voilà presque sorti de mes économistes. Que de choses il faut lire, bon Dieu ! pour arriver à écrire deux ou trois pages qui ne seront certainement pas lues par

le quart des gens qui achèteront le volume ; j'en sais quelque chose, moi ; combien en ai-je achetés qui seraient encore à couper, sans l'obligeance de certains amis que tu connais aussi bien que moi ; combien de fois m'est-il arrivé de les envoyer à la reliure, lorsqu'ils étaient jaunis, entassés depuis des mois sur mon bureau, attendant leur tour de lecture qui n'arrivait pas ! Impatienté de voir la poussière ternir leur noble couleur, je commandais un joli dos chagriné, une tranche peignée, et tout ce qui s'en suit ; l'ouvrage revenait avec sa belle robe, si belle, si pimpante, que je me serais fait scrupule de la salir, et je me hâtais de le caser dans la bibliothèque, où cela fait si bien ; enfin ce sont des rossignols, voilà tout ; et puisque j'ai un neveu, en attendant les autres, je m'en débarrasserai en leur faveur, dans les grandes occasions. Pour ne pas les nommer, ces illustres dédaignés sont Guizot, Jules Simon, Cousin, un peu celui-ci, un peu celui-là, voire même le grand Shakespeare que je n'ai point encore terminé, et ce bon Voltaire ; mais, aussi 70 volumes, il faut du temps pour liquider tout cela ; du reste j'ai toujours eu le défaut de désirer, outre mesure, de posséder des ouvrages que je voyais aux étalages, et je ne les avais pas plus tôt dans mes mains, que je n'y pensais plus. A quinze ans j'ai pleuré de désespoir, parce qu'on n'avait pas voulu me donner le *Coran* ; à vingt, j'ai pris 50 fr. sur mes modestes revenus (que de jouissances représentées par 50 fr. à cet âge), pour faire l'acquisition d'un superbe Pothier en 10 volumes ; j'ai dépensé en outre 15 fr. de reliure, total 65 fr., et je l'ai

revendu l'an passé, ce bel ouvrage, à moitié prix, sans avoir jamais eu la velléité d'en lire une page ; ceci est la plus exacte vérité. Que dois-je conclure de tout ceci ? que je suis un fou ? eh mon Dieu ! qui ne l'est pas ? Le but de la vie est de chercher à se corriger de ses folies, et on n'en a pas si vite fait disparaître une, que cent autres vous envahissent.

—

1859. — 14 Février.

A Monsieur Sallard.

.....Hier au bois, te dirai-je sans rougir, une dame, entourée d'une crinoline en acier, se prélassait dans son équipage, la voiture se sépare en deux, les chevaux continuent leur course, mais le train de derrière était resté en plan, et la malheureuse femme, qui ne s'était pas autrement garantie des zéphyrs, en a montré un autre de train ; elle est restée dans cette situation analogue à celle d'une cloche renversée, assez longtemps pour que de nombreux spectateurs fussent témoins de son..... *infortune*. Pour terminer convenablement mon histoire, après tout, peut-être était-elle à marier.

—

22 Février 1859

A Madame Sallard.

A dire le vrai, c'est tout au moins aussi intéressant que les élections de Valachie, ou que la question italienne dont j'ai les oreilles rebattues depuis deux mois. Eh bien ! avais-je tort ou raison, quand il y a six semaines je vous annonçais la guerre ; on l'avait démentie, en fallait-

il plus pour me porter à dire qu'elle aurait lieu? Après tout, diront les gens positifs, elle n'est pas encore déclarée ; non, mais c'est tout comme, et s'il n'y a pas encore longtemps, on riait au nez de ceux qui la prophétisaient, aujourd'hui, par contre, on admire la naïveté de ceux qui croient encore à la paix; on parle plus que jamais d'un changement de ministère ; il y a eu des orages dans le Conseil ; le nouveau ministre a eu des altercations très vives avec ses collègues, et il a pris notamment à partie Monsieur De Langle, ministre de l'Intérieur, qui ne s'était pas spécialement occupé de ménager à sa royale épouse une entrée digne du sang qui circule dans ses veines ; et comme on répliquait, il lança inconsidérément le nom de bourgeois, « c'est vrai, c'est vrai, je suis un bourgeois, je n'ai pas eu le bonheur comme votre Altesse de hanter les coulisses et les champs de bataille. » Le mot est sanglant, eu égard à la noble conduite de ladite Altesse dans la guerre de Crimée. Un autre ministre moins patient lui dit tout crûment qu'il était un insolent. L'illustre Cousin alla se plaindre, non pas au *Duque* de Bourbon, comme dit la chanson ; et on n'attend qu'une occasion pour balayer les hommes trop pacifiques qui composent le Cabinet actuel. On parle de Baroche pour l'Intérieur, de Montebello aux affaires étrangères ; nous allons donc marcher incessamment au secours de nos frères opprimés. Je me rappelle le temps où on sabrait les manifestations en faveur de la Pologne !

Tu as raison, c'est parfaitement inutile de dire adieu, c'est une réflexion que j'avais déjà faite ; et telle est la

tyrannie des habitudes prises, qu'on fait, dit ou écrit des non-sens, tous les jours, sans s'en douter ; les latins disaient : Vale, ama (porte-toi bien, aime-moi) ; c'était beaucoup plus logique et plus aimable à la fois. Adieu est en quelque sorte une prière, et j'ai d'excellentes raisons pour considérer les prières comme parfaitement inutiles, car Dieu a ses desseins arrêtés de toute éternité ; si la prière qu'on lui adresse est d'accord avec ses volontés immuables, il est très inutile de lui demander ce qu'il a résolu de faire ; si on le prie d'agir en sens contraire à ce qu'il a résolu, c'est le prier d'être faible, léger, inconstant, c'est croire qu'il soit tel, c'est se moquer de lui ; ou on lui demande une chose juste, en ce cas il la doit et il le fera sans qu'on l'en prie ; c'est même se défier de lui, que de lui faire instances : ou la chose est injuste, et alors on l'outrage. Vous êtes digne ou indigne de la grâce que vous implorez ; si digne, il le sait mieux que vous ; si indigne, on commet un crime de plus en demandant ce qu'on ne mérite pas. J'ai fini ; il y avait longtemps, je l'avoue, que j'avais des doutes sur l'efficacité des prières ; un de mes amis, que je consulte souvent sur ces questions, m'a tiré de peine en résumant la question telle que je viens le dire. Je crois que ces quelques lignes suffiront pour réfuter les énormes in-folio qui ont dû être écrits dans tous les temps sur cette grave affaire ; ainsi dorénavant je ferai de mon mieux pour m'en tenir à la simplicité latine, tant il est vrai que croyant mieux faire, nous faisons souvent pis, et que nous sommes ballottés misérablement dans de tristes alternatives.

1859. — 26 Mai.

A Madame Sallard.

Je vois que tu penses comme il convient des occupations à donner aux pauvres diables qui ont pris le monde en horreur et le parti de s'interner volontairement jusqu'à la fin de leurs jours. Si toutes les congrégations religieuses rendaient encore de nos jours les services qu'elles ont rendus jadis à la société, ce serait le cas de souhaiter que cette terrible corporation qu'on appelle l'armée, quitte bien vite l'uniforme et le fusil pour endosser le froc du moine. Quel beau temps que celui où les Bénédictins usaient leurs yeux à copier les manuscrits des anciens, où les disciples de saint Bernard et de saint Bruno faisaient vœu de pauvreté et se consacraient de cœur et d'âme au soulagement de l'humanité souffrante ! Malheureusement un jour est venu où la somme des services à rendre était dépassée par la somme des service rendus, et dès lors, les devanciers ayant fini la besogne, les successeurs, qui n'étaient plus soutenus par la même foi, n'ont plus songé qu'à jouir et qu'à abuser... J'ai une indigestion de tableaux, je suis allé hier au Salon, j'y ai déjeuné mal et j'y ai vu beaucoup de mauvaises croûtes qu'il me fallait avaler pour la troisième fois. Un tableau cependant m'a vivement ému : *la célébration d'une cinquantaine* ; toute une famille réunie pour assister à la fête, un chien tout semblable à Loulou, levant une oreille pour indiquer qu'il comprend la gravité de la circonstance. Que n'étais-tu là, tu aurais senti une larme glisser

sur ta joue, à ce souvenir vivant d'un être tant aimé! Enfin, dans dix ans, j'espère bien que nous pourrons, nous aussi, célébrer pareille fête ; et, à défaut de chien, je tâcherai de garder Mitou. Aujourd'hui je suis allé voir les œuvres d'Ary Scheffer, encore un mort ; en voilà un vrai peintre, et qu'il laisse loin derrière lui tous ses contemporains ! J'étais venu jusqu'à ce jour sans me douter de la sublimité de ce talent, ses plus belles toiles datent de loin, d'un temps où je n'ai pas pu les voir ; mais que c'est beau! Françoise de Rimini, les Mignon, les Faust, les Marguerite ; des portraits à faire pâlir tout ce que j'ai admiré jusqu'à ce jour dans l'École moderne, Cavaignac, Manin, Béranger, Dupont de l'Eure, tous morts aussi, tous ses amis. Et qu'on vienne parler de Delaroche après cela, et le *Larmoyeur* que j'oubliais : voilà qui vaut le voyage ; allons viens, c'est au boulevard des Italiens, 25, tu déjeuneras avec moi, n'importe où.

—

1859. — Vers Juin.

A sa mère.

Je suis donc revenu relativement consolé et me suis mis avec une nouvelle ardeur à relire les chapitres et à corriger mes épreuves ; j'ai écrit à M. Cuvillier-Fleury pour le prier de rectifier ce qu'il avait dit de trop dans son article, car enfin il faut rendre à chacun ce qui lui est dû ; je ne sais vraiment pas comment il a vu dans ma préface, que j'étais le continuateur de M..., et que j'avais reçu une ébauche très avancée ; il m'a répondu une lettre des plus aimables, dans laquelle il regrettait seulement que je me

fusse servi du mot protestation, c'est pourtant bien ainsi que doit se nommer ma réclamation ; ce n'est pas ma faute, si la langue est aussi pauvre.....

J'ai lu la question romaine d'About, ce n'est pas ce que tu crois, c'est une sanglante diatribe contre le pouvoir temporel et contre tous ceux qui prêchent l'adoration perpétuelle, donc cela ne saurait te convenir ; c'est toujours le même style mordant, incisif ; il y a de bonnes choses et de rudes vérités ; on ne m'ôtera pas de l'idée que le gouvernement ait prêté les mains à cette publication. L'ouvrage est resté en vente pendant huit jours, et quand il a été saisi, il n'y avait plus que cent cinquante exemplaires. Si le pape se contentait à vivre à Rome, sans ministre, en dehors de toutes les saletés politiques, tous ces scandales seraient évités, et la religion n'en irait que mieux. Un autre scandale bien autrement bruyant, c'est la publication par Paul de Musset de *Lui* et *Elle* en réponse à *Elle* et *Lui* qu'avait publié Georges Sand. Je t'apporterai cela. La malheureuse femme est dépécée, disséquée, réduite à rien. Il résulte de toute cette histoire, que tout ce faux semblant de passion n'était autre chose qu'une étude que le romancier poursuivait sur son semblable ; le plus triste en cela, c'est que ce n'était pas in anima vili. Pour te payer de ta peine d'être arrivée jusqu'ici sans rien apprendre de nouveau, tu sauras de très fraîche date, que dans le combat de ces jours derniers, un seul bataillon a supporté à lui seul, pendant près de trois quarts d'heure, tout le feu des Autrichiens, que les forces ne sont arrivées que progressivement, et

que les pauvres officiers ont dû payer de leurs personnes pour empêcher le découragement dans le rang des soldats ; deux des colonels blessés sont morts ; malgré ces pertes, les résultats ne laissent pas d'être brillants, si l'on songe que nous n'avions que six mille engagés contre quinze mille ; le pauvre cinquante deuxième, si abîmé en Crimée, a été presque entièrement écrasé. Il y a deux mille ans, les soldats de Marius se ruaient contre les Cimbres, où est la différence ? Et on vient nous parler de civilisation, les mots sont bien beaux, mais les faits sont bien tristes. Je lisais, ce matin, l'histoire d'un pauvre diable qu'on avait trouvé dans une bibliothèque d'une ville envahie par les soldats ; il lisait un traité sur je ne sais quoi par l'évêque Adrien : voilà un homme heureux ; la science, la lecture, le travail, tel est le vrai dérivatif à tous les ennuis d'ici-bas. Pourquoi, diable ! est-on obligé de sortir de chez soi; je n'ai jamais plaint pour ma part les prisonniers politiques de notre pays, qui ont à leur disposition des bibliothèques magnifiques. On les nourrit, on les loge et on les empêche d'aller chercher l'ennui hors de chez eux ; de quoi, diable ! viennent-ils se plaindre ?

—

1859. — 25 Juin.

A sa mère.

Décidément il y a des jours marqués pour des hécatombes humaines; il y avait hier onze ans qu'on se tuait à plaisir dans notre bonne ville de Paris ; aujourd'hui nous apprenons qu'il s'est livré, hier 24 Juin, une bataille, et gagné une grande victoire. Il était temps, car dans la soi-

rée, on annonçait les plus mauvaises nouvelles du centre de l'Italie; les journaux ont reçu la défense expresse de les insérer dans leurs colonnes, mais le résultat des *on dit* est qu'une insurrection aurait éclaté à Rome, et que le Saint-Père aurait exprimé toute sa reconnaissance envers celui qui l'a replacé sur son trône, en faisant une allocution à ses cardinaux, dans laquelle il maudit celui qui a déchaîné la révolution sur l'Italie ; et pendant que nos soldats se font remarquer dans le Nord par une générosité sans égale, les troupes papales égorgent les populations, pillent, violent et renouvellent en un mot les scènes les plus atroces des anciennes guerres. Je n'invente pas ; les faits auxquels je fais allusion, se sont passés à Pérouse, et ce sont les gardes Suisses qui en sont les auteurs. Pour ne pas avoir eu le bon esprit de retirer nos troupes de Rome, voilà que nous allons être appelés à jouer le rôle le plus extraordinaire qui se soit jamais vu : protégeant la révolution au nord, l'écrasant au midi, et nous exposant à la risée de toute l'Europe, pour soutenir un prince qui est détesté de tous ses sujets, et qui saisira toutes les occasions de susciter des difficultés au gouvernement qui le protège. —

1859. — 4 Juillet.

A Madame Sallard.

La triste nouvelle a dû venir jusqu'à toi, bien que le *Moniteur* s'obstine à garder le silence sur les nombreuses pertes que nous avons éprouvées dans cette boucherie de Solférino. Tu n'es pas sans avoir entendu dire que ce

pauvre D... a succombé à la terrible blessure qu'il a reçue au commencement de la bataille. Un de ses amis, qui habite Maisons, a su par le maréchal Magnan, que la balle qui a atteint le nouveau général à la hanche, avait occasionné dans l'intérieur du corps des lésions de la plus haute gravité, que notamment elle avait atteint la colonne vertébrale, et que la situation du malade laissait peu d'espoir aux dernières nouvelles. J'ai lu d'autre part dans *l'Indépendance belge* qu'il était mort aujourd'hui. Nous n'avons plus qu'une chose à espérer, c'est que la nouvelle peut être controuvée, ce qui du reste se présente assez souvent dans les journaux du pays. Tu as pu lire, si tu en as eu le courage, les différents rapports adressés à l'Empereur par les chefs de corps qui ont pris part à l'affaire. Le patriotisme est une fort belle chose ; mais quand on voit à quelle affreuse destinée sont voués tant de braves gens jouissant de la plus belle santé, on ne peut s'empêcher de maudire les nations européennes qui assistent, l'arme au bras, à une lutte aussi terrible, se contentant de répéter sur tous les tons, qu'ils ont l'intention formelle de garder la plus stricte neutralité. On dit, ce soir, que la Hongrie est en insurrection, que les habitants de ce pays se soulèvent à l'instigation de Kossuth pour proclamer la déchéance de cette odieuse maison de Hasbourg qui, sous le spécieux prétexte de défendre la plus sainte des causes, a versé pendant les derniers siècles plus de sang qu'il n'en faudrait pour noyer aujourd'hui toutes les nations qu'elle gouverne. En attendant mieux, le chef de cette exé-

crable famille a jugé plus prudent de retourner dans la capitale ; les feuilles allemandes prétendent qu'il est rappelé par la gravité de la situation, et qu'il se propose de faire une levée extraordinaire, destinée à combler les vides causés par les dernières batailles. On m'a affirmé que le vrai motif de ce brusque départ doit être attribué à une attaque d'épilepsie, dont sa gracieuse majesté aurait été atteinte à la vue de l'affreux champ de carnage auquel il a contribué pour une bonne part par sa fatale obstination à régner sur un pays qui depuis 40 ans aspire à l'indépendance. As-tu connaissance de ce fait que me racontait, il y a quelques jours, un des familiers du prince Napoléon: ce dernier passant à Parme, a trouvé à l'État-Major de cette place une quantité de cartes et de plans topographiques représentant dans les plus grands détails toutes les péripéties des combats qui se sont livrés le 24 à Cavrianno, Solférino, Medale, etc.. Depuis 50 ans, deux fois par an, l'armée autrichienne exécutait des grandes manœuvres dans les localités. Il faut avouer que tant de répétitions étaient inutiles pour arriver à un fiasco aussi complet que celui qu'ils ont éprouvé ; et comme il faut toujours que quelque chose de bouffon se mêle aux plus sinistres évènements, le rapport autrichien a bien l'aplomb de se plaindre en termes formels, que nous n'avons pas laissé à leurs régiments le temps voulu pour se développer conformément au programme qu'ils s'étaient tracé. Nous les avons troublés par une de ces marches soudaines, habituelles à feu Napoléon. Quel

malheur qu'après '80 répétitions de la même affaire, ils n'aient pas pu prévoir une pareille tactique, aujourd'hui nous serions expulsés de l'Italie!.....

En attendant, voici que je mets la main au troisième volume, ce soir je termine la table ; il est certain que ce serait bien ridicule, après s'être donné toute la peine pour publier deux volumes tout faits, de ne pas chercher à en faire à mon tour, sauf à les laisser imprimer par mes héritiers.

—

1859. — 20 Juillet.

A Madame Sallard.

Mon dernier volume est enfin terminé, à présent je me repose ; je me suis abonné à un cabinet de lecture, afin de passer rapidement en revue toutes les nouveautés de l'année qui ne valent pas la peine d'être achetées; je prends trois ouvrages à la fois, un volume d'histoire, un de littérature sérieuse, grâce à ce système, je puis varier mes plaisirs.....

J'ai déjà lu les mémoires de Guizot, deux gros volumes remplis de théories constitutionnelles qu'on avale en pensant à autre chose, et de détails historiques sur les évènements auxquels il a pris part et qui ne manquent pas d'intérêt; ce qui m'a le plus surpris, c'est l'étonnante impartialité de l'auteur, il n'a gardé aucune rancune contre ses contemporains, dont il a eu cependant beaucoup à se plaindre. Il expose honnêtement ses principes, passe en revue tous les actes de sa vie, avoue les fautes qu'il a pu commettre, avec une admirable sincérité, et rend pleine et

entière justice aux intentions de son adversaire, lorsque ses idées se sont trouvées en contradiction avec les siennes. Le hasard m'avait fait lire, quelques jours auparavant, le premier volume d'histoire de la restauration de Vaulabelle ; quelle différence ! Le chauvinisme le plus effréné le pousse à une admiration passionnée pour Napoléon, sans que pour cela il renonce à ses idées républicaines, comme s'il était possible de concilier logiquement ces deux opinions. M. P... a fait il y a huit jours, dans la presse, sur le livre de M..., un article dans lequel il fait à sa manière un portrait du grand Roi ; c'est le cas ou jamais de dire : « mieux vaut un sage ennemi, qu'un maladroit ami. Moi qui n'ai jamais eu pour Louis XIV une très grande sympathie, en le voyant si ridiculement traité, je me suis demandé sérieusement si je n'étais pas en danger de devenir aussi toqué que le grand critique ; il ressort de sa tartine, par dessus le marché, qu'il n'a pas ouvert le livre et qu'il s'est arrêté à la préface qu'il qualifie de noble et touchant adieu.

—

1863. — 29 Janvier.

A son père.

Je ne veux pas laisser finir cette journée du 29 janvier sans t'avoir prouvé la plume en main que j'ai songé à ton vénéré patron, et sans t'avoir véhémentement recommandé au prône de ce saint homme; à tout prendre, peut-être ferais-je mieux de ne pas faire mes prières à trop haute voix, car je ne connais personne dont je puisse me faire valoir auprès de lui, et il serait fort en droit de me

considérer comme un intrus. Peut-être serais-je mieux reçu si je te nommais Socrate, mais par malheur il n'a pas encore été digne de figurer au nombre des élus, et son intercession serait considérée comme non avenue. C'est fâcheux en vérité, car c'est bien le moins qu'il pourrait faire en ma faveur, en reconnaissance des longues heures que j'ai consacrées à son culte, depuis quelques semaines. Tout ceci revient à dire que je lis Platon, et que j'y trouve, comme autrefois Lafontaine en lisant Peau d'Ane, un plaisir extrême sans comparaison. Eh bien ! c'est tout simplement sublime cette philosophie platonicienne, et j'en suis à me demander comment j'étais arrivé à mon âge sans plonger mes lèvres dans ce divin nectar. Sublime résultat des études classiques, si sottement dirigées, que les universitaires parviennent à vous inspirer pour vingt ans le dégoût des plus belles productions de l'esprit humain.

—

19 Février 1863.

A M. A...

Mon cher ami,

C'est une dure loi, mais une loi suprême, vieille comme le monde et la fatalité, et qu'il faille toujours commencer les lettres que nous nous écrivons, par des excuses sur le long retard que nous avons mis l'un ou l'autre à entretenir une correspondance qui nous est, si j'en juge par moi, aussi agréable à l'un qu'à l'autre ; pour ma part, je vous dirai que cette fois-ci j'ai été à deux doigts de répondre, courrier pour courrier, à votre aimable lettre que j'avais

longtemps attendue et sur laquelle, l'avouerai-je, je ne comptais presque plus. Puis un remords m'a pris ; répondre, me suis-je dit, sans envoyer ma pourtraicture, comme on disait au bon vieux temps, ce serait mal agir ; il vaut mieux t'imiter, faire d'une pierre deux coups, et envoyer en même temps l'échantillon du physique et celui du moral. Mais que de démarches pour atteindre ce but ! dois-je les énumérer ? Faut-il vous dire que ma collection était épuisée, que pour la renouveler il fallait prendre un grand parti, endosser le costume de cérémonie, aller chez le coiffeur, afin d'avoir une raie irréprochable, attendre chez l'artiste, Dieu sait combien d'heures, qui pourraient être si bien employées autrement ! — Bref, cette montagne de préparatifs, je n'ai pas encore pu me décider à la gravir, et voilà comment, cher ami, vous n'avez pas encore reçu les nouvelles que vous attendiez.

Mais d'ici je vous entends vous récrier, vous ne voulez pas de votre ami pomponné, frisé, fringant, tiré à quatre épingles. Vous voulez de votre ami de tous les jours, simple et sans fard comme au vieux temps, vous m'en avez donné l'exemple que je trouve excellent, et que j'aurais suivi si d'autres n'avaient pas trouvé malséant que je me fisse tirer en gros paletot sans observer les règles du cant qui interdisent de se présenter dans un album bon ton, sans l'habit et la cravate blanche de rigueur. J'ai donc promis de remplacer cette première édition si déplaisante par une deuxième, revue, corrigée et conforme au programme de la haute ; mais vous connaissez mon

horreur pour la tenue officielle des salons, c'est déjà de trop d'être obligé de l'endosser quelquefois le soir, et je ne puis me résoudre à me harnacher de la sorte pendant la journée. Quand je prendrai ce parti héroïque, vous serez un des premiers servis, et vous pourrez sans rougir me présenter aux personnages les plus brillants de la société nancéenne. Pour vous donner un avant-goût de ma personne, je vous dirai que je suis orné de plusieurs embellissements que vous ne m'avez pas connus jadis, j'ai une moustache et une mouche assez bien fournies, qui me donnent un peu l'air d'un sous-officier en réforme. Je m'empresse d'ajouter, d'ailleurs, que c'est là le seul rapport qui m'unisse à cette intéressante classe de la société, je n'ai pas d'élégante veste qui me serre à la taille, ni des baleines dans mes pantalons, le cigarero a même presque disparu de mes habitudes ; une laryngite opiniâtre, dont je souffre depuis deux ans, m'a contraint d'opérer cette réforme bien malgré moi ; je vous jure, cela cadrait si bien avec mes goûts de flânerie paresseuse; cependant, depuis mon mariage, la nécessité s'en faisait moins souvent sentir; quand j'étais garçon, il fallait bien se contenter de cette ressource ; bien des gens, des vieux célibataires soutiennent encore que cela vaut mieux qu'une femme, ils feront valoir à l'appui de leur thèse des arguments très spécieux et de brillants paradoxes ; quant à moi, tout compte fait, j'aime mieux ma femme, je l'emmène avec moi dans mes pérégrinations, nous formons à nous deux le meilleure couple de lézards qui se soit vue depuis longtemps.

Venise, 1865.

A onze heures et demie, le gondolier Tita nous fit savoir qu'il était là ; nous partons pour Murano, à peine débarqués, le cicerone nous conduisit dans le premier atelier. On filait de longs tubes destinés à faire des perles, le verre liquide était dans un vaste four donnant accès par une dizaine de trous à des tubes de fer destinés à prendre la pâte qui a une certaine analogie avec celle des beignets; à peine sortie du four, on la retourne, deux ouvriers se la partagent et s'éloignent l'un de l'autre en deux directions diverses, accélérant plus ou moins le pas, suivant la grosseur qu'ils veulent donner à leurs tubes de verre, puis on les fait passer alors dans un autre atelier, où une quantité d'ouvriers sont occupés à les diviser en segments d'égales grosseurs, destinés à devenir des perles; enfin chacun de ces segments, foncés par le milieu, est mis dans des cuves de sable mêlé de chaux, destinées à protéger les trous, on les arrondit ensuite dans des meules chaudes, puis enfin introduits dans des sacs remués à main d'homme, afin de polir et dégager les trous de ces petites perles. Dans l'atelier de la fabrication des verres, on fit une bouteille de marasquin, sous nos yeux, et un vase à fleurs, représentant l'impôt que tout visiteur doit payer à sa sortie. On conserve tous les spécimens des produits de la verrerie de Murano, depuis les premiers temps de son existence. On voit là des statues des maîtres verriers, dans le nombre il y a quelques beaux verres et de magnifiques lustres. A peu de

distance de la fabrique, se trouve une vieille église remontant à l'an 900, le revêtement en marbre a disparu, le pourtour a une galerie ogivale en style sarrasin, soutenue par de charmantes petites colonnes accouplées, dans le fond du chœur existe une mosaïque byzantine représentant la Vierge se détachant sur fond d'or; le travail est antérieur à ce qu'il y a de plus ancien dans Saint-Marc. A notre retour à Venise, nous voyons dans le lointain un vieux palais tombant en ruines; c'est là qu'à son retour de Pologne, Henri III passa quinze jours en galanterie avec une fort belle fille nommée Verona Franco. C'est encore là que par un singulier hasard, deux siècles plus tard, le cardinal de Bernis, ambassadeur de France à Venise, en retenait force maîtresses, et dont Casanova a raconté de piquantes histoires à ce sujet...

..... Les lettres reçues de Paris nous annonçaient la plus exécrable température; pour nous, nous jouissons d'un temps radieux, c'était l'Octave de la Saint-Joseph; autrefois les Vénitiens, à pareil jour, avaient coutume de se rendre en grande toilette dans le quartier situé près des jardins publics; les habitants, marins pour la plupart, avaient l'habitude d'exposer aux yeux des promeneurs les objets de luxe, de fantaisie qu'ils avaient rapportés de leur voyage en Orient. C'était chez eux une question d'amour propre, ils se piquaient d'enchérir les uns sur les autres; c'était à qui aurait le plus somptueux étalage. Ce vieil usage a disparu complétement depuis quelques années, et la misère s'est installée en souveraine maîtresse dans la pauvre Venise; les promenades restent toujours

très fréquentées, c'est encore là que nous voyons le plus le type vénitien. X... vint nous rejoindre, il fut convenu que nous irions entendre une représentation à bénéfice au théâtre San Benedetto. On jouait un morceau de Torquato Tasso de Bellini; la scène de la folie était assez bien interprétée par le bénéficiaire, un baryton nommé Ercole qui pourrait bien être un jour connu: une scène de Ballo in Maschera par le même baryton : enfin l'opéra de J. Capuletti et J. Montecchi de Donizetti; le rôle de Roméo est joué par une femme contralto de première espèce ; le rôle de Juliette est assez pathétique, il y a de belles situations. La salle de San Benedetto est assez grande, distribuée en cinq grandes loges uniformes ; les loges d'entre-sol s'appellent peppian et sont les plus commodes pour les vues basses, elles sont toutes très profondes et pourraient contenir une dizaine de personnes chaque. L'enthousiasme italien est trop connu pour qu'il soit besoin d'en parler; le bénéficiaire a été rappelé une dizaine de fois, et, dans les intervalles, on laissait tomber du haut des loges des feuilles roses sur lesquelles étaient imprimés des vers en son honneur. Les femmes recevaient force bouquets, et le duc de Bordeaux a l'habitude, quand il est content, de faire porter par son valet de pied un rouleau de dix napoléons ; il assistait à la représentation avec le marquis de Charrette qui a été blessé à Castelfidardo, et depuis cette époque habite Venise, au palais du duc; il mène ici une existence très simple, distribue, bon an mal an, quarante mille francs aux pauvres, et dépense sottement cent cinquante ou deux cent mille francs

pour une cause à tout jamais perdue. Sa femme est très estimée, elle est plus âgée que lui, et son physique n'a jamais été remarquable, elle sort habituellement dans Venise, avec sa nièce, la fille de la duchesse de Parme, et se fait suivre d'un valet en livrée aux armes de France. Le duc a une île aux environs de Venise, où il aime à chasser les bêtes d'eau, de marais, il se met dans un tonneau entouré de canards privés servant d'appeaux, et il tue une quantité de canards sauvages, de cette manière ; il a table ouverte pour tous les Français se disant légitimistes qui se présentent chez lui. Le duc de Modène, beaucoup moins estimable que lui, habite également Venise en ce moment. Pour en revenir au théâtre, il s'y trouvait relativement une assez grande quantité de spectateurs, entre autres un abbé dont la présence n'étonnait personne ; ils ont, sous ce rapport, une entière liberté, ils fréquentent les théâtres et ne se retirent que lorsque les ballets commencent ; on prétend alors qu'ils quittent la salle pour entrer dans les coulisses. L'esprit du clergé est très déluré, comparativement à celui de France, tout abbé a sa maîtresse ; ces jours-ci, il y en a eu un qui s'est jeté d'un troisième étage dans le grand canal, parce qu'il était maltraité par sa belle. Ces mœurs-là ne l'empêchent pas d'exercer une grande influence dans le pays; il faut se hâter d'ajouter que l'esprit jésuitique n'existe pas ici; les gens de cette Société y sont mal vus et n'ont pu réussir à s'y établir aussi solidement qu'en France ; les curés et chanoines se sont ralliés au gouvernement autrichien dont ils avaient besoin, mais les moines mendiants ont con-

servé une grande indépendance, et sont assez mal en Cour....

Quant à la *Fénice*, il passe pour être le théâtre le mieux agencé de l'Italie; autrefois c'est là que se donnaient toutes les représentations solennelles. Verdi y a donné pour la première fois tous ses chefs d'œuvres. Rigoletto n'avait pas eu de succès à la première audition, ce fiasco était dû, d'ailleurs, paraît-il, aux interprètes ; Verdi ne se gênait pas avec eux : mais va donc misérable, je ne changerai pas une note pour toi, mon opéra durera, et toi tu n'as qu'un temps, dans peu d'années il ne sera plus question de toi. Rossini ne les traitait guère mieux, il les rossait; à Florence où il discutait le mérite respectif de ses opéras, il déclarait que celui qui avait toutes ses préférences, était Sémiramis ; il y a des motifs, disait-il, pour 50 opéras. A mon arrivée à Venise, je croyais que l'interdiction du carnaval et la fermeture de la Fénice étaient l'œuvre des Autrichiens, grande a été ma surprise, quand on m'a dit que c'était l'effet du vote du Comité National. Singulier patriotisme que celui qui consiste à priver tout un peuple des soulagements que pourrait lui causer l'exercice de ses vieilles traditions ! La misère est à sa dernière période, et en signe de deuil, on s'avise de prohiber les fêtes qui appelleraient les étrangers et feraient vivre quantité d'industries qui sont mortes depuis 5 ans. L'habitude du carnaval était ici une tradition des plus respectées. Au jour dit, tous les Vénitiens prenaient le manteau et la baute (sorte de capuchon avec des trous pour les yeux et le tricorne pardessus). Les femmes se mettaient un bouquet à la

tempe, la place St-Marc éclairée toute la nuit, les vieilles femmes restaient au café jusqu'à trois heures du matin, en toilette de ville, ainsi que les hommes qui ne voulaient pas se masquer ; les autres, et c'était le plus grand nombre intriguaient ceux qui stationnaient dans les cafés, et offraient des bonbons, des marrons, des huîtres, des gâteaux, suivant le costume qu'ils avaient adopté. Le rôle le plus difficile était celui d'arlequin, il fallait avoir la langue bien pendue, l'esprit fécond en improvisation, pour débiter des vers au premier venu. Les femmes allaient toutes au bal ; l'entrée fixée à un florin était permise à tous les masques; et tel est le bon goût naturel de ce peuple, que jamais on n'eût à constater de scènes scandaleuses. Souvent la soubrette intriguait sa maîtresse, souvent un mari se laissait prendre à courtiser sa femme ou même sa mère ; mais quelque piquantes que fussent les scènes de ce genre, jamais elles n'entraînaient de mauvaises conséquences; les femmes les moins avisées retrouvaient sous le masque une vivacité d'allure capable de dérouter l'esprit le plus subtil. Aujourd'hui tout cela est fini, et la docilité de ce peuple est telle, qu'il ne s'est trouvé personne pour protester contre une mesure vexatoire, ruineuse et, en somme, selon moi, très impolitique.....

—

185..., 24 Mars.

Le temps est beau, le froid et la neige ont cessé ; nous en profitons pour aller faire une visite aux Arméniens ; le vent soufflait du nord, ce que je ne savais

pas, la brise était un peu forte ; et, en quittant la lagune, pour traverser la passe qui mène à l'île Saint-Lazare, j'ai eu pendant quelques moments des inquiétudes pour tout mon monde ; il n'y avait pas une gondole en route, et nous qui ne connaissions rien aux habitudes du pays, nous nous étions peut-être aventurés sans prudence sur l'élément perfide. D'abord il fallait passer devant le couvent des frères Saint-Jean-de-Dieu qui sert d'asile aux fous du pays ; dans Venise, il y en a peu, mais sur la côte opposée, dans l'Albanie, il s'en trouve en grande quantité ; et la folie, chez ces peuples-là, est d'autant plus redoutable, qu'elle éclate au moment où l'on s'y attend le moins ; on prétend que ce fléau tient au grand nombre d'alliances qui se font entre familles. En arrivant au couvent des Arméniens, un des prêtres se mit en rapport avec nous, et nous fit les honneurs de sa maison, de la façon la plus gracieuse ; c'était un homme, jeune encore, faisant fonction de sous-diacre, parlant le français avec assez de facilité ; il nous mena d'abord à la bibliothèque contenant quatorze mille volumes, et dans laquelle on voit une momie qui fut l'occasion de sa part d'un vrai mouvement d'enthousiasme « Il n'y en a pas de pareilles à Londres, » disait-il, « c'est la momie d'un grand prêtre égyptien, elle remonte à 3000 ans, elle est couverte de perles et c'est ce qui annonce l'importance du personnage. » J'étais assez surpris, en effet, de voir des perles datant d'une époque aussi éloignée, et on m'expliqua que ces perles n'étaient pas en verre, mais d'une matière analogue. La salle des manuscrits eut enfin notre visite, un

surtout, nous parut fort beau, de l'an seize cent, tout enluminé de jolies figurines qu'on ne s'attendait pas à retrouver dans un manuscrit de cette époque, et provenant de l'Asie-Mineure. Tous les prêtres de ce couvent sont Arméniens et sont au nombre de soixante-cinq, et leur mission consiste à enseigner leur langue et les principaux idiômes de l'Europe aux enfants des familles arméniennes qui les envoient dans leur collége. Saint-Lazare est la maison-mère ; elle forme des professeurs dans les quatre colléges qu'elle possède en Europe, à Paris, Venise, Constantinople et en Crimée. En examinant avec attention un de leurs manuscrits, je crus voir une harmonie quelconque entre l'arménien et l'hébreu, je me trompais ; c'est une langue d'origine arienne fort ancienne et fort riche, elle se parle dans bon nombre de villages épars de l'Asie-Mineure, côte à côte avec le kusde, le cophte, le turc, l'arabe, témoins vivants des nombreuses émigrations qui ont envahi ce malheureux pays. La pièce dans laquelle nous étions, était celle qu'avait occupé Lord Byron pendant plusieurs mois, dans le but d'apprendre la langue; et dans la bibliothèque nous avions pu voir le buste du fondateur Mékhitar qui avait construit le couvent vers 1720 ; comme toutes les constructions de cette époque, il se compose de quatre corps de bâtiments formant le carré ; au milieu se trouve un jardin sur lequel prennent jour des galeries avec arcades; en dehors, sur la droite se trouvent les ateliers de l'imprimerie, c'est de là que sortent tous les livres dont on se sert dans les succursales; la typographie en est très belle, les épreuves en sont cor-

rigées par une trentaine d'enfants qui sont pensionnaires.

—

1856. — 31 Mars.

Tita se trouve sous mes fenêtres, nous prenons place dans une gondole, nous gagnons le grand canal toujours intéressant à parcourir. Notre but est de visiter le palais Vandramin ; il appartenait d'abord au Lorédan ; il remonte au xv^e^ siècle, il est passé plus tard dans les mains du duc de Mantoue, par une sorte de passe-droit ; justice fut faite, il revint aux Vandramin qui étaient les alliés de la reine Comar ; enfin après bien des vicissitudes, il fut acheté par la duchesse de Berry qui, cette année même, l'a abandonné à son fils le duc de Bordeaux, avec tous ses autres biens, pour le couvrir des huit millions qu'il avait payés pour le désintéresser de ses créanciers, et qui l'avaient mise en faillite. (En ce pays la simple signature d'une lettre de change vous fait considérer comme commerçant.) Le rez-de-chaussée est somptueux et annonce une demeure princière ; on monte par la gauche un bel escalier, le long duquel sont posés de distance en distance de forts beaux bronzes destinés à recevoir une rampe d'un tissu quelconque ; l'antichambre du haut est vaste et donne accès dans une splendide salle à manger, où les trèfles sculptés dans le marbre que l'on admire du dehors, font un effet magique quand le soleil donne ; à droite et à gauche sont deux salons de réception, et ces trois pièces forment, à elles seules, toute la façade ; le mobilier, qui était fort beau, a été enlevé cette année

pour aller à l'Hôtel Drouot se disperser aux quatre vents des enchères ; il restait encore quelques lustres, quelques vieux tableaux et des portraits modernes de la famille déchue ; dans le salon de droite, un meuble fort laid qui n'a d'autre mérite que d'avoir été brodé par la duchesse, un buste du comte de Chambord enfant, qui fut sculpté par Monsieur de Nieuwerkerque ; la chose m'a paru bonne à noter ; enfin une assez belle statue de Vénus qui provient d'un couvent voisin. Du reste, tous les appartements semblent avoir été mis au pillage, les bibliothèques étaient vides ; ce qui reste enfin se vendra avec le palais dont on demande quatorze ou quinze cent mille francs ; bien heureux si on en a la moitié ! Tous ces beaux souvenirs de Venise partagent le même sort ; le palais Pesars est en vente depuis nombre d'années ; un fait curieux à constater, c'est qu'en aucun temps il n'a été meublé complètement ; la Taglioni qui en avait quatre à elle seule, a été obligée de les vendre pour payer ses dettes, et la princesse et la ballerine ont subi le même sort.

La Ca d'Oro, le bijou de Venise, est tombée dans les mains d'un juif ; le baron S... qui n'avait qu'à se baisser pour choisir, a commis l'insigne sottise de faire bâtir, par un architecte prussien, une demeure colossale où il n'a jamais mis les pieds, qui est d'un goût pitoyable et qui lui a coûté quatorze cent mille francs. A ce propos, l'origine de sa fortune est intéressante ; il racontait lui-même à X... comment elle a commencé. Son père avait vendu, à Scutari sur la côte d'Illyrie, une assez grande quantité de fournitures pour les subsistances. Inquiet de

voir grossir la somme et de ne pas se voir payer, il quitta l'Albanie son pays où il faisait son commerce de bestiaux, pour aller réclamer à Vienne le paiement de sa créance. Ses affaires terminées, il eut l'idée de revenir par le Danube; chemin faisant, il voit quantité de terrains d'alluvion dont personne ne paraissait se soucier, il demande quels sont les propriétaires, il apprend que ce sont des biens communaux, et qu'ils se vendraient à très bon compte; à peine arrivé, il réunit des capitaux, trois cent mille francs environ, et achète pour rien tous les terrains en question ; aujourd'hui ce sont de magnifiques pâturages qui nourrissent d'innombrables troupeaux appartenant tous au riche baron; avec cela, disait-il, je me ris des révolutions; il y a bien les épizooties, mais elles ne frappent jamais partout à la fois.

—

1865. —5 Avril.

Nos correspondants parisiens nous racontent que Morny n'est pas mort, c'est l'autre qui a succombé à une attaque d'épilepsie. On lui a trouvé un Sosie qui figure dans les cérémonies officielles, et qui s'est chargé de prendre en main les rênes de l'État. On nous dit encore le succès de la vente Pourtalès ; les prix ont dépassé toute limite ; la charmante *Bergère* de Greuze s'est vendue cent mille deux cents francs, les deux Delaroche, *Richelieu* et *Mazarin*, ont atteint le chiffre de quatre-vingt mille francs, c'est exhorbitant, l'Antonello da Messini, cent treize mille francs pour le musée du Louvre. La vente au total a produit deux millions huit cent mille francs...

Tous les jours se passent dans la plus douce flânerie qu'on puisse imaginer; contents d'avoir vu tout ce qu'il y a de curieux, nous nous reposons sur nos lauriers, et le temps que nous ne passons pas dans la maison à traduire de l'italien, nous le passons sur la place Saint-Marc, assis en plein soleil, devant le café Florian; N... me lit les nouvelles; X... nous raconte les mœurs et coutumes des Vénitiens; la musique est excellente. Aujourd'hui, on nous joue, entre autre, la délicieuse sérénade de Schubert. Nous rencontrons le comte Pizzani, celui-là même qui a commis cette vilenie, de vendre cinquante mille francs aux Anglais le tableau de Véronèse représentant Alexandre et la famille de Darius; ce tableau avait été laissé à la famille Pizzani par Véronèse, en reconnaissance de l'hospitalité qu'il en avait reçue; c'était donc à tous égards un trésor à garder dans son palais. Il l'a vendu, et Armand Bachet, qui habite Venise depuis pluseurs années, a eu le courage de lui dire, en plein visage, un jour qu'on le lui montrait sur la place: « Comte Pizzani siete una figura sporca. » Le fils des doges leva les épaules et ne sourcilla pas; au premier jour, il recommencera; il a encore dans son palais nombre de merveilles, notamment une toilette en argent ciselé qui lui vient de la reine Comar, et que celle-ci avait reçue en présent de ses sujets, les habitants de l'ile de Chypre.....

Nous avons été aujourd'hui à Canareggio... La lagune était à découvert, le soleil ardent, les exhalaisons qui se dégageaient de ces marais, n'avaient rien de bien agréable.

La vue de Venise, de ce côté, n'offre rien de particulièrement intéressant, les montagnes étaient en partie couvertes par la brume, bien que le ciel fût d'une sérénité incomparable. En passant dans le Canareggio, il nous fut donné de contempler des gueux fort déguenillés qui se chauffaient au soleil, ils avaient, en vérité, grande tournure. La signora Chiara nous faisait la conversation ; nous parlions musique, et je constatai, non sans une certaine surprise, que Tita (notre gondolier) connaissait tout son répertoire d'Italien, mieux que moi et bien d'autres ; on discuta la question de savoir quel opéra méritait la prééminence, l'avis général était pour *Sémiramis*, je parlai de *Guillaume Tell*, et je provoquais chez Tita le geste de la main qui est particulier au peuple vénitien. C'est un fort bon garçon que notre gondolier, il est, comme tous ses confrères, doux, gai, bon enfant, il passe toujours devant Saint-Georges, en otant sa casquette, en signe du bon souvenir de l'hospitalité qu'il y a reçue pendant deux ans ; on le tenait au secret, on lui a fait croire que sa femme était malade, on lui promettait la liberté immédiate, s'il donnait les noms de ceux qui avaient chargé sa gondole de bombes, et il a eu l'honnêteté de ne rien dire ; son métier a cessé d'être aussi lucratif qu'il l'était au beau temps. Les grandes fêtes de Venise amenaient toujours beaucoup d'étrangers à la Saint-Marc, à la fête de la Rédemption (18 juin). Les hôtels de Venise regorgeaient de voyageurs, curieux d'assister à l'exubérance de ce peuple, essentiellement gai et ami des plaisirs. Ces jours-là, le grand canal et la Giudecca disparaissaient sous les barques

et les gondoles qui se croisaient en tout sens ; de cinq à dix heures, on restait en place, on chantait, on faisait de la musique, à dix heures jusqu'à deux heures on banquetait; chacun tirait ses provisions, et c'était des joies à n'en plus finir; après quoi on se dirigeait du coté du Lido pour voir le lever du soleil. Dans ces occasions ainsi qu'à la fête des Morts, les maris offrent des fleurs à leurs femmes, les amoureux à leurs maîtresses ; on montrerait au doigt celui qui ne s'inclinerait pas devant cet usage immémorial. Les avares sont obligés de s'absenter s'ils ont peur de vider leurs poches. A Noël, les gens de Venise envoient des présents de poissons à leurs amis de terre ferme, qui à leur tour offrent de la viande et de la venaison pour le jour de Pâques ; les petits ménages dépensent, dans ces occasions, des sommes véritablement considérables, et le dernier misérable créverait plutôt de faim toute la Semaine-Sainte que de ne pas manger sa brioche pascale. Je parlais, tout à l'heure, du jour des Morts. Ici, la mort n'a pas le caractère sombre et triste qu'elle a dans les pays du Nord; quand le parent le plus proche a été frappé, on se débarrasse au plus vite de sa dépouille qui va passer dans une salle destinée à cet usage et annexée à chacune des paroisses, tout le temps qui doit s'écouler entre le décès et l'inhumation. Les prêtres se chargent de toutes les cérémonies en dehors du concours de la famille, le corps part en gondole pour l'île qui est près de Murano, et tout est fini; on n'envoie même pas de billets de faire part; on fait afficher la nouvelle dans les carrefours, et

ainsi on ne pratique pas la sotte ostentation de notre chère patrie.

X... vint le soir nous proposer de faire une promenade au clair de lune, cet astre brillait du plus vif éclat, et l'offre était trop séduisante pour la refuser ; sur la place, sur les quais, l'éclat du gaz nuit malheureusement à l'effet des contrastes que produit la lune se reflétant sur ces charmantes dentelures du palais et de la basilique ; mais dans les rues et surtout dans les petits canaux, c'est tout autre chose si on a soin de se placer sur un pont dans un quartier désert; on est saisi d'une sorte de frisson en devinant au-dessous de soi l'abîme béant, et en apercevant dans le lointain le profil des grands palais noirs qui se découpe en fines arêtes sur l'azur du ciel. La clarté de la lune est telle, dans ces régions, que ce n'est plus la pâleur de nos nuits de France ; dans certains endroits, on est tout surpris de voir se dessiner des arabesques en pleine lumière, tandis que le reste semble plongé dans une obscurité d'autant plus profonde. Pendant près de deux heures nous étions sous l'empire d'un charme indescriptible, notre aimable cicérone avait choisi ce moment pour nous conter les légendes que les siècles nous ont transmises. En passant près du pont de l'Ange, à pue de distance de la place Saint-Marc, il nous raconta que le palais situé en face du pont avait été naguère le théâtre d'une apparition merveilleuse. Une vieille femme passait pour possédée du démon, on s'avisa de l'exorciser, et on vit bientôt le diable s'enfuir par un trou qu'on voulut boucher ; impossible de trouver une pierre qui put tenir ;

l'évêque fut consulté, et proposa, comme moyen infaillible, de placer la statue d'un ange au-dessus de l'empreinte de Satan. Le conseil fut mis à exécution et la réparation se fit sans difficulté. Nous arrivâmes bientôt au Rialto : les barques sillonnaient mystérieusement le canal, les lumières vacillaient sur l'eau, et la brume légère, qui s'élevait en ce moment, ajoutait encore à notre admiration; bientôt nous plongions dans les arcanes les plus impénétrables de la vieille Venise; on nous fit voir la maison des Alde, du vieux Manucci ; elle est encore telle qu'elle était au temps de son fondateur, aussi solide qu'au premier jour ; on aurait pu l'avoir pour vingt-six mille francs, il y a quelques années. Depuis quatre cents ans, la presse, qui, pour ainsi dire, a pris naissance dans cette ruelle écartée, a bouleversé, le monde et son berceau, n'a pas bougé; avec un peu d'efforts, on pourrait reconstituer l'intérieur de ce grand génie qui alignait tranquillement les caractères sans se douter qu'il touchait à la boîte de Pandore, et que son nom serait répété d'âge en âge jusqu'à la fin des siècles. A deux pas de là se trouve la maison de Goldoni ; les Vénitiens ont eu la liberté, plus heureux en cela que les Français, de consacrer par un souvenir la mémoire de leurs grands hommes ; il y a une inscription commémorative sur la porte du premier, un buste en marbre sur celle du second. A Langres, patrie de Diderot, un libre-penseur avait acheté la maison du philosophe, il voulut rappeler en quelques mots qu'un grand homme était né et avait vécu sous ce toit ; le clergé fut scandalisé, le Conseil municipal s'émut, et il fut interdit

au propriétaire de la maison d'y apposer l'inscription qu'il avait projeté d'y mettre. Un peu plus loin, nous étions devant le palais Albrizzi où Lord Byron reçut l'hospitalité la plus complète ; il témoigna de sa gratitude à son hôte en séduisant sa femme et en rendant le mari la fable de son pays ; la poésie et surtout les poëtes ont parfois de vilains côtés. Enfin, plongeant dans un petit canal tout noir et nous montrant les fenêtres en ogives fantastiquement éclairées, s'offre à nous le palais de Bianca Cappello ; elle était de famille noble, se laissa séduire par un artisan qui l'enleva pendant la nuit, au pied même de ce pont où nous étions, et la mena en terre ferme. La République s'émut d'un tel forfait, elle prononça les peines les plus terribles contre les coupables, et quand, quelques années après, elle revint dans sa ville natale qui l'avait proscrite, au bras du duc de Toscane auquel elle s'était vendue, ceux-là même qui l'avaient condamnée, ne surent qu'imaginer pour lui faire une réception digne de son rang. En quelques instants nous étions à un *traghetta* du Grand Canal, nous prenions une gondole et notre enthousiasme ne connût plus de bornes en voyant les prodigieux effets produits par la lumière de la nuit sur toute la façade des vieux palais.

—

1865. — Dimanche, 9 Avril.

C'est aujourd'hui le jour des Rameaux en France, ici le dimanche de l'huile, ainsi appelé, parce que l'on distribue à la porte des églises des branches d'olivier béni ;

les gondoliers en ornent la proue de leur gondole,comme nos porteurs d'eau et nos cochers de fiacre, leurs voitures. Pendant les derniers jours du Carême les madones sont en grande vénération, chaque négociant en a dans sa boutique ; les dévots l'allument toute la semaine, les tièdes, le dimanche seulement. Je doute que les industriels imitent les courtisanes qui, lorsqu'elles sont en bonne fortune, retournent la Vierge tant que dure l'opération. Le vol est ici pratiqué sur une si grande échelle, que la pauvre madone resterait constamment le nez contre le mur, si on ne voulait la rendre témoin du honteux commerce qui, à toute heure, se fait en sa présence ; quelques-unes de ces madones méritent d'être examinées, il y en a de fort anciennes,

—

1865. — 10 Avril.

Tita est venu nous prendre avec une autre gondole pour nous conduire à Torcello ; cette excursion, à peine indiquée dans les guides, est cependant des plus intéressantes. Torcello est une des nombreuses îles sur lesquelles se réfugièrent les indigènes, lors de l'invasion des Barbares ; moins heureuse que Venise, elle fut pillée et saccagée par Attila ; elle eut le sort d'Aquilée qui comptait jusqu'à 300.000 âmes, et qui a disparu aujourd'hui dans les marais. Toutes les villes, jadis florissantes, ne se reconnaissent aujourd'hui qu'à des substructions massives que l'on aperçoit encore à marée basse ; une chétive culture, de pauvres chaumières à moitié ruinées : voilà tout ce qui reste des anciens patriarcats. La fièvre

ronge quelques centaines d'individus qui trouvent à peine de quoi subsister sur cette terre sans culture et au milieu de marais infects. Les canaux qui mènent à Torcello, longent constamment la lagune, où viennent s'abattre, à marée basse, des bandes innombrables d'oiseaux sauvages; dans cette saison, ils viennent faire leurs petits dans ces parages, et quand vient l'été, ils s'en retournent dans le nord; dans certains endroits, la ponte est tellement abondante, que l'on ne peut faire un pas sans écraser des œufs. Sur la route on rencontre quelques forts qui ont été construits récemment pour défendre les passes, des dépôts de poudre à San-Francesco Della-Palude; je plains de tout mon cœur les pauvres diables qui sont commis à la garde de ces constructions, leur sort est comparable à celui des prisonniers les plus malheureux. L'île qui précède Torcello, était couverte de maisons; à chaque pas que l'on fait, on découvre des murs effondrés, des fenêtres béantes, des portes lézardées; sur chaque côté de la rive, de gros blocs de pierre indiquant la trace d'anciens édifices aussi importants que ceux de Vénise, des piles de pont disparus depuis longtemps; de tout cela il ne reste debout que les bâtiments de la douane et les forts autrichiens; quelques pauvres enfants déguenillés errent çà et là, tellement étrangers à la civilisation, qu'ils n'ont pas même l'instinct de vous tendre la main. Le soldat autrichien veille activement le long de la côte, il a le fusil sur l'épaule, malheur à qui tenterait de s'emparer de ces précieuses ruines. Torcello est encore plus misérable, si c'est possible; il n'y a personne sur la rive.

Nous avançons le long d'un ruisseau bordé de fondations massives qui devaient être jadis le grand canal de la cité disparue. On passe un pont dont la solidité nous inspire des doutes sérieux, et on se trouve sur l'ancienne place. Quelques arcades ne portant rien vous représentent l'ancien hôtel communal; le siège du patriarche a eté transporté, on ne sait trop pourquoi, au milieu de cette place, et on la décore du titre de siège d'Attila; la colonne qui servait à hisser l'étendard, est encore debout ; quelle dérision ! et combien pourraient se rassembler autour de ce signe? cent misérables cultivateurs au plus. Un vieux custode, la barbe blanche, arrive clopin-clopant ; il porte majestueusement les clefs de deux vieilles églises dont il semble le contemporain; l'une d'elles, la plus moderne, est entourée d'arcades supportées par des colonnes tellement inclinées, qu'elles tomberont au premier jour. Ces arcades rappellent le style mauresque ou byzantin comme celles de Murano, l'intérieur de cette église n'offre rien d'intéressant, il n'en est pas de même de sa voisine ; avant d'entrer, on remarque, à l'extérieur, des volets en pierre fixés au mur par de solides gonds sur lesquels ils se meuvent comme des volets ordinaires. Cette église peut remonter à l'an huit cent, peut-être sept même ; elle est pavée en mosaïque, comme St-Marc ; le chœur est plus élevé que la nef, il en est séparé par une sorte de galerie à jour, au bas de laquelle se trouvent de nombreuses sculptures, dont la Renaissance a dû s'inspirer plus tard; des paons ont été imités, notamment sur les parois latérales extérieures de l'église St-Marc ; toute la voûte est

en mosaïque, et l'abside a des siéges à gradins; il y en a douze de chaque côté; au milieu prenait place le patriarche. C'est la première fois que j'ai vu une abside disposée de cette façon; dans la nef, en face du chœur, sont représentées, toujours en mosaïque, des scènes de damnés, qui annoncent déjà les fantaisies d'Orcagna et du Campo Santo de Pise. La visite terminée, nous fîmes le tour de l'église, et cueillant quelques violettes autour du cimetière, nous prîmes le chemin de la gondole.

Le mercredi 12 était fixé pour une visite à Padoue. X... nous attendait à la gare; chemin faisant, il nous montra un endroit du grand pont que les Italiens avaient fait sauté en 1848, ce qui avait causé la mort d'un nombre considérable d'Autrichiens. En arrivant près des marais de Mestre, je puis voir le fort Malghera, et dans la lagune, quantité de forts récemment construits, dans le seul but de bombarder Venise, de la réduire en cendre, en cas de Révolution. Il y en a 57 ou 58 en tout; on en fait de nouveaux tous les jours, pour surcroît de précaution; on a eu soin de combler tous les puits artésiens qui avaient été faits en assez grand nombre, en 1848, et qui permettaient aux Italiens de boire pendant le siége. Derrière Mestre, je vis une tour où Radetzky et Marmonteurent à passer un assez vilain quart d'heure. Marmont avait conseillé d'installer une batterie à la Paixhans, et les canons faisaient merveille; les Napolitains s'apercevant de la chose pointent des canons sur la tour, et un boulet casse la lorgnette du général. Bientôt nous voyons les tours de St-Antoine de Padoue; mais nous mourons de faim, et,

une voiture nous conduit promptement déjeuner; on nous donne des biftecks saignants (le cas est rare), puis nous commençons notre tournée. D'abord le cicerone nous mène à l'Université; le préau est entouré d'arcades sous lesquelles figurent, côte-à-côte, les écussons de tous ceux qui ont conquis le diplôme de docteur; ceux qui n'étaient pas nobles y mettaient les armes de leur ville natale. A ce propos, je citerai un fait généralement inconnu; Michel de l'Hospital, notre chancelier, y fit ses études, pendant que son père, médecin du fameux Connétable, suivait son client dans la campagne qui lui fut si fatale. Michel ne prit pas, il est vrai, ses grades à l'Université de Padoue. Je visitai successivement toutes les salles du musée qui ne présentent pas grand intérêt; au fond de la salle immense, qui servait jadis de salle de justice, se trouve un gigantesque cheval en bois, sculpté par Donatello, à l'imitation de celui de Troie; il est bien dix fois grand comme nature, et fait l'effet d'un joujou d'enfant dans cette immense enceinte. La guirlande de démons taillée dans un seul bloc de marbre est un tour de force; l'on ne sait lequel est le plus fou, de l'artiste habile qui consacra douze années de sa vie à cette œuvre de patience, ou de l'Américain qui avait offert quatre millions de cet ouvrage. Les rues sont laides, presque toutes garnies d'un double rang d'arcades. Sainte-Justine est d'une architecture sévère: les dimensions en sont colossales, et au fond du chœur on remarque un beau Véronèse: c'est là qu'en 1859 on a entassé des milliers de blessés de toutes nations; on les mettait sur des dalles de marbres, et le froid a fait un grand

nombre de victimes. Pour aller à Saint-Antoine, il faut passer par le jardin botanique ; c'est avec bonheur que nous respirons un délicieux parfum de végétation dont nous sommes privés depuis six semaines. Enfin nous voici à Saint-Antoine; je n'en parlerai pas, la description en est toute au long dans les guides, mais nous ne voulions pas quitter Padoue sans aller voir la maison de Giotto; le Dante vint lui demander l'hospitalité pendant son exil, et le fait est rappelé sommairement dans une inscription très élégante; la commission des inscriptions dans cette ville est heureuse dans ses choix. Je vis le tombeau plus ou moins authentiqne du fondateur de la ville, la maison où André Vesale fit la première dissection, enfin Sainte-Marie d'Arèna. L'heure du retour était sonnée.

—

1865. — 13 Avril.

X... vint nous prendre après dîner, les rues étaient illuminées, les madones étaient étincelantes, et sur toutes les places voisines des églises on avait installé des girandoles, devant lesquelles les chœurs populaires chantaient les heures. Les boutiques de patissiers étaient encombrées de brioches colossales; ce qui se consomme de ces gâteaux, est quelque chose d'incroyable; à Vienne, d'où on en expédie jusqu'en Orient, un patissier en fabrique pour dix mille francs par jour; dans toute la Vénétie, c'est le régal de la Pâques, comme en France on mange du jambon. Les gondoliers ont aussi leurs madones, elles sont installées à tous les *traghetti*, et, la sébile à la main, ils font appel à votre générosité; l'obole qu'on leur donne

est destinée moitié à leur provision d'huile, moitié à boire de l'eau-de-vie; car ici c'est malheureusement comme partout, on la boit en guise de vin; elle grise plus vite et coûte moins cher; par bonheur, le climat empêche bien des excès; il y a, pour ainsi dire, impossibilité physique à boire outre mesure. Il y avait une telle affluence à Saint-Zachari, qu'il fallût renoncer à y pénétrer, pour voir le tombeau. Le long du Rialto, les marchands forains, suivant un ancien usage, étalaient leurs boutiques en plein vent. Enfin, profitant d'une de nos dernières causeries avec X..., nous nous arrêtons chez Florian; nous repassions dans notre esprit les conversations que nous avions eues ensemble, en nous livrant à des entretiens plus sérieux. Nous constations, l'un et l'autre, avec une certaine surprise, que nos convictions sont généralement les mêmes: même antipathie pour les conventions sociales et la société qui partout semble méprisable et ridicule.

—

1865. — 18 Avril.

En passant dans la rue des Merciers, le cousin nous fit observer un petit médaillon d'une femme laissant tomber son mortier; cette sculpture n'a rien en soi de bien merveilleux, elle a été placée là pour consacrer la mémoire d'une conspiration qui faillit perdre la République. La noblesse vénitienne, vers l'an 1300, ayant à se plaindre de la prédominance démocratique dans le gouvernement du pays, complota à l'instigation de Boemont Tiepolo le renversement de l'ordre établi. Il projeta dans une dernière assemblée l'assassinat du doge Soroanz. Le

hasard permit qu'une vieille femme entendit les détails du complot, au moment où elle pilait des amendes dans un mortier. Frappée de stupeur, elle le laissa tomber sur le col d'un des conjurés ; elle avait reconnu la plupart des conspirateurs, elle s'empressa de les dénoncer, et fit ainsi échouer la réussite de ce projet. Les biens de Tiepolo furent confisqués. La guerre éclata entre la République de Gênes qui avait donné asile au chef de la conspiration.

—

1866. — 3 Octobre.

A Monsieur Dupont.

Il faut que je vous raconte notre pèlerinage à Ferney. Je me sens l'âme pleine d'une douce componction, j'ai touché aux saintes reliques, j'ai vu le divin endroit, je me suis promené sous les charmilles que le grand homme a plantées, et j'ai admiré par un splendide soleil l'horizon incomparable dont il jouissait dans cette retraite si bien choisie. Sa chambre à coucher, le salon ont été conservés religieusement ; il vivait là entouré de tous ses amis, Diderot, d'Alembert, Newton, etc., et de ses admirateurs couronnés, Catherine et Frédéric II. Son grand fauteuil est encore là, conservant l'empreinte sacrée ; la maison, qui est énorme, appartient aujourd'hui à un français du Jura qui paraît conserver un religieux respect pour son devancier. J'ai vu l'Église et la fameuse inscription : Deo erexit Voltaire. Après avoir marché une partie de la journée, nous sommes revenus à Genève. J'ai rendu visite à un homme fort aimable que ses fonctions de professeur

viennent de rappeler de Lausanne où nous l'avions connu ; il nous a fait les honneurs de la bibliothèque de la ville où se trouvent des manuscrits fort curieux et les autographes les plus rares ; toute la réforme est là, Calvin, Melanchton, Viret, du Plessy Mornay, d'Aubigné, tous les martyrs ; des têtes ardentes, fines, intelligentes ; des yeux profonds, habitués à regarder en face, et qui conservent deux siècles après leur mort, cette vivacité qui bouleversait le monde. Nous avons visité le confluent de l'Arve et du Rhône ; des eaux qui ne sont pas faites pour s'entendre ; l'une est blanc d'argent ; l'autre, vert émeraude ; à perte de vue on voit encore les deux courants distincts l'un de l'autre. La matinée était charmante ; des brumes transparentes qui laissaient deviner des lointains ravissants ; nous étions enthousiasmés de notre promenade nationale. En rentrant en ville, notre gracieux cicerone nous fit admirer quantité de monuments modernes que les Génevois appellent la boîte à musique (conservatoire), la boîte aux maçons (la loge maçonnique), et la boîte aux-gifles (le palais électoral où se déposent les votes des citoyens) ; ce palais s'appelle encore le temple d'Héraclée (des raclées), à cause des fréquentes batailles qui se livrent sous le portique au moment des élections. Dans la cathédrale, j'ai vu le tombeau du grand Rohan, c'est un immense bloc de marbre noir avec deux lions héraldiques sur le devant, et sur le bloc de marbre, l'armure d'acier du vaillant lutteur ; c'est simple, et il n'en faut pas plus pour faire germer dans l'esprit les pensées les plus sérieuses

Madame Beck, chez laquelle nous avons passé la soirée, nous a fait admirer un joli bureau de bois de rose aux armes des princes de Montbéliard ; elle est originaire de ce pays, et nous a raconté que ses oncles avaient des postes très intimes dans cette petite Cour, d'où est sortie la grand mère de Nicolas. Mais ce qui m'a le plus surpris et que j'ignorais, c'est ce qu'elle a ajouté de cette famille. A une époque qu'elle n'a pas précisée, des filles de Coligny passèrent par mariage dans la famille de Brandbourg, d'une part, et dans celle de Montbéliard, de l'autre, en sorte que l'empereur de Russie et le roi de Prusse actuels comptent tous au nom de leurs ancêtres le grand Coligny.

Une longue causerie avec M. H... Nous avons épuisé tous les sujets de conversation, passant successivement du bon Dieu à ses serviteurs, de ses serviteurs à Voltaire, de Voltaire à la République de Berne, et au temps où le pays de Vaud était tributaire des Bernois. Pour nous prouver que la flatterie est de tous les temps et de toutes les nations, il nous raconta une jolie anecdote qui se rapporte à l'époque où fut inauguré le port d'Ouchy. En l'honneur de cette solennité, les habitants de Lausanne crurent devoir convoquer les hautes autorités de Berne ; on se rendit en corps à l'endroit désigné. Un courtisan, comme il s'en trouvera toujours, crut devoir élever la voix et s'écrier dans un patois germanique très prononcé : «Le lague de leurs éguezellences est pien po.» Le propos fut recueilli par un loustic de la bande qui au retour, après avoir vu le cortège s'essouffler à remonter la côte par

une chaleur tropicale, se mit à dire, à son tour: « Le soleil de leurs excellences est bien chaud. » En parlant de Voltaire, je n'oubliai pas de lui rappeler un mot que Madame Beck m'avait rapporté quelques jours auparavant, comme ayant été dit, ici même, à l'époque où Voltaire y demeura. — Un bailli de Berne s'adressa au grand homme et lui dit : Mais, que diable ! M. de Voltaire, vous êtes un homme d'esprit, comment perdez-vous votre temps à écrivailler de la sorte, que n'essayez-vous de faire comme moi; qui sait? peut-être arriveriez-vous à être où j'en suis, à être bailli à votre tour. Voltaire a habité deux ans Lausanne ; on montre à la pension Beauséjour l'appartement qu'il habita; il se décida à quitter ce pays-ci, il y fut forcé, dit-on, par l'humeur désagréable des habitants; ils ont un mot expressif qui n'existe pas en français, pour rendre l'état ordinaire de mauvaise humeur : c'est le mot *piorne*, synonyme de grincheux, désagréable, pleurard.

Nous nous rencontrons souvent à la descente d'Ouchy, et alors nous remontons ensemble, en nous arrêtant à chaque pas, en devisant *de omnibus et quibusdam aliis*, ouvrant des parenthèses à perte de vue. La parenthèse c'est le moyen d'épicer de mille folies les conversations les plus sérieuses.....

J'interromps le récit de mon voyage pour enregistrer, en quelques mots, les grandes nouvelles qui sont arrivées ici, hier. L'histoire se burine à grands traits dans ce moment, et cette dernière quinzaine figurera dans l'avenir comme une des périodes les plus mémorables du siècle. Les Prussiens, après avoir lutté pendant quatre jours avec

succès contre les forces Autrichiennes, ont fini par remporter un avantage définitif, dans la journée du trois juillet; cette bataille a pris le nom de *Sadowa*. Le plan de campagne des Prussiens était celui-ci : ils avaient divisé leur armée d'invasion en deux corps ; l'un s'avançait par la Saxe, et l'autre par la Silésie. On s'accorde à dire, que si Bénédeck avait pu attaquer séparément, il en aurait eu facilement raison ; il a préféré les attendre au moment où ils devaient se réunir, c'est-à-dire à Josephstatd, espérant alors empêcher la jonction qui devait assurer letriomphe des Prussiens. Ceux-ci, sentant surtout l'importance de cette opération, ont lutté vaillamment pour se donner la main sous le canon de l'ennemi, et agir ensuite contre lui, avec leurs forces réunies ; le succès a couronné leur audace, ils ont mis les Autrichiens en pleine déroute ; et Bénédeck général autrichien, qui n'a pas su modifier ses plans en raison des mouvements de l'ennemi, a payé cher son opiniâtreté à se tenir sur la défensive. A la suite de cette défaite, l'empereur d'Autriche a envoyé un télégramme à Napoléon, il lui cède la Vénétie, et demande son arbitrage pour mettre fin à la guerre actuelle. Cette nouvelle a paru au *Moniteur* du 5 juillet ; ce sera, je le répète, une date néfaste dans les annales de l'Indépendance italienne. Les correspondances s'accordent à dire que le succès des Prussiens est dû en partie à la nouvelle arme dont ils se sont servis : un fusil se chargeant par la culasse et permettant de tirer avec une rapidité presque égale à celle du révolver; les Autrichiens, auxquels on avait cru devoir recommander de charger à la baïonnette, étaient

littéralement foudroyés avant d'arriver jusqu'à l'ennemi.

Pendant que les évènements donnent raison à la politique étrangère adoptée par l'empereur, nous tombons à l'intérieur dans un gachis dont on ne peut calculer les conséquences. Napoléon veut retirer à la nation le décret du 24 novembre, le discours de l'Adresse; il promet en échange une concession illusoire : le droit d'interpellation subordonné à l'assentiment de la moitié plus un des bureaux du Corps législatif; outre cela, il a la prétention d'associer son fils à l'Empire, et de le déclarer majeur; il vient d'avoir 10 ans. On parle ici de l'invasion prochaine de la Belgique et des provinces Rhénanes; il espère, avec ces belles conquêtes, faire oublier au pays les libertés qu'il lui retire; je suis pertinemment convaincu qu'il se trompe; ce qui a réussi au commencement du règne, pourra le précipiter à la fin.

Nous avons dîné trois fois chez X... la dernière nous y trouvions Préault; la réputation d'esprit de cet artiste rendait le dîner très attrayant, il venait de terminer un tombeau d'une dame X... qui avait légué toute sa fortune à un ancien rédacteur du journal, une espèce d'Alphonse, du nom d'Alexandre Rey. Cet homme crut devoir reconnaître le bienfait de la dame en chargeant Préault des travaux de sépulture. Il eut mieux fait d'exécuter les intentions de la testatrice, en distribuant à chacun des autres amis de la défunte des sommes plus ou moins fortes. Dargand, entre autres, vivant presque dans la misère, dut se contenter d'une pension de 1,200 fr., tandis qu'en bonne équité il eût dû lui revenir beaucoup

plus. Ce même Dargand consulté par Préault sur l'œuvre qu'il venait de terminer, frappa la statue du bout de l'index : « c'est plein ce marbre ? » lui dit-il ; peu s'en fallut que l'artiste n'éclatât de rire au visage de cet imbécile assez naïf pour demander si une statue de marbre est pleine. Il avait assisté, quelques jours auparavant, à un dîner où se trouvait Mario Uchard, l'auteur de Fiaminina ; on lui demandait de quel pays il était ? — de Paris. — De quel quartier ? Du faubourg Saint-Germain. — Oui, dit About qui n'était pas loin, — du Gros Caillou. La conclusion de mes observations sur Préault, c'est qu'à un grand et vif esprit, il joint, ce qui est rare, une grosse somme de bon sens ; faites-y bien attention, disait-il à X..., pour étudier il est inutile d'aller bien loin, vous trouverez au Louvre une dizaine de modèles qui vous dispenseront d'en chercher d'autres aux quatre coins du monde ; copiez les et copiez encore, et alors, alors seulement vous pourrez faire de la peinture de deuxième ordre, etc. Il parlait des statues antiques.

Nos soupers sont toujours très gais, la conversation très animée, surtout au moment où il est question de Garibaldi ; tout le monde s'accorde à rendre justice à son désintéressement ; seulement les uns soutenaient que cette vertu lui était naturelle, et M. H..., qu'elle était, chez lui, le résultat d'un calcul. Madame Beck, qui avait été à même de l'entendre préconiser comme un saint, dans l'Amérique méridionale, prit fait et cause pour lui et le défendit avec ardeur ; chacun dit son mot, on s'accordait, en général, à soutenir plutôt Madame Beck

que son antagoniste; enfin je soumis mon avis qui rattacha à peu près toutes les opinions.

Garibaldi est italien, et, comme toutes les natures méridionales, il a un besoin instinctif de se faire valoir. Les circonstances l'ayant appelé à conduire les hommes au combat, son instinct, dont il n'avait nullement conscience, l'a appelé à se distinguer de ses compagnons d'une façon bien innocente, et qui le disculpe, à mon sens, de tout sentiment d'ambition ; il a pris la blouse rouge, sans penser un instant qu'elle deviendrait l'emblème et le signe de ralliement de ses partisans. Ses succès à Montévidéo, son obstination à défendre les opprimés partout où il en rencontrait, lui ont acquis dans ce pays la réputation d'un saint, et, avant qu'un petit nombre d'années soit écoulé, il deviendra un personnage légendaire comme Jeanne d'Arc. Ce personnage et le souvenir de ses hauts faits ramenèrent une autre discussion dans laquelle je soutins l'opinion que j'ai déjà été appelé à affirmer bien des fois : c'est que cette héroïne, dont toute une école a voulu faire une créature mystique, inspirée de Dieu, était une pauvre femme extatique, hystérique, qui a donné un corps aux créatures de son imagination malade, et, grâce à la crédulité de l'époque, est parvenue sans grande difficulté à faire admettre par tous, comme article de foi, ses visions de Saints et d'Archanges. Le moyen de croire au patriotisme d'une pauvre fille des champs qui ne pouvait connaître les horreurs de la guerre que par ouï-dire, qui n'avait pas souffert directement de l'invasion, qui n'avait pas vu égorger ses parents, brûler sa maison, dévaster

ses foyers ; tout au plus était-elle française ! et la seule concession que l'on puisse faire au surnaturel, c'est que si elle n'était pas de sang français, les saints qui la conseillaient, avaient pris vivement en main la défense de notre nationalité.

Cette conversation nous mena à passer en revue les principaux critiques de notre temps. M. H... a une admiration pour Sainte-Beuve, et sous ce rapport je suis de son avis, quoique à bien envisager l'homme, il y ait bien des reproches à lui faire sur des complaisances coupables qui l'entraînent parfois bien loin de la vérité. Mais que lui répondre, quand il s'avise de faire l'éloge de Chateaubriand, de cet idole aux pieds d'argile, si admiré par nos pères, et si oublié de nos jours ? Que dire à un homme épris des idées spiritualistes, au point de méconnaître le rare talent qui existe dans les œuvres d'un des meilleurs écrivains de notre temps, Henry Taine, dont les brillantes impressions sur l'Italie sont encore toutes présentes à ma mémoire, et pour lequel je me sens une sympathie très prononcée ? Il lui reproche d'avoir jugé à faux l'œuvre de Tite Live, d'avoir méconnu complètement la propriété romaine, d'avoir été trop systématique dans son livre sur la littérature anglaise, et de s'être trop attaché aux origines saxonnes, pour y chercher le caractère propre de la nation qui l'occupait. Que l'on discute un écrivain, rien de mieux ; que l'on ne partage pas toutes ses idées, d'accord ; cela prouve que l'on n'est pas soi-même un aveugle, et qu'on n'accepte pas, comme parole d'Évangile, tout ce qui vous est présenté ; mais de

là à méconnaître absolument les qualités qu'il peut y avoir, il y a une distance incommensurable. Taine peut se laisser guider trop souvent par des idées extérieures, peut-être ne donne-t-il pas à la pensée une part suffisamment importante, peu importe, son talent est de ceux avec lesquels il faut compter ; son originalité, comme critique, est du moins incontestable, il rend ce qu'il veut dire avec une éloquence devenue bien rare de nos jours. Du reste, M. H... part d'un point de vue trop personnel ; personne en France ne songe aujourd'hui à nier le talent de Gustave Planche ; la vie privée n'a rien à faire dans une discussion qui ne touche qu'aux œuvres émanées de l'écrivain ; personne ne s'aviserait de rechercher si l'auteur d'une page remarquable avait telle ou telle imperfection physique, ou bien s'il réunissait en lui toutes les qualités corporelles ; pourquoi, dès lors, songer au domaine moral et se refuser à admirer le style d'un homme, parce que cet homme était gourmand, sale, et que de son vivant il songeait à donner au monde une seconde édition du Diogène antique. C'était un vilain homme, il a pris à partie les œuvres de mon père, il les a critiquées, et pour combler la mesure, il s'est avisé de dire du mal d'Horace Vernet et de Casimir Delavigne. « Eh mon Dieu ! il a bien fait, » m'écriai-je aussitôt. Ces Suisses, même les plus intelligents, sont en retard sur Paris de 30 à 40 ans...

Ces deux faux grands hommes sont morts ; Horace Vernet depuis 3 ans à peine, et déjà justice s'est faite ; dans 30 ans, toutes les tartines qu'ils ont étalées sur la

toile ou le papier, seront reléguées dans les greniers, données en pâture aux rats ; et les délicats lèveront les épaules, en se rappelant leurs succès éphémères, reliront toujours avec plaisir la critique si fine, si courageuse, que Gustave Planche a eu le rare bonheur de faire de leurs œuvres, au moment où elles avaient le plus de vogue. Horace Vernet, Casimir Delavigne et Scribe même, au besoin, sont des fruits mûris sous les ardeurs du soleil lourd et épais de la bourgeoisie triomphante ; ils étaient venus à leur heure, pour satisfaire les appétits gloutons de cette foule idiote et médiocre qui s'obstinait à repousser les génies nouveau-nés de la fin de la Restauration ; hélas ! ces gens-là ont laissé une postérité, et leurs idoles ont aussi la leur. Je ne prétends pas dire que de nos jours le goût se soit épuré ; l'encens du vulgaire trouve toujours à qui s'adresser ; ce que je puis dire, et je crois être dans le vrai, c'est que, dans les arts comme dans la littérature, le mauvais goût s'impose moins violemment aux masses. Est-ce un bien, est-ce un mal? je ne sais. La lutte avait du bon, et l'indifférence avec laquelle on accueille aujourd'hui toutes choses, bonnes ou mauvaises, est peut-être pire que l'acharnement de 1830.

La conversation devint générale. Madame Beck nous raconta l'histoire de son bourgmestre de Bâle, histoire fort dramatique du siècle dernier ; ce brave homme avait vu mourir sa femme qu'il aimait ardemment, et dans un âge peu avancé. On se mit en devoir de lui rendre les honneurs funèbres, on l'ensevelit, et avant de la porter au tombeau de la famille, qui se trouvait dans le beau

cloître adjacent à la cathédrale, que nous avons tant admiré l'an dernier, les femmes voulurent lui enlever les bijoux qu'elle portait de son vivant ; le malheureux veuf témoin des efforts que l'on faisait pour retirer une bague en diamant d'une grande valeur, recula devant l'idée de mutiler le corps de la pauvre morte, et donna l'ordre de fermer la bière ; le sacristain avait appris ce détail ; quand la nuit fut venue, il s'introduisit dans le cloître, armé d'une paire de pinces, à l'aide desquelles il espérait s'approprier le bijou convoité de la morte ; il entre, sa lanterne à la main, il ouvre le tombeau, fait sauter les obstacles qui le séparaient du cadavre, cherche la main et se met en devoir d'arracher de force l'objet de sa convoitise ; il venait de donner un violent coup de pince, lorsque, tout à coup, il voit se dresser devant lui le corps de celle qu'il croyait morte, qui, tout enveloppée de son linceuil, quitte son lit funèbre, se dirige vers la porte du cloître, et s'en va sonner à la maison de son mari. Inutile de peindre l'effroi du coupable, il crut à une apparition surnaturelle, et tomba à la renverse ; mais la terreur des gens qui répondirent au coup de sonnette, fut au moins aussi forte que celle du sacristain. Celle que l'on croyait morte s'était promptement rendu compte de sa situation ; la crainte du sort qui l'attendait, lui avait donné la force nécessaire pour sortir de son tombeau, et de courir vers sa maison ; mais la faiblesse, occasionnée par la maladie, jointe à la vive impression qui venait de lui causer cette étrange aventure, avait suffi pour triompher de l'énergie qu'elle avait déployée ; à peine avait-on ouvert la porte,

qu'elle retombait en faiblesse ; il fallut les soins les plus dévoués de son mari pour la rappeler à la vie, et depuis ce moment elle vécut quinze ans.

Je ne sais à quel propos on vint à parler de gendarmes, ceci nous fit penser à la chanson de Nadaud. Je racontai mon histoire du sous-préfet Blanquard de Bailleul, neveu de l'archevêque de Rouen, qui venait de finir son droit et avait été envoyé sous-préfet à Sisteron. La chanson était dans toute sa fraîcheur ; pour être agréable à ses administrés, il s'amusa, à la fin d'une soirée, à chanter ces couplets qui firent bientôt le tour de la ville, à la barbe des vénérables dépositaires de l'autorité ; mais on porta plainte, et le pauvre sous-préfet dut enjoindre à ses administrés de ne plus chanter, sous peine d'amende, la chanson qu'il avait lui-même introduite dans le département.....

Pendant notre repas champêtre, notre amie nous conta l'habitude que les Suisses avaient contractée en Amérique, d'appeler invariablement leurs outils, des instruments *oratoires*. Un curé de la colonie avait fait un jour un beau sermon contre les Pharisiens ; les pieux Valaisiens, encore tout émus de ce beau discours, s'en allèrent aussitôt raconter à quelques enfants du faubourg St-Antoine, émigrés dans ces parages, que leur curé venait de tonner avec raison contre les Parisiens, ces mécréants qui ne négligent aucune occasion de dénigrer le bon prêtre. A ce propos, il lui revint à la mémoire une autre histoire qui nous fit rire aux larmes ; le pauvre homme s'était efforcé, au prône, de donner une définition des

miracles ; au sortir de la messe, un de ses fidèles vint lui dire que malgré toute sa bonne volonté, il lui était impossible de comprendre. Tourne-toi, lui dit le saint pasteur, qui lui appliqua un magnifique coup de pied dans le derrière ; Eh bien ! l'as-tu senti ? — Oh ! oui, M. le curé, — Eh bien ! si tu ne l'avais pas senti, ça aurait été un miracle. Comprends-tu maintenant ?

Je remontai jusqu'à Lausanne où je vis M. H... dont le départ était très prochain. Le hasard fit que nous passâmes devant le baromètre de la ville, qui était beaucoup plus bas par un beau temps, qu'il ne l'avait été la semaine précédente, quand il pleuvait à verse ; c'est le cas de dire comme cet Anglais qui constatait une irrégularité analogue : « *Oh ! cette baromètre était décidément folle.* » Je me souvins, à ce propos, d'une réflexion que j'avais entendue un soir sur le balcon de Madame Beck ; on regardait le ciel magnifiquement étoilé, Mademoiselle H... remarqua une étoile qu'elle n'avait pas encore vue : « Oh ! c'est peut-être une comète sans queue ! » A ce mot, tout le monde se mit à éclater de rire. Nous causâmes encore et nous nous fîmes nos derniers adieux.....

Notre amie nous raconta l'histoire de Monsieur A... qui était venu passer quelque temps à la campagne, chez un de ses amis ; on le loge au rez-de-chaussée, dans une chambre à deux lits, il y couche pendant une quinzaine, après quoi, une affaire le rappelant à la ville, il s'absente pendant quelques jours. A son retour, la maîtresse de la maison ayant disposé de sa chambre en

faveur d'une mère et de sa fille, lui indique une pièce dans une autre partie de la maison; le soir venu, les hôtes se retirent successivement; le quidam, retenu par une conversation intéressante, continue à causer un des derniers, et se met en devoir d'aller à son tour se coucher, mais il oublie l'indication qui lui a été faite et se dirige vers son ancienne chambre. La mère avait, elle aussi, quitté momentanément la maison, et la jeune fille occupait un des lits qui n'était pas celui où Monsieur A... avait l'habitude de se coucher; ce dernier se déshabille donc sans regarder autour de lui et sans se soucier du compagnon de chambre que sa distraction lui avait valu. Le lendemain il dormait du plus profond sommeil, tellement profond, qu'il hasarda un ronflement des plus sonores; à ce bruit, la jeune fille se réveille en sursaut, regarde autour d'elle toute terrifiée, et, reconnaissant l'affreuse vérité, pousse des cris violents, sonne à tour de bras; le pauvre diable éperdu, se rappelle la recommandation de la veille, maudit sa fatale distraction et se confond en excuses auprès de la maîtresse de la maison qui ne savait quel dénouement imaginer pour sauvegarder la pudeur alarmée de la pauvre fille; après mûre délibération, il fut convenu qu'on la roulerait dans des couvertures, et qu'elle irait s'habiller ailleurs. Une autre anecdote non moins piquante est relative à une visite que fit le roi Léopold, à Bâle, à l'époque où l'on construisait le nouveau musée. Il n'était bruit alors que de la maladresse de l'architecte qui s'obstinait à ouvrir un nombre de fenêtres trop restreint pour le but qu'on se

proposait d'attendre. Le roi voulut se rendre compte *de visu*, et partit un beau matin à pied, en costume de voyage, dans la direction de la nouvelle construction. Il pénètre incognito dans le chantier, engage la conversation avec un Monsieur qui se trouvait être l'architecte, et lui communique ses observations sur la gaucherie de ce monument qui s'élevait : « La première nécessité pour un musée, c'est d'avoir de la lumière, et ces fenêtres étroites sont un contre-sens. » — « Je ne sais ce que peuvent être ces fenêtres, répond l'artiste irrité, mais ce que vous ne savez peut-être pas, c'est qu'il y a une porte de ce côté. » Le bon roi ne se le fit pas dire deux fois et se retira tranquillement. A quelque temps de là, un Bâlois pénètre à son tour dans le chantier, prévient l'architecte que le roi va venir, s'il n'est venu déjà, visiter la construction ; alors, mais trop tard, l'autre s'aperçoit de sa bévue et se mord les doigts de la grossièreté qu'il a commise.....

Notre dernier souper chez nos amis était assez triste, N..., toutefois, parvint à ramener un peu de gaité, en racontant une assez drôle d'aventure arrivée à un voyageur, et qu'elle avait lue quelques jours auparavant; ce pauvre diable s'était fourvoyé en troisième avec des paysans jurassiens ; se trouvant fort incommodé des puces, il avait jugé à propos de changer de wagon, pour se mettre à son aise et à l'abri de tous les regards ; il voulut se délivrer de ses hôtes désagréables, le malheur voulut qu'il mît trop d'animation à secouer sa culotte qui lui échappa des mains et tomba sur la voie; on approchait d'une

station, et le malheureux se mit à crier comme un forcené pour empêcher les voyageurs d'entrer dans son compartiment; ses cris et ses gestes attirèrent l'attention du chef de gare qui crut avoir affaire à un fou, il télégraphie en conséquence pour que, à Lons-le-Saulnier, on puisse s'assurer de l'individu récalcitrant, qui se décida alors à conter son malheur, et parvint à se faire octroyer le vêtement indispensable.

—

1867. Paris. Janvier

Voilà du nouveau en politique. L'Empereur est sorti de son long silence, et il faut dire qu'il n'y a qu'une voix pour le condamner; il s'est avisé de retirer les débats de l'Adresse, dans un moment où le pays les attendait avec la plus vive impatience; pour masquer cette évolution, il a rétabli le droit d'interpellation, il ramène les ministres dans les Chambres en leur donnant mission de prendre eux-mêmes la parole dans les débats. Enfin il parle de de nous ramener la presse au droit commun, en la soumettant aux tribunaux correctionnels, et de rétablir le droit de réunion; mais la première impression a été la même pour tous; on est convaincu que le chef de l'État a encore sur le cœur les éloquents avertissements qui lui ont été donnés l'an dernier par M. Thiers. A propos de la discussion concernant la politique extérieure, et qu'il veut enlever à l'opposition l'occasion de se faire entendre du pays, il a eu la sottise, dans une lettre à Rouher, de présenter ces modifications comme devant être

le couronnement de l'édifice, mot malheureux qui depuis dix ans est dans toutes les bouches et qui depuis longtemps est considéré comme une phrase à la prud'homme. Le ton de cette lettre est arrogant, impertinent et sot pardessus le marché. Sa situation est grave, il a plus que jamais besoin de consulter l'opinion publique, et c'est étrangement choisir son moment, pour venir affirmer sa force et son autorité, qui, par le fait, sont plus ébranlés qu'on ne le saurait croire. Il déclare, en terminant, que ces concessions sont les seules sur lesquelles on doit compter désormais, Rien ne l'empêchait de le penser, mais de le dire c'est une insigne maladresse, d'autant plus que le lendemain il revenait sur la lettre de la veille, et déclarait qu'il était prêt à autoriser toutes les interpellations ayant trait à la politique étrangère. Tous les ministres ont donné leurs démissions. Rouher cumule provisoirement les fonctions de ministre des finances et d'État, Niel remplace Randon à la Guerre, Rigaut de Génouilly remplace Chasseloup-Laubat à la Marine, Forcade de la Roquette est nommé aux Travaux publics, Béhic devient sénateur et grand officier de la Légion d'honneur. Les autres ministres, Baroche, Duruy, Vaillant, Du Moustier et Lavalette conservent leurs postes respectifs. On s'attendait à voir la Bourse accueillir assez mal le départ de Fould, jusqu'à présent l'effet est assez insignifiant. Fould avait cependant la réputation de tenir tête à ceux qui parlaient d'emprunt et, dans une administration radicalement mauvaise, d'être le moins mauvais de tous ; dernièrement il a nommé Sapicha, le frère de sa

maîtresse, receveur général de la Seine; la fortune rapide et indécente de ce Monsieur a fait naître de nombreuses clameurs. Les nominations de Niel et de Rigault de Genouilly sont interprétées dans le sens belliqueux ; l'avenir décidera.

Entre ci-et-là, on parle de l'expédition du Mexique et de la triste situation dans laquelle se trouvent les derniers détachements qui se dirigent vers le point d'embarquement, la Vera-Cruz. Un capitaine de chasseurs écrivait dernièrement que c'était la retraite de Russie moins la neige. Nos troupes sont constamment harcelées par des guérillas, d'autant plus acharnées à la vengeance qu'ils ont plus eu à souffrir pendant l'occupation des Français...

Ingres étant mort le quinze de ce mois, la conversation roula sur sa vie et ses œuvres ; les deux représentants les plus accusés de l'art romantique ne pouvaient pas témoigner une grande vénération pour cet homme, dont la vanité était devenue proverbiale : depuis bien des années le sénateur avait étouffé l'artiste. Après avoir été marié une première fois à une femme à laquelle tous ses contemporains sont unanimes pour décerner un tribut d'éloges, il épousa plus tard une dévote, qui le ramena au grand bercail du cagotisme. M. B... me disait avec toute l'onction désirable: « il est mort converti. » Cousin aussi est mort converti ; car il ne faut pas omettre une singularité aussi bizarre; ces deux hommes, qui ont, dans des carrières différentes, tenu tête et brillé au-dessus de tous leurs rivaux, se sont éteints le même jour, presque à la même heure. Cousin est mort à Cannes ; Ingres, dans sa mai-

son du quai Voltaire qu'il habitait depuis de longues années.

1er Février 1867.

A Monsieur Sallard.

J'apprends avec horreur que tu as maudit ton dernier né, dans la formule moderne beaucoup plus brève que celle à laquelle Homère, Eschyle et les vieux de la vieille avaient l'habitude de recourir. Je viens aujourd'hui te conjurer de lever le bras qui m'a frappé, jusqu'à ce que j'aie fait entendre ma justification. Ton Saint qui, par parenthèse, était un exécrable jésuite, ne m'a jamais vivement touché; ni lui ni tous ses aimables confrères en paradis que Dieu veuille damner. C'était un affreux savoyard qui a détourné sa cousine de ses devoirs maternels pour créer avec elle l'ordre des Visitandines. Quant aux petits Chantal, ils se sont élevés à la grâce de Dieu. Pourquoi, diable! ayant si peu d'estime pour le Saint, irais-je choisir le jour de sa fête pour te dire que je suis heureux de te voir une année de plus? D'ailleurs, tu l'as renié, ce patron savoyard, tu as pris ton autre nom, et si j'ai contracté l'habitude de t'écrire chaque année, le 29 janvier, j'ai manqué chaque année à la logique de mes principes; n'est-il pas bien plus naturel, je te le demande, de s'adresser aux gens, le jour anniversaire de leur naissance, pour leur exprimer tout le bonheur qu'on éprouve à marquer, à cette occasion, une croix de plus sur la coche de leurs années. Je m'étais donc réservé pour t'envoyer, le 6 février, mon

épître révérencieuse. Comment veux-tu que j'aime les saints ? L'histoire est là pour dire que les plus fameux se sont souvent souillés des crimes les plus immondes ; je te demande un peu ce que vient faire là dans le calendrier, à côté du François de Sales, l'empereur Charlemagne qui a tué à lui seul plus d'hommes que des milliers d'autres n'en ont sauvés. — Ces jours derniers je lisais une statistique, de laquelle il résulte que sur dix saints, il y en a bien neuf qui sont Italiens. Qui me fera croire que dans ce pays de paresse, on soit plus disposé aux bonnes œuvres, à la piété, bref, à tout ce qui constitue la sainteté parfaite, que dans le reste de l'univers ? Ne parlons donc plus de toute cette légion, et laisse-moi te dire, cinq jours à l'avance, que c'est une œuvre méritoire d'entrer si gaillardement dans sa soixante-treizième année..... Nous avons été entendre, cette semaine, un chef-d'œuvre au Théâtre-Français : le *Supplice d'une Femme*, de Dumas fils et Girardin. L'idée peut être de Girardin, mais à coup sûr la pièce est de Dumas fils ; c'est admirablement charpenté ; le dialogue est vif, sobre, incisif, et les acteurs étaient excellents. Voilà qu'avec le retour de la vue, je reprends goût au théâtre ; depuis dix ans je n'avais pas ressenti une émotion aussi vive. Le sujet est des plus simples. Une femme, mariée à un brave et honnête homme, l'a trompé dans un jour d'aberration, et, depuis sept ans, elle porte la peine de sa faute, sans cesse poursuivie et relancée par cet amant d'un jour qu'elle n'a jamais aimé, et qui, pour comble de malheur, est le père de son enfant ; elle subit cette affreuse situation avec résigna-

tion et un accablement que son mari interprète en sens contraire ; il lui propose un voyage en Italie, elle accepte avec joie ; mais elle avait compté sans les remontrances de l'amant qui ne veut pas entendre parler de cette absence, et qui lui propose, à brûle pourpoint, de l'enlever et l'emmener avec lui. Le billet, qui contient ce projet, la bouleverse à tel point, que ne sachant à quel parti s'arrêter, elle le fait lire à son mari ; celui-ci est foudroyé ; mais au lieu de recourir à un duel, à un de ces moyens usés qui servent de dénouement à tous les mélodrames, il se recueille un moment, fait comparaître devant lui les deux coupables, oblige l'amant à réclamer publiquement toute la fortune qu'il lui a confiée, et la femme à retourner dans sa famille, sous prétexte qu'elle ne peut supporter la misère. Le premier se récrie sur ce qu'il appelle une infamie : « En êtes-vous à les compter, » lui demande le mari. La femme courbe la tête sous la triste loi qui lui est faite, et reçoit un coup plus cruel encore, en voyant sa fille choisir, sans hésiter, la misère avec celui qu'elle croit être son père, de préférence au bien-être avec une mère qui n'a pas su s'habituer à l'aimer. Favart joue ce rôle avec un talent qui m'a vivement ému ; depuis Rachel, je ne sais s'il m'a été donné de voir une plus grande sobriété dans le geste, une douleur plus vraie, plus simple, plus naturelle ; elle a le don d'écouter, si rare chez les actrices, et que la grande tragédienne possédait à un degré supérieur. Regnier joue le rôle du mari, de façon à rappeler un de ses triomphes, son rôle dans *Gabrielle*. Quant à Lafontaine, il a parfaitement rendu le caractère

âpre et sauvage de X.... C'est un hasard vraiment assez singulier, que dans tout le théâtre moderne, les deux drames qui m'aient réellement ému, soient deux œuvres de Dumas fils: la *Dame aux Camélias* et le *Supplice d'une Femme*...

Quelle perte il a faite ce malheureux Théâtre-Français, depuis quelques années! Samson s'est retiré après avoir fourni une vaillante carrière; il n'avait pas loin de 75 ans, quand il a donné sa représentation de retraite; je l'ai vu bien souvent, ses plus grands succès ont été le *Bourgeois gentilhomme*, Sosie dans *Amphytrion*, le Juge dans *Figaro*, le marquis de La Séglière, Provost que Lireux appelait le dernier comédien, est mort l'an dernier; il n'était pas si âgé que Samson, et le public pouvait espérer qu'il aurait encore de longues années à l'applaudir; personne ne jouera *l'Avare* comme il le jouait; et Orgon et Arnolphe de *l'Ecole des femmes*; il avait le bon sens, lui, de prendre ce rôle au sérieux, ce qui ne le rendait pas moins ridicule, tant s'en fallait. Talbot a l'audace de vouloir le remplacer; gendre de Geffroy, il entre au Français par la protection de son beau-père, il n'a jamais possédé une seule des qualités de son prédécesseur, il a le masque vulgaire, le geste trivial, la voix, on ne sait d'où elle sort; quel contraste, lorsqu'on se met à penser au jeu sobre de Provost! Augustine Brohan est presque aveugle, elle aussi a presque disparu de la scène, et les Dorine sont tombées entre les mains d'une Bonval. Jeoffroy avait résolu de ne plus jouer. J'ai appris, dernièrement, que Ponsard l'avait relancé dans sa retraite, pour lui donner le rôle de Galilée. Quel

bruit s'est déjà fait autour de cette pièce ! La censure prétendait l'interdire pour complaire aux cléricaux qui ne peuvent pas pardonner au grand homme d'avoir voulu prouver que la terre tournait. S'il reparaissait de nos jours, que d'efforts ne seraient pas faits, sinon pour le retenir en prison, du moins pour le tourner en ridicule, et faire, autour de lui, la conspiration du silence ! La censure l'ayant défendu, l'auteur en déféra à l'Empereur, et il fallut rien moins que sa toute puissante intervention pour autoriser le débit des pacifiques alexandrins, En vérité, c'est le cas de s'écrier, que le moment est bien mal choisi pour revenir aux principes de liberté que vient de nous promettre le Souverain. En attendant, un de ses principaux fonctionnaires, le directeur général des postes, a jugé convenable de saisir cette conjoncture, pour affirmer l'existence du Cabinet noir, à propos de la circulaire adressée sous forme d'autographe sous enveloppes à certains adeptes rétrogrades, par le comte de Chambord. Tous les journaux, sauf peut-être le *Constitutionnel*, ont été unanimes pour flétrir une mesure qui rappelle les plus mauvais jours du siècle dernier.

—

17 Février.

On commençait par *Gringoire* de Théodore de Banville. Gringoire n'est autre chose que le poëte de la légende, un rimailleur meurt de faim, ne se gênant pas pour exercer sa verve aux dépens de sa Majesté Louis XI. Celui-ci se trouvant à souper chez son ami Simon, veut connaître

ce Gringoire dont les refrains joyeux sont arrivés jusqu'à lui ; on le fait monter, on l'invite à souper et à payer son écot en chantant la *ballade des pendus* dont les vers assez libres sonnent mal aux oreilles du roi; le pauvre diable, averti trop tard, ne perd pas contenance et fait honneur au dernier repas qu'il ait à faire ici-bas ; sa bonne humeur enchante le roi qui lui pardonne, à condition qu'il épousera sa filleule, la fille de Simon. Sur ces entrefaites arrive Olivier le Daim qui apporte les plus fâcheuses nouvelles des plans longuement médités ; Louis jure de se venger, et prétend faire retomber sa colère sur ceux qui l'entourent ; malheur à Gringoire, si, dans une heure, il n'a pas su se faire aimer de la jeune fille ; son arrêt est prononcé, il sera pendu. Le poëte, en présence de celle qui devait le sauver, ne se déclare pas amoureux, mais, dans des vers assez joliment tournés, fait allusion aux malheurs des temps; assez indifférente aux premiers mots, la belle Louise prête de plus en plus une oreille attentive, et, l'heure écoulée, se déclare prête à épouser le poëte. Lafontaine s'est acquitté convenablement du rôle de Louis XI, il était si parfaitement grimé qu'il était devenu méconnaissable. Victoria n'a pas gagné au physique, tant s'en faut, elle s'est alourdie, et a perdu de cet extérieur naïf qui trompe souvent ceux qui s'autorisent des premiers débuts d'une actrice pour lui prédire un brillant avenir. Coquelin s'est montré sous un jour nouveau et a fort bien dit les vers de la ballade.

L'*Aventurière* que j'avais vue en 1848, lors de sa première représentation, et dont j'avais gardé un excellent

souvenir, n'a pas trompé mon attente. Il y a vingt ans, Emile Augier en était encore à ses premiers débuts, il était peu connu; moi-même j'étais étudiant, et je me souviens encore de l'étonnement que j'éprouvais, et qui fut partagé par ma mère, quand il nous fut donné d'entendre ces vers magnifiquement frappés, et qui rappellent si bien la grande époque.

Regnier jouait toujours le rôle de spadassin; on se figure, en le voyant, voir marcher un de ces sacripants si finement dessinés par Meissonnier; et pour ne point sortir du domaine de l'art, Bressant, dans le rôle de Fabrice, rappelait, à s'y méprendre, un des beau portraits du Titien, qu'on ne se lasse pas d'admirer dans les salons de peinture. Me Plessis qui pousse d'ordinaire jusqu'à l'exagération les minauderies et l'afféterie, avait dépouillé pour la circonstance cet extérieur tout miel et tout sucre; elle était entrée carrément dans son rôle de coquette effrontée, sa belle tête se dressait orgueilleuse et superbe au milieu d'une auréole de magnifiques cheveux blonds, frisés. Maubant était assez terne dans le rôle de l'amant sexagénaire. J'étais tout yeux, tout oreilles, et je prenais consciencieusement ma bonne part de cette fête littéraire, lorsque je me sentis atteint de cruelles douleurs qui me gâtèrent les deux derniers actes de cette belle représentation.

—

18 Mars.

M. X... nous a conté, comme une chose qui ne fait plus de doute pour personne, les détails de la conduite de Bazaine au Mexique; cet homme, qui avait reçu de l'Empereur la mission de protéger les intérêts français et de

seconder de son mieux la politique du gouvernement, s'est empressé de s'allier, dès son arrivée, à une des premières familles du pays, avec l'intention très arrêtée de contre-carrer par tous les moyens qu'il avait à sa disposition, l'établissement de Maximilien dans son nouvel empire; poussé par une ambition aussi monstrueuse que peu motivée, il fit servir à cette folle passion toutes les ressources dont il devait disposer dans un but tout différent; il demandait sans cesse de nouvelles forces et les employait à servir ses visées criminelles. Quand on commmença à voir clair dans son jeu, on lui envoya le général Castelnau muni de pleins pouvoirs, tendant à lui donner, en cas de résistance, le commandement général des troupes qu'il devait ramener en France. Le Commandement de Toulouse était vacant depuis la nomination du général Niel au ministère de la guerre; l'armée l'attendait avec une certaine curiosité, et se demandait si malgré la conduite inqualifiable de Bazaine, l'Empereur le lui réservait. Dernièrement, cette curiosité a été satisfaite; Bourbaki et Ladmirault ont été nommés, l'un à Lille, l'autre à Toulouse, et Bazaine en a été pour sa courte honte et le regret d'avoir vu tomber l'échafaudage qu'il s'était plu à construire dans le pays des chimères.

—

1867. — 26 Mars.

A Madame Lina Beck Bernard.

Il faut avouer que les poëtes sont des êtres bien singuliers, et que la folle du Logis exerce sur leur pauvre cervelle un empire bien absolu, pour les avoir amenés, en

dépit de toute vraisemblance, à chanter les délices du printemps, les rayons d'un doux soleil, les vertes feuilles, les effluves parfumées des zéphirs, etc. Sur la foi de ces grands menteurs, je me suis mis en tête d'aller à la recherche de ces jouissances printanières ; stimulé par le désir de fouler aux pieds primevères et violettes, j'ai renoncé à l'asphalte du boulevard, et je n'ai rencontré, depuis tantôt trois semaines, que des chemins fangeux, dans lesquels on ne peut s'aventurer sans s'exposer à rentrer chez soi dans un état de saleté impossible à décrire. La pluie ne discontinue pas, les nuages succèdent aux nuages avec une agaçante monotonie ; les arbres s'obstinent à garder leur sombre parure d'hiver, et les maçons, à faire autour de nous un effroyable gâchis. Les piverts et les chouettes frappent les échos d'alentour de leurs lugubres cris, on me dit qu'ils appellent de la pluie, combien donc leur en faut-il ! Ma femme monte son escalier, dix fois par heure, pour aller consulter son baromètre qui chaque jour opère régulièrement son évolution de la pluie à la grande pluie, et vice-versa ; ou bien, quand cette promenade devient trop fastidieuse, elle va voir des poules qui sont arrivées de La Flèche. Dame Pérette fonde sur ces gallinacés les plus brillantes espérances ; l'an prochain nous aurons de vrais poulets à mettre à la broche, foin de ces carcasses osseuses que jusqu'à ce jour nous avions nourries de notre meilleur grain ; le nouveau coq chante à tue-tête et provoquera de nombreuses esquinancies chez ses confrères du village ; j'ai de fréquentes velléités de l'adresser à mon très honoré Souverain ; je

lui démontrerai que depuis quinze ans son vieil aigle déplumé a conquis l'âge de la retraite, qu'il se laisse endormir dans une somnolence fatale. C'est un oiseau démodé, bon tout au plus à figurer dans le musée des Souverains ou dans la défroquede Jupiter. Mais, hélas ! il perdrait ses peines, mon pauvre coq ; j'en connais d'autres de par le monde qui ont le don de prophétie, et qui viennent de pronostiquer, dans les termes les plus éloquents, la prochaine déchéance de ma chère patrie. Que dites-vous de ce profond politique qui se laisse berner de la sorte ? Que pensez-vous des trois tronçons de l'Allemagne qui répondent aux théories sagaces de l'éminent Rouher, par la réproduction intégrale des traités constitutifs de l'unité allemande ; traités qui, par parenthèse, ont été signés au moment même où les États du Sud aux abois feignaient d'invoquer en leur faveur la commisération et l'appui de notre grand ministre ? Si la gaité française s'est parfois amusée au détriment de ses voisins, avouez qu'à notre tour, grâce à l'habileté des hommes qui nous gouvernent, nous prêtons fortement à rire aux plus obstinés de l'âge présent. A Paris on est sombre, on interroge l'avenir avec anxiété ; la barque des Bonaparte nous conduit tout droit à l'abîme. Les plus clairvoyants sont déroutés, nous oscillons entre deux fléaux aussi terribles l'un que l'autre : la révolution ou la guerre ; peut-être les deux collectivement. A force de réfléchir, il me vient souvent à l'esprit de conclure que nous pourrions peut-être nous sauver de l'une par l'autre. A Dieu ne plaise, qu'en ce cas, nous ne tombions de nouveau dans les griffes de César, cela nous

reculerait encore de cent ans. Je ne parle pas de celui-ci, il va de soi que le tourbillon l'emporterait irrésistiblement un des premiers.

Le procès de Girardin a fait sensation ; tout le monde s'accorde à reconnaître que c'est un ennemi des plus dangereux, et il se confirme qu'il a juré guerre à mort à la dynastie. Au milieu de tous ces incidents, il n'y a pas le plus petit mot pour rire ; les scandales de Cour sont passés inaperçus. Le fameux décret du 19 janvier n'a trompé personne, il suffisait qu'il fût question de libertés pour que chacun sût à quoi s'en tenir ; c'est un acte de mauvaise foi doublé d'une insigne maladresse, comme tout ce qui se fait, depuis quelque temps, dans cet Empire : *Quos vult perdere Jupiter dementat.* Mais je laisse là toutes ces rapsodies qui ne nous atteignent pas, la vérité est une monnaie qui circule mieux dans votre pays que dans le nôtre, et si vos correspondants continuent à parler comme l'an dernier, je suis convaincu que vous n'avez pas besoin de tout ce que je viens de vous dire, pour être édifiée sur l'état des choses.

Ce que vous me dites de Monsieur X... m'afflige sans me surprendre, c'est un homme charmant à tous égards, qui a pris à tâche d'ensevelir toutes les qualités brillantes dont la nature l'avait doué, sous une épaisse couche d'obscurantisme allemand qui ne produira jamais de fruits savoureux dans quelques pays que ce soit, à Genève moins que partout ailleurs. Il m'a envoyé sa fameuse brochure, je l'ai lue attentivement, bien que dès les premiers

mots, il m'eut été facile de me convaincre que ses idées étaient toutes contraires à celles que j'ai toujours professées. L'École libérale, en France, est antipathique à cette protection des cultes par l'État; la devise: « l'Église libre dans l'État libre, » me semble bien plus conforme à la dignité de ces deux puissances. La thèse qu'il soutient, a le défaut de le mettre continuellement en contradiction avec lui-même; il n'a plus le droit de s'intituler libre-penseur, et il se fait l'apologiste d'une théorie qui n'a sa raison d'être que dans les cervelles rétrogrades. Je ne suis pas surpris que son vieux père se soit ému d'un pareil début dans la carrière politique; je ne puis m'expliquer comment il n'a pas compris qu'il se mettait à dos, dès les premiers pas, les partisans de la libre-pensée et les autoritaires; pour comble de disgrâce, son style est diffus, il manque de précision, il n'est pas élégant, et n'a aucune des qualités constitutives du pamphlet. Sans accuser les ombres d'une façon aussi tranchée que je le fais avec vous, je n'ai pas laissé, toutefois, de lui donner ma façon de penser, et pourtant voyez l'étrange faiblesse que nous ressentons tous pour les productions de notre esprit; il s'était bercé du fol espoir que Scherer et Forcade entretiendraient leurs lecteurs d'un opuscule qui, du commencement à la fin, est conçu dans des termes diamétralement opposés aux opinions qu'ils ont émises dans tous leurs articles de critique. Quant à son cours, ai-je besoin de vous dire combien votre mot d'avaler répond à la situation? La jeunesse aime à se repaître, de choses vivifiantes, la viande creuse n'est pas son fait;

bien que dans nos écoles, les débitants de cette denrée ne fassent pas fortune, il s'en rencontre parfois, et la jeunesse a soin de leur faire comprendre ses sentiments en faisant le vide autour d'eux. Vous devez connaître cette vieille plaisanterie de l'invalide, qu'un professeur, abandonné de la sorte, soldait à tant par heure, pour avoir le droit de parler de son auditoire ; par malheur, la Suisse n'a pas eu un Louis XIV, pour la doter de cette honorable institution.

—

1867. — Mars.

A Monsieur Dupont.

..... Dieu merci ! vous vous portez bien, et vous passez tranquillement vos loisirs entre la prose de M. M. de la Chambre et les vers adorables de M. Liégeard, le sous-préfet de Carpentras, et le futur candidat du département de la Moselle ; qu'on dise donc, après cela, que la poésie ne mène à rien !

Notre Empereur a rompu la croûte de l'amitié avec les troupiers des Tuileries; c'est de la bonne politique, et son auguste oncle, que Dieu ait en sa sainte garde, n'aurait pas mieux imaginé ; on lui revaudra cette attention délicate au prochain champ de bataille. Avec un homme qui aime tant la soupe, nous n'avons rien à craindre, et Monsieur F... a bien raison d'être optimiste. Frottez-vous les mains; un membre du Conseil général de l'Aube, avec lequel j'ai fait le voyage, il y a huit jours, m'a appris, en confidence, qu'on venait d'inventer un canon foudroyant,

qui relègue au 5e dessous les fusils à aiguille les plus perfectionnés. Il est question, depuis que ce canon est à l'étude, de supprimer toute la grosse cavalerie. Espérons qu'avant peu on inventera un engin qui fera supprimer l'infanterie, et alors, peut-être, sera-t-il permis de s'écrier: merci mon Dieu ! tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes ! Le même voyageur, excellent homme, du reste, partage toutes nos idées et nos appréhensions. J'ai été quelque peu surpris de trouver chez un personnage quasi-officiel des idées fort avancées, fort justes et fort bien présentées.

—

1867. — 23 Mars.

A Monsieur Dupont.

.....J'ai été ému, oh ! mais très vivement ému ! Il n'y a que le *Constitutionnel* pour vous procurer de pareilles sensations. Je trouve que nos députés se sont bien montrés, ils ont été d'une logique, d'une fermeté, d'une dignité au-dessus de tout ce qu'on pouvait espérer ; un pays qui compte de semblables citoyens, n'est pas encore prêt à passer sous la griffe de Bismarck. La guerre me semble inévitable, mais je ne crois pas à une déroute, et je ne cache pas encore mon vin; la guerre sera un second élan, analogue à celui de 92, et si le monsieur ne se tient pas bien, je parierais volontiers qu'on le mettra de côté, comme une vieille paire de bottes hors service. Quand le peuple est lancé, il faut que tout parte, et tout partira, croyez-moi ; il y aura de la casse, c'est probable, mais

plus en Allemagne qu'en France. C'est le manifeste de Brunswick qui a mis le feu aux poudres, il y a 80 ans; l'arrogance de Bismarck aura le même effet, n'en doutez pas, et ne désespérons pas, pourvu que le ciel veuille bien ne plus nous gratifier d'un deuxième Bonaparte nous n'avons que cela à craindre.

— 1867. — 26 Avril.

A Monsieur Dupont.

Nous avons été voir hier Madame G... Si je suis sombre et sinistre, je dois vous dire qu'elle ne me cède en rien sous ce rapport, nous avons échangé nos alarmes respectives, et le moins que nous entrevoyions, c'est le pillage par le dedans, si nous ne l'avons pas par le dehors. Il y a plaisir à causer avec cette femme vraiment supérieure; j'ai pris à tâche de la désabuser sur les préventions que mon apologie de Robespierre avait pu lui donner sur mon compte.....

L'Exposition est magnifique, et je fais amende honorable; nous sommes restés six heures sur nos jambes, et nous n'avons vu que l'ensemble; impossible de supposer que l'on puisse dépasser un semblable effort, c'est le triomphe de la paix; et l'on ne peut sortir de là sans un affreux serrement de cœur, à la pensée que tant de merveilles, tant d'efforts, tant de travaux seront réduits à néant par la boucherie qui s'apprête. Nous avons vu l'œuvre d'Ingres, il y a dans cette vie un effort immense, un talent incontestable, un travail perpétuel dont les traces se re-

trouvent dans toutes les œuvres, même les plus insignifiantes. Il y a des choses qui approchent de la perfection, d'autres qui atteignent les sommités de l'ennui ; n'importe, on revoit toujours avec intérêt les portraits de Bertin, de Molé, *La Source*, le *Saint Symphorien*, des dessins admirables, une copie de la *Danaé* du Titien, et mille autres choses que je ne peux nommer.

—

1867. — 27 Juillet.

A Madame Sallard.

C'est bien la peine, en vérité, d'avoir dans sa bibliothèque les œuvres de M. de Buffon complétées par M. de Lacépède et formant ensemble 8 gros volumes in-4°, pour ne pas pouvoir y trouver l'histoire d'un animal qui nous occupe essentiellement en ce moment. A force de massacrer des limaces, j'ai voulu savoir ce qui les concernait, il m'a été impossible de rien trouver qui ait trait aux mœurs et coutumes de ce mollusque ; les savants sont tous des blagueurs, et j'ai remis mes 8 volumes, non sans avoir appris ce qui était relatif à la salamandre qui existe réellement et dont nous avons vu un spécimen dans notre bois. J'avais envie de m'en emparer et de l'envoyer au maire de Fontainebleau, qui en aurait fait l'exhibition à ses administrés ; mais ayant vu que cette bestiole détruisait bon nombre d'insectes, malgré son incontestable stupidité, je lui ai laissé la vie et elle a repris béatement son allure cadencée pour retourner dans son trou. Quel temps, bon Dieu ! Les journées

sont longues, on voudrait écrire et lire sans s'arrêter, mais les yeux se brouillent et se fatiguent ! Je viens de lire un voyage de Gauthier en Espagne, je n'aime guère cet auteur dans ses romans ; mais dans ses voyages, j'ai pu constater qu'il était d'une scrupuleuse exactitude ; le récit m'a vivement intéressé, sans me donner toutefois une envie bien violente d'aller affronter toutes les fatigues qu'il lui a fallu endurer.

—

1867. — 30 Août.

A Monsieur Dupont.

J'ai fait hier une visite au Sénat, je n'avais pas encore contemplé ce banc d'huîtres, et j'ai trouvé que ces illustres mollusques étaient installés sur des sièges bien peu confortables ; il y a là un certain parfum de ganacherie catholico-canaille qui me montait fort au nez, et m'aurait infailliblement donné le vertige, si j'y étais resté plus longtemps. Le gouvernement paternel que nous avons, a eu la charmante attention de garnir extérieurement cet hémicycle de cabinets très confortables..... Une chose que je ne connaissais pas et qui m'a fait plaisir, c'est la chambre de Marie de Médicis, c'est là qu'eut lieu le dernier repas des Girondins. Je voulais voir les peintures de Delacroix, on ne les voit plus ; quant au jardin, contre lequel on a tant crié, c'est tout simplement un bijou, ils ont créé des pelouses, des massifs analogues à ceux du parc Monceau ; il n'y a vraiment pas lieu de regretter les allées de la gothique pépinière, et la fasti-

dieuse avenue de l'Observatoire avec ses cinq allées de marronniers. De la politique je ne vous dirai rien, parce que personne ne sait rien ; des conjectures, voilà tout ce qui est permis d'émettre. (Ernest, c'est ainsi qu'on l'appelle dans l'armée) Ernest a parlé deux fois pour ne rien dire ; si Ernest est son nom de baptême, Janus est à coup sûr son nom de famille, en attendant que ça devienne Janot. On paraît compter beaucoup sur l'Angleterre ; dans tous les cas, il est de plus en plus vraisemblable que la frottée sera pour le printemps prochain ; les Français, toujours patriotes, ont soin de remplir les caisses de la Banque, pour donner au gouvernement toutes les facilités financières dont il aura besoin à cette époque.

—

3 Octobre.

Au retour de la promenade, j'avais beaucoup causé avec B..., et je l'avais interrogé sur ce qui s'était passé à Paris, dans le cours de l'été ; il me raconta l'épisode relatif à l'École normale, dans tous ses détails. Je ne sais si j'ai parlé ici de l'attitude de Sainte-Beuve au Sénat, lors de la discussion de la pétition relative aux bibliothèques populaires. Une centaine de cléricaux de Saint-Étienne s'étaient avisés de présenter au Sénat une pétition, dans laquelle ces vertueux imbéciles signalaient comme livres dangereux à mettre entre les mains des ouvriers, des ouvrages de Voltaire, de Rousseau, de G. Sand, de Pelletan, de Michelet et autres. X..., de grotesque mémoire, celui-là même qui, en 1849, avait entrepris une campagne furibonde contre les journalistes de l'épo-

que, avait été chargé du rapport de cette pétition, et avait conclu naturellement à l'ingérence du Sénat dans une affaire qui ne le regardait nullement. Des discours, qui feraient la honte de notre siècle, si ce n'était une chose avérée pour tous, que les bancs du Sénat sont occupés par la plus sale écume de la cour, furent prononcés à l'appui des conclusions de Monsieur X...

Toutes les idées libérales, généreuses, toutes les libertés, et la liberté de conscience la première, étaient conspuées et foulées aux pieds. Sainte-Beuve, seul entre tous, eut le courage de revendiquer, en termes très modérés, les droits que la Révolution de 1789 a consacrés depuis soixante ans. On ne le laissa pas terminer, et peu s'en fallut que le président ne le rappelât à l'ordre, pour cette extrême audace. Canrobert, le fils des croisés, demanda de quel droit on outrageait la religion de ses pères ; le pauvre Sainte-Beuve dut s'en tenir à sa protestation, et laisser grandir le flot qu'il avait vainement tenté d'apaiser. La séance terminée, tout ce que Paris contenait de gens sensés et intelligents se faisait inscrire chez lui, et c'était à qui le féliciterait sur l'attitude qu'il avait prise; les Écoles multipliaient leurs adresses, et l'École normale ne voulant pas être la dernière à lui envoyer son tribut d'éloges, lui députa deux de ses membres, avec mission de lui présenter une adresse. Nisard, le directeur de l'École, s'émut de cette initiative, et ayant eu l'occasion quelques jours après de voir Sainte-Beuve chez lui, lui parla, avec l'apparence de l'indifférence, de cette fameuse adresse, dont il était, disait-il, le seul à

ignorer le contenu. Sainte-Beuve déféra sans méfiance à son désir, et lui fit voir l'original en question; l'examinant attentivement, il lui fut facile de reconnaître à l'écriture quel était l'auteur de cette démarche, il résolut de le châtier de sa témérité, en le renvoyant pour huit jours de l'École, et, cette détermination prise, il partit pour la campagne. Cependant, les élèves émus de la nouvelle d'un châtiment qui devait tous les atteindre, crurent de leur dignité de protester et de faire des observations à M. Pasteur, le remplaçant de M. Nisard; ce professeur, beaucoup plus instruit que bien élevé, les reçut de la manière la plus grossière, et ses procédés furent tellement impertinents, que les jeunes gens déclarèrent qu'ils se retireraient tous, plutôt que de céder; ce qui fut dit, fut fait, et en un instant l'École se trouva vide. Les vacances sont arrivées sur ces entrefaites, et Duruy n'a pas encore, que je sache, trouvé une solution satisfaisante. Les journaux ont pris fait et cause pour les jeunes élèves, et ils ont fait appel au bon sentiment de M. Duruy; quelques-uns ont poussé l'audace jusqu'à lui rappeler qu'il n'avait pas été tellement favorisé dans sa famille, pour qu'il se croie en droit de sévir vis-à-vis des jeunes gens qui n'ont qu'une peccadille à se reprocher. C'est qu'en effet ses deux fils sont deux personnages qui depuis quelques années se sont signalés par des excès de toute nature ; ce qui n'a pas empêché le grand-maître, de conserver à son aîné les fonctions de secrétaire du ministre. A la suite de ces articles, les fils se sont émus, il y a eu des provocations, des soufflets échangés, etc.

—

1867. — 12 Novembre.

A Madame Lina Beck Bernard.

C'est indigne, n'est-il pas vrai, de rester des mois entiers sans donner de nos nouvelles. Je dis des mois, et savez-vous bien que je serais incapable de les compter; si je ne me rappelais positivement que M. Beck est venu nous voir au mois de mai, je dirais des années. Et pourquoi se faire attendre si longtemps, me direz-vous ? — Mes occupations ! — Quelle dérision !

Je remue la terre comme un manœuvre, afin de faire travailler la bête, et pour donner à l'autre le contingent qu'elle réclame à grands cris, je passe le reste du jour dans mon salon, à côté de ma bibliothèque; j'ouvre les rayons, je prends un livre, puis deux, puis trois, j'en escroque comme le raton de la fable, et cependant.... vous ne recevez pas de nouvelles. Je fatigue mes pauvres yeux à relire pour la dixième fois les mêmes ouvrages, la tranche en est usée, les coins de la reliure sont fatigués, et d'ennuyeux in-4°, de fastidieux in-8° brillent de tout leur éclat, sans me solliciter plus vivement par leur brillant appareil.

1868.

Les Chambres ont été, cette année, convoquées avant l'époque ordinaire, il s'agit de voter les lois qui ont été promises dans le Message du 20 janvier. Au Sénat, qui, par parenthèse, comptera désormais le grand Nisard sur

ses bancs, M. Troplong a fait l'oraison funèbre des membres qui sont morts dans la dernière session. Dans le nombre, figure M. Fould, mort il y a environ deux mois ; il était né en 1800, et sans entonner en son honneur la trompette héroïque, il est bon de dire que, parmi les déplorables conseillers du Gouvernement actuel, il était encore un des moins mauvais ; il avait su garder, vis-à-vis du maître, une indépendance relative, qu'il serait à désirer de rencontrer plus souvent dans les régions infectes.

—

1868. — 21 Janvier.

A Madame Lina Beck Bernard.

Je réponds à votre aimable pensée, en reprenant bien vite la plume, pour ne pas laisser languir entre nous cette douce et chère amitié née d'hier, et qui, grâce à nos soins, promet de devenir avant longtemps, une belle et forte fille.

J'ai reçu ces jours derniers la visite d'une fort aimable dame qui, contrairement aux jeunes folles de son sexe, s'adresse de préférence aux hommes mûrs, pour ne pas dire aux vieillards. Ne cherchez pas trop longtemps quelle peut être cette docte créature, vous perdriez vos peines ; et si je quitte le figuré pour le positif en vous disant bien vite que c'est de la goutte que je veux parler, elle a eu le bon esprit de me laisser les mains libres et de s'attaquer à mon talon, me donnant à entendre de cette

façon, que j'ai des devoirs épistolaires à remplir, et que je dois profiter de sa visite pour me mettre en règle avec tous mes amis ; un autre avis qu'elle m'a donné : c'est qu'il ne faut pas trop me féliciter de la quarantième année qui me met à l'abri de toutes les conscriptions, réserves, gardes nationales, mobiles, etc.; mais qui du même coup m'enrôle dans le corps des podagres, où j'espère bien ne pas passer colonel. Qui eût dit pourtant qu'un accès de goutte m'amènerait à parler politique. C'est un signe des temps, et quoi qu'on puisse faire, on y revient toujours à ces sombres préoccupations. Cette loi est votée, mais les provinces murmurent, elle ne sera pas reçue par la France aussi bénévolement que par les 200 représentants qu'on lui a donnés. Joignez à cela, que la misère est grande, que le pain est cher et que l'ouvrier commence à chômer dans les grandes villes. Il n'y a pas longtemps, la *Marseillaise* a retenti dans la capitale, les gendarmes sont méchants, ça sent l'orage comme en été, lorsque les mouches vous taquinent outre mesure. Ma fille m'interrompt pour me raconter qu'elle vient de voir des militaires, je l'ai envoyé prendre l'air, ce qui l'a le plus frappée, ce sont des pompons et des bonnets à poil ; j'ai profité de la circonstance pour lui faire une morale, et lui dire que les plus beaux militaires du monde ne valent pas la blouse du paysan, qu'un jour viendra où elle n'en admirera plus un : Ainsi soit-il. Mais que voulez-vous faire d'un pays comme celui où nous vivons, un pays où les enfants nouveau-nés ont l'idolâtrie du passe-poil, et l'enthousiasme de la giberne. Quand ces mar-

mots-là grandissent, si on les lâche un seul instant, ils sautent sur le prussien comme des bouledogues, et passent leur vie à faire rimer gloire et victoire, canon et Napoléon, lauriers et guerriers. Je ne puis pas vous dire comme je méprise mes compatriotes, c'est un peuple de courtisans, de plats gueux, pour qui semble avoir été faite tout exprès la fable des grenouilles qui demandent un roi.

Tel aujourd'hui se vante de nourrir dans son âme des sentiments exclusivement pacifiques, sera disposé dans six mois, si cela convient à son Souverain, à prôner la théorie des annexions de frontières naturelles et la quadruple alliance hispano-clérico-austriaco-française. En 1789, on pouvait tout espérer ; si l'aristocratie comptait quelques esprits rétrogrades, la bourgeoisie avait de belles et nobles aspirations puisées dans le commerce des grands littérateurs et des philosophes ; elle était la première à revendiquer toutes les libertés, à poursuivre par tous les moyens l'émancipation des opprimés, lesquels végétaient, il faut le reconnaître, dans l'ignorance la plus profonde. Aujourd'hui, examinez-la cette même classe, naguère si recommandable, analysez ses instincts, recherchez ce qu'elle peut produire! Vous serez effrayée dès le début, et si vos investigations se poursuivaient quelque peu, quelle décevante perspective ! Vous ne trouvez que terreurs superstitieuses, égoïsme, hypocrisie, ignorance invraisemblable, turpitude, débauche: telle est la caste qui s'appelait Tiers-État, qui s'intitule catholique, qui a la rare audace, après quatre-vingts ans de révolution, de

prétendre éterniser par des mots solennellement prononcés à la tribune, le régime éphémère de l'éteignoir et du cléricalisme. Ils ne savent pas, tous ces idiots, que le peuple essentiellement catholique, il y a un siècle, est tombé, pour me servir de leur expression favorite, dans une indifférence coupable, à laquelle ne l'arracheront jamais les protestations les plus ferventes, les sociétés de Saint Vincent de Paul, processions et autres lanterneries.

Lorsque je m'arrête, rempli de tristesse, sur toutes les infamies de ce temps-ci ; quand ma pensée inquiète envisage successivement la guerre au dehors ou l'invasion, la révolution d'en bas ou celle d'en haut, dont on nous menace à toute heure, je ne puis m'empêcher de conclure ceci : C'est que ce que nous pouvons désirer de meilleur, c'est la guerre et la guerre suivie d'une défaite humiliante. Voilà en apparence à quelle aberration peut nous entraîner le despotisme, et cependant si ce même despotisme persévère dans la voie qu'il a suivie jusqu'à ce jour, nous sommes infailliblement perdus. Voilà pourquoi je préfère sa perte, qui résulterait sans doute d'une défaite, à celle de toutes nos libertés, de nos droits, de toutes nos prérogatives, qu'entraîneraient nécessairement une série de victoires. Si la guerre prochaine est favorable, nous pouvons compter sur une suite de coups d'État. Ces avocats du palais législatif troublent la paix publique, ce sont des hommes dangereux qu'on enverra pourrir dans les forteresses, si on ne les fusille pas sur les glacis. Ils ont eu l'impertinence de nous marchander la gloire ! Payez !

payez encore, et vous aurez des bayonnettes dans tous vos villages, pour mettre à la raison les libres-penseurs, et pour conduire à l'église le *servum pecus* destiné à chanter les *Te Deum!* La pauvre plus petite déroute ferait réfléchir Jacques Bonhomme; dans ce moment-ci, on lui prend tous ses enfants, il n'est pas content; le jour où tout son argent aura suivi la même route, et qu'on ne pourra cicatriser cette double plaie par une application de feuilles de laurier, ce jour-là seulement, il commencera à déchanter et à soupirer pour ses chères libertés, dont il a fait litière dans ces derniers temps; ce jour-là, il faudra du même coup se débarrasser de cet élément infect qui étouffe le germe du Progrès, et Dieu sait quelles horreurs nous attendent; suivant l'usage, les bons paieront pour les mauvais, et les réactions se succèderont à tout jamais les unes aux autres, sans que je puisse en prévoir le dénouement.

Vous me parlez de Garibaldi; c'est un héros? C'est un homme qui a su oser; en Italie, ils sont rares, et à ce titre seulement, il est admirable; hors de cela, croyez-moi, c'est un personnage bien ordinaire, il n'a pas d'idée politique, il se laisse aller à l'impulsion du moment, et a commis les plus étranges bévues; témoin sa dernière affaire de Mentana, où il s'est jeté en aveugle, trompé par tous les postes, et ne reconnaissant son erreur qu'au moment où il était recueilli par les avant-postes italiens. Son Unité italienne est un rêve, que ses compatriotes n'arriveront jamais à réaliser, ils poursuivront leurs efforts quelques années encore, et ils seront trop heu-

reux, s'ils arrivent à une fédération qui puisse durer. J'avoue ma faiblesse, j'y ai cru longtemps, mais mes illusions se sont évanouies devant les colossales inepties qu'ils ont commises depuis trois ans, qu'ils ont été à même de se constituer. Inepties militaires, inepties financières, inepties dans toutes les branches de l'administration, et dont le roi était le premier à donner l'exemple. Mais, me direz-vous, pourquoi pérorer de la sorte ? que voulez-vous ? Vous me connaissez, j'aime la discussion, rappelez-vous nos bonnes soirées de Montbrillant ; comme vous étiez ardente à la réplique ! Vous connaissez à présent mon sentiment sur bien des choses ; l'an prochain, puisque vous ne voulez pas le faire cette année, vous m'apporterez vos arguments, et nous nous querellerons de plus belle sous les grands arbres de notre bois.

Quand l'escarmouche aura duré trop longtemps, nous ne serons pas embarrassés de trouver un terrain sur lequel il sera possible de nous entendre ; et puisque je parle de terrain, je tiens à vous remercier des encouragements que vous voulez bien me donner pour mon exploitation ; vous y connaissez quelque chose, vous ; vous n'êtes pas comme ces francillons de Parisiens qui me rient au nez et m'affirment que tous mes beaux projets ne dureront pas deux ans, et que je me dégoûterai bien vite de mes tentatives agricoles.

—

1868. — 3 Février.

Notre amie, Mademoiselle R..., vient d'éprouver un

grand chagrin, son vieil ami, Monsieur Coquerel,est mort le deux janvier d'une congestion cérébrale qui l'a frappé sans qu'il ait repris connaissance ; ainsi, paraît-il, s'est accompli le vœu de toute sa vie ; il n'a pas eu à souffrir toutes les angoisses et les fatigues d'une longue maladie ; et les atteintes partielles qu'il avait éprouvées dans le cours de l'été dernier, avaient accoutumé les siens à ce triste dénouement. C'était lui qui nous avait mariés et qui avait baptisé notre enfant ; c'était par excellence l'homme juste, l'homme de bien, ils sont rares dans tous les temps, et comme tous ses pareils, il a eu à souffrir, dans les dernières années de sa vie, dans ses affections les plus chères et dans ses convictions les plus intimes. Les orthodoxes lui ont refusé un suffragant, jusqu'à sa dernière heure, après avoir interdit à son fils le ministère évangélique ; aussi ce dernier a-t-il eu raison de jeter à la face de tous ces hypocrites qui venaient embrasser son cadavre : « Considérez votre ouvrage, c'est vous qui l'avez tué. » Son enterrement fut des plus modestes, il avait demandé le convoi des indigents, et, suivant son désir, aucun discours ne fut prononcé sur sa tombe, on se borna à dire des prières.

—

1868. — 9 Avril.

A Monsieur Dupont.

J'ai bien des remerciements à vous faire pour l'empressement que vous avez mis à aller chercher les renseignements que je vous demandais. Quelle singulière his-

toire que celle de la folie de Forcade, qui se développe sous l'influence des beautés, des merveilles de l'art vénitien ! J'ai beau chasser cette idée, elle me revient sans cesse à l'esprit, et je suis bien convaincu que, de votre côté, vous n'avez pas été sans réfléchir à l'incessante bizarrerie du destin qui a permis à une des plus lucides intelligences de notre temps de traverser les crises les plus difficiles, d'affronter les plus cruels évènements sans y laisser un de ses rayons, et de s'éclipser soudainement dans la contemplation de cette terre magnifique de Venise.

Je dois vous raconter que le père Chauché vient de trouver dans son champ un trésor composé de 21 pièces d'or au millésime de 1583, ces gaillardes-là portent vaillamment le poids des années, on les croirait frappées d'hier. J'ai donné le conseil à l'heureux possesseur, de ne pas se dessaisir de ses jolis écus, avant de savoir au juste quelle valeur numismatique ils peuvent avoir. Bourquelot le renseignera à cet égard.

—

1868. — 23 Juillet.

A Madame Lina Beck Bernard.

Vous savez, sans doute, l'affreux malheur arrivé à Forcade, son cerveau s'est détraqué subitement, sans qu'il soit permis de concevoir le plus petit espoir de rétablissement ; le travail l'a tué, le pauvre garçon ! Ses jours d'*Article*, il restait souvent quinze heures au bureau de Buloz, sans désemparer, sans quitter la plume, jusqu'à

ce que la *Chronique* soit faite et parfaite. A la suite de ces séances mortelles, il était comme hébété. Il a résisté pendant quelques années, puis, un beau jour, le vase était vide, plus rien. C'est une chose affreuse que l'histoire des divagations de ce brillant esprit. Il se croit archi-millionnaire, il dispose à son gré de toutes les richesses imaginables ; lui, dont la conversation était un modèle de chasteté et de bon goût, il se croit l'amant des reines et des impératrices ; enfin, ce qui est le comble de l'invraisemblance, il fait un éloge perpétuel de la politique de l'Empereur, contre lequel il jetait jadis feu et flammes, quand il était dans son bon sens.

Mais pourquoi vous entretenir de ces vieilles histoires; un homme à la mer, disent les confrères, et vite c'est à qui s'essaiera à le remplacer.

Je ferais bien mieux de vous remercier de la petite brochure que vous m'avez envoyée. Vous êtes bien pénétrée de votre sujet, et vous soutenez votre thèse avec toute l'ardeur et surtout avec la sublime générosité qui est l'apanage exclusif de votre sexe. Je n'ai pas besoin de renouveler ici ma profession de foi en tout ce qui touche au progrès, et cependant, je suis forcé de vous dire, qu'en cette matière, je marche par exception avec les rétrogrades.

Quoi que vous puissiez dire, je ne me sentirai jamais la moindre compassion pour des criminels avérés, qui sont un danger perpétuel pour leurs semblables ; vous, qui vous êtes occupée longtemps de ces questions, vous ne pouvez pas ignorer que ces monstres n'ont qu'un souci dans

l'esprit, lorsque la clémence de leurs juges les a condamnés à une prison perpétuelle, c'est de s'évader au plus tôt, et de recommencer au plus vite le cours de leurs forfaits. J'ai eu occasion de traiter cette question avec des criminalistes distingués qui s'étaient trouvés mille fois en présence de ces tristes échantillons de l'humanité ; eh bien ! les plus nobles instincts, les dépositions les plus généreuses devaient céder devant l'endurcissement incurable de ces natures exécrables. Détrompez-vous, les monstres qui sont tombés deux fois en récidive, calculent admirablement toutes choses, de façon à éviter la mort. La prison *perpétuelle?* mais ils s'en soucient très médiocrement, ils savent, par mille exemples qu'ils ont devant les yeux, qu'il n'en existe pas pour qui veut s'en affranchir ; ils patienteront un an, deux ans, dix ans, s'il le faut, et ils parviendront à s'échapper ; ils franchiront au besoin les mers sur un misérable esquif, pour courir après les tristes aventures qui, tôt ou tard, doivent les ramener à leur point de départ. Ma conclusion est donc celle-ci : c'est que pour les criminels avérés, la société doit être sans miséricorde ; et ne sévissant pas comme elle doit le faire, elle est coupable, elle expose très souvent la vie des personnes, le plus souvent très inoffensives et quelquefois très utiles. Autant je serai disposé à être indulgent pour un crime commis sous l'empire d'une passion momentanée, la jalousie, la colère, la vengeance, le crime eût-il causé la mort, autant je me montrerai inexorable pour les infamies qui se déroulent trop souvent à la 4e page des journaux, les em-

poisonnements et autres crimes prémédités de longue main. D'ailleurs, vous le reconnaissez vous-mêmes, le souci que vous prenez de l'existence de ces individus, ne vaudrait-il pas mieux l'appliquer à la grande cause qui s'agite aujourd'hui ? Que nous importe l'existence d'une centaine de gredins, qui le plus souvent sont plongés dans un endurcissement incomparable, en présence de ces hécatombes humaines qui disparaissent chaque jour, victimes innocentes de toutes les ambitions les plus dénaturées. Il existe des hommes pour lesquels je ne me sentirai pas, je l'avoue, un atome d'indulgence. Ce sont ceux qui s'intitulent les pères de leurs peuples, et ces pères exemplaires envoient leurs enfants à la boucherie pour la grande satisfaction de leur ambition et de leurs intérêts. Guerre à ces gens-là, d'abord ; sauvons les innocents avant de songer aux coupables, et, si la Providence nous donne gain de cause, ce ne sera pas de sitôt, il nous sera permis de songer à l'écume que soulève la fermentation des passions les plus immondes et les plus féroces.

—

Château de Poigny, 1868. — 3 Septembre.

A Monsieur A...

J'ai reçu votre lettre avec un vif plaisir, elle est pleine de souvenirs et m'a reporté, pendant quelques instants, à cette joyeuse époque de notre vie où l'avenir ne nous préoccupait guère, et où nous cheminions si gaiement dans les sentiers d'une douce fantaisie. Je n'ai qu'un reproche à vous faire, c'est de ne pas raviver plus souvent

dans ma mémoire ces heureuses perspectives du jeune âge. Voyez un peu, si je dis vrai ; vous avez eu, depuis que vous êtes marié, le bonheur de devenir quatre fois père, si je compte bien, et il n'a fallu rien moins qu'un événement aussi important pour vous décider à sortir de votre mutisme. — N'alléguez pas les fatigues de vos yeux, l'excuse est mauvaise, et si je l'acceptais comme bonne, je ne vous aurais jamais répondu ; car si le précieux organe de la vue n'est que fatigué chez vous, il me fait à peu près défaut depuis quatre ans ; et, malgré cette malheureuse infirmité, vous me rendrez cette justice, que je n'ai jamais laissé une de vos lettres sans une réponse immédiate. — Hélas ! j'en ai bien vu des oculistes. Ils m'ont ordonné des traitements barbares, j'ai eu le bon sens de n'en exécuter aucun, je ne m'en suis pas mal trouvé ; j'aurais pu, en suivant leurs conseils, me détraquer l'estomac, sans grand profit pour mes yeux. Toutefois, je dois dire que je me suis gardé de Sichel comme de la peste ; c'est un charlatan fieffé, dont la nullité a été mise à jour depuis longtemps dans la capitale, et qui continue malheureusement à jouir d'un certain prestige dans la province. Pourquoi ne vous êtes-vous pas adressé au berlinois Liebreich ? c'est un homme sûr. Il demeure, ma foi ! je ne sais plus, c'est dans la belle rue neuve qui a remplacé le Jardin d'hiver, au numéro 21. Si votre affection est sans remède, il vous dira franchement ce qu'il en est, comme il l'a fait pour moi ; de cette sorte vous serez sauvegardé de tous les empiriques qui prétendent s'y connaître, et ne font que vous ruiner la santé et épuiser

votre bourse. Rappelez-vous bien mon conseil, et usez-en lors de votre prochain voyage à Paris. — Vous me parlez du désir que vous auriez de nous voir venir vous rendre une petite visite à Nancy, à la suite d'une de nos fréquentes pérégrinations. Hélas ! mon cher ami, ce temps-là est passé ; je me suis attaché un fil à la patte ; et quel fil ? Un fil de fer du plus fort calibre, une chaîne de forçat. — Depuis quatre ans que je suis quasiment aveugle, il m'a fallu renoncer à toutes les récréations de l'esprit ; ou tout au moins n'en user qu'avec une extrême parcimonie. Si je veux lire un peu longtemps, mes yeux se brouillent, et je m'impatiente de consacrer une heure à une lecture qui jadis m'aurait demandé dix minutes. Pour fuir la tentation, j'ai acheté des terres, j'ai pris un charretier, j'ai fait construire une petite ferme et je fais valoir. Je ne suis qu'au début, et je me suis mis sur le dos un harnais qui me fera souvent pester. Mais si je suis appelé à ronger mon frein, viennent les mauvais jours, et j'aurai toujours sauvé du naufrage quelques pauvres épaves ; je vivrai sur mon fonds en attendant mieux. Cette nouvelle vie m'imposera de nombreuses privations, je ne vivrai à Paris que pendant quelques mois de l'année (3 ou 4) ; le reste du temps, ma présence sera indispensable à Poigny.

—

1868. — 11 Décembre.

A Monsieur Dupont.

Vous nous avez bien amusés, et la plaidoirie de Weiss, idem. Je l'avais lue, c'est un chef-d'œuvre d'ironie, qui a

dû faire bondir sa Majesté ; il leur en a donné pour les 1,000 francs qu'on lui fera payer. Ce qui m'excède, c'est tout le bruit qu'on a fait dans l'opposition, autour de Berryer. On sait assez ce que valait cet homme, moins que rien, et on eût dû se contenter de faire valoir son mérite oratoire, sans parler de l'homme privé qui était ignoble, au bas mot. La belle intégrité que celle d'un homme qui reçoit de l'argent de toutes mains, et ne vivait que des aumônes de la Société! Que dites-vous de sa lettre au roi? Il va prier Dieu pour sa sainte cause, et moi je lui demande qu'il veuille bien nous délivrer des oints de toutes catégories.

—

1869. — Mai.

Tous les journaux ont parlé à satiété de la galerie Delessert; mais, qui sait? un temps viendra peut-être où l'on serait bien embarrassé de retrouver ces feuilles éphémères, et je ne serai pas fâché, si la fantaisie m'en prend, de rafraîchir mes souvenirs et de relire ces lignes avec mes yeux de sexagénaire, s'ils existent encore toutefois. Cette galerie est, certes, ou était, car aujourd'hui la voici dispersée aux quatre vents du ciel, une des plus irréprochables que j'aie vues; il s'y trouvait quatre chefs-d'œuvre, si toutefois on doit appeler de ce nom une microscopique Vierge d'Orléans qui provenait de la galerie Aguado. Delessert l'avait payée quelque chose comme 25,000 francs; et, grâce à son nom qui lui venait de ce que naguère elle dépendait de la galerie du Régent, le duc d'Aumale résolut de l'avoir à quelque prix que ce fût; le prince Napoléon

donna des ordres dans le même sens, si bien que ce tableau atteignît le chiffre énorme de 150,000 francs; il fut adjugé à un banquier nommé André, dont la fortune ne justifiait pas une pareille excentricité. On sut promptement que ce n'était qu'un prête-nom. M. Bocher, le représentant du duc d'Aumale, s'était arrêté à 120,000 francs. Des statisticiens (où ne mettent-ils pas leur nez?) ont calculé que le centimètre carré de cette toile s'était vendu 600 et quelques francs. Les trois autres qui atteignirent ou dépassèrent ce chiffre, furent : un *Coucher du soleil*, un océan de lumière, de Cuyp ; un Teniers adjugé 159,000 francs au musée de Hollande ; c'était un paysage flamand avec un dôme de Saint-Pierre, dans le brouillard, un pêcheur vendant du poisson à un beau seigneur : enfin, un Pierre de Hogh, des Ostade de toute beauté; un portrait de Greuze représentant le graveur Villi, une figure enluminée, d'un réussi inimitable, des Hobbéma, des Back Huysem. Les modernes laissaient beaucoup à désirer. Un Meissonnier, la *Partie d'échecs*, si je ne me trompe, est allé à 40,000 francs; un Bonnington, *François Ier et Marguerite*, (bien fol est qui s'y fie,) tableau relativement médiocre; une grande galette de Heim, les *Funérailles du Titien, à Venise*, qui dans une vente ordinaire se serait péniblement traînée de 4 à 500 francs, a été adjugée 4,000 francs. Des Delaroche, que personne ne voudrait voir ou avoir, 20,000 francs ou 10,000. C'était une véritable frénésie, et la galerie a été payée, en somme, près de 1,800,000 francs. Le vieil hôtel Delessert, situé rue Montmartre, a été encombré de curieux pendant toute

une semaine. C'était une cohue à ne pouvoir circuler ; la galerie était en dehors de l'hôtel, elle avait été construite sur les jardins, et laissait à désirer autant que le reste; impossible d'imaginer un intérieur plus mesquin, plus platement bourgeois ; un mobilier sentant plus la restauration d'une lieue; des boiseries assez belles, dans le salon du bas; elles avaient dû être dorées jadis, mais on s'était avisé de les repeindre en blanc pour éviter les frais; d'affreuses porcelaines modernes à fleurs et à paysages décoraient les cheminées; et le propriétaire, l'ancien préfet de police, était plusieurs fois millionnaire. M. Lacaze, que je trouvai là, nous invita à venir chez lui visiter sa galerie. Quelques jours après, nous nous rendions rue du Cherche-Midi ; l'heureux possesseur de tant de richesses n'était pas chez lui, et le concierge nous introduisit, en homme habitué à se considérer un peu comme le maître de tous ces trésors. « En voici un que nous avons acheté dernièrement, » nous disait-il, en nous montrant un portrait de Van-Dyck ; et comme nous nous étonnions qu'avec l'emplacement dont pouvait disposer son maître, il n'eût pas encore songé à faire construire une galerie en dehors de l'hôtel dont toutes les chambres étaient encombrées : « Ah ! si nous ne devions pas être expropriés, il y a longtemps que la galerie serait bâtie ! » Toutes les toiles sont déposées pêle-mêle, les unes sur les autres, sans aucun souci d'École ou de classement quelconque; il peut bien s'en trouver là 800, et il est inutile de faire observer qu'une visite d'une demi-heure suffit à peine pour les regarder. Les tableaux les plus mar-

quants sont le *grand Pierrot* de Watteau, une *Betsabée* de Rembrandt, dont les abattis m'ont paru d'une dimension quelque peu canaille, de beaux portraits de Van-Dyck, de Ribera, de Largillière, de Greuze. Dans la dernière salle sont réunies ce que le portier appelle les perles, toute une série de petits tableaux, des Fragonard, des Lancret, des Greuze, des Boucher, des Watteau, deux petits Claude Lorrain, les seuls paysages peut-être de la galerie, des Teniers, etc. En sortant, nous étions grisés et nous ne savions guère auquel donner la préférence.

Le mardi, notre amie Madame Beck est arrivée à Poigny. Il y avait trois ans que nous ne nous étions vus et nous avions bien des choses à nous raconter..... Dans les pérégrinations à travers Paris, ayant été en rapport épistolaire avec Sainte-Beuve, elle ne négligea pas de se présenter chez lui, elle avait l'intention de l'entretenir de certaine correspondance à laquelle il s'intéresse depuis longtemps. Une première fois, son secrétaire lui avait répondu que son maître était souffrant, et qu'il n'était pas dans ses habitudes de recevoir des dames sans avoir été prévenu à l'avance. Cette réponse lui semblait être une manière polie de refuser sa porte, aussi fut-elle assez surprise de recevoir, à quelques jours de là, une lettre de la main même de Sainte-Beuve qui la priait, si cela ne la dérangeait pas trop, de venir le voir à telle heure, à telle date. Elle ne manqua pas de se rendre à cette invitation ; le personnage était dans son cabinet, les jambes entortillées dans des couvertures, se traînant difficilement, car, depuis longtemps déjà, il a une maladie de vessie qui le fait parfois

horriblement souffrir; sa petite figure pouponne et monacale est encadrée par quelques mèches vindicatives sortant toutes grisonnantes d'une calotte de velours qui, par parenthèse, à joué un rôle comique dans une séance du Sénat. Sainte-Beuve venait de parler à la tribune et avait oublié sa pauvre calotte sur la table de cette tribune; son successeur parlait à son tour, et, dans le feu de l'éloquence, il crut prendre son mouchoir ; et l'hilarité fut à son comble dans l'auguste Assemblée, lorsque, au lieu du mouchoir attendu, on vit la calotte se promener sur le visage humide de l'orateur.

A peine Madame Beck était-elle assise, que Sainte-Beuve, qui certainement avait eu son but en la priant de venir causer avec lui, se mit aussitôt à entamer la question politique, se défendant de son mieux de la réputation de libéralisme que lui ont faite, ces derniers temps, certaines feuilles de l'opposition. L'incident du Sénat, qui en a été l'occasion, aurait été tout à fait fortuit ; le désir de défendre un ami que l'on attaquait, lui avait fait prendre la parole ; du reste, il n'avait qu'à se louer de ses collègues, de fort honnêtes gens, disait-il, d'excellents pères de famille, (quelle dose d'ironie sous ces affirmations que j'aurais voulu entendre !). M. Troplong était un homme d'esprit, il présidait bien et n'aimait pas les cléricaux, et à ce titre était particulièrement recommandable. (C'est toujours Sainte-Beuve qui parle) « Comment le remplacera-t-on? On n'en sait rien. Peut-être, si M. Rouher devient impossible à la tête du gouvernement, lui donnera-t-on cette position pour l'éconduire poliment. Quoi encore ?

Pourquoi toute cette guerre que me fait l'*Univers* et son rédacteur ? Qu'est-ce que ces histoires de dîners gras, un Vendredi-Saint, avec Renan, About, etc. ? La vérité est que j'avais invité quelques amis à dîner ; le prince Napoléon me fit l'honneur de me faire dire qu'il serait volontiers de la partie ; il n'était libre que le vendredi, on convint de se réunir le vendredi suivant ; une dame fort aimable devait l'accompagner ; le malheur voulut que, sans y songer, ce fut le Vendredi-Saint ; j'en fis l'observation, elle tomba devant la volonté du prince qui accepta quand même. Le dîner était-il gras, était-il maigre ? à peine si je m'en souviens. Je crois pouvoir affirmer que des précautions avaient été prises pour satisfaire tout le monde et ménager les consciences. Voilà d'où l'on est parti pour publier toutes ces sottes histoires de cervelas, de saucissons ; puis, le prince Napoléon se trouvant mis en cause, il répéta les appréciations littérales qu'il ne s'était pas gêné de faire sur certains hommes du gouvernement : « Un gouvernement de fumier, un gouvernement de guano, » aurait-il dit, ce qui concorde assez avec ce qu'on me racontait cet hiver, à la suite de la discussion de l'emprunt de la ville et du Crédit foncier, lorsqu'il s'écriait devant de nombreux convives, que tous les hommes impliqués dans cette affaire devraient être traduits en Cour d'assises. » (Encore un côté curieux de ce dialogue, c'était le regard rétrospectif qu'il s'est plu à jeter sur toute sa vie.) « Au début de la vie, » disait-il, « en sortant de l'École de Médecine, j'étais, comme on l'est à cet âge, imbu des idées matérialistes qui ont inspiré

J. Delorme ; puis devenu amoureux, ou pour mieux dire, sous l'empire d'une surexicitation nerveuse anormale, j'ai écrit *Volupté* ; cet état maladif a fait place à des idées mystiques, et je me suis lancé dans l'histoire du Port-Royal ; ce que j'ai fait de mieux. » Ainsi de suite ; je préciserais moins bien la fin de cette curieuse confession dont l'objet était évidemment de poser devant une femme intelligente, liée, en Suisse, avec tout ce qui est capable de répéter et de commenter cette pose.

—

27 Septembre.

.....Ceci remonte à la moitié d'Août. On fut assez étonné de voir l'Empereur rester à Saint-Cloud, alors que d'ordinaire il se faisait une fête d'aller passer le quinze Août au milieu de ses chers soldats. Cette visite annoncée à plusieurs reprises, était toujours contremandée, sous prétexte que des douleurs rhumatismales l'empêchaient de réaliser son projet. Quelques jours se passèrent sans qu'on attachât une grande importance aux rumeurs qui circulaient, l'émotion se traduisit à la Bourse par un ou deux francs de baisse; puis les bruits devinrent plus inquiétants, la panique éclata dans toute sa violence dans les premiers jours de Septembre. Corvisart, Nélaton et Fauvel ne quittaient Saint-Cloud que pour y revenir presque aussitôt ; ces douleurs, dont on avait d'abord parlé, n'étaient qu'une manière adroite de colorer le véritable mal qui, paraît-il, résidait dans la prostate ; cet organe était gonflé par suite d'hypertrophie, et arrêtait toutes émissions... De là des syncopes, des accès

de fièvres intermittentes qui se répétèrent fréquemment pendant un mois et plus. Peu à peu toute l'Europe tendit les yeux vers cette perspective assez peu réjouissante : la mort de l'Empereur. Nous autres, qui étions les premiers à la galerie, nous envisagions cette hypothèse avec l'effroi tout naturel que produit une Révolution imminente et prochaine. L'état de la politique actuelle n'a rien de rassurant, la situation avait été résumée avec une lucidité toute exceptionnelle et avec un rare bonheur d'expression, par le prince Napoléon, au moment le plus terrible de la crise, en plein Sénat, au grand scandale des crustacés qui décorent ces bancs ; il avait même mis le doigt sur la plaie avec une sûreté de coup d'œil qui lui fait honneur, sans lui concilier la moindre sympathie. Il a osé dire tout haut ce que tant de gens disent tout bas depuis bien longtemps. Il n'échappait à personne, que le sénatus-consulte qui se discutait alors, n'était qu'un vain subterfuge destiné à parer les éventualités dangereuses qui pourraient amener un Corps législatif élu sous l'influence des idées libérales qui règnent en ce moment. L'Empereur, avant sa maladie, avait été frappé de l'attitude des députés nommés aux dernières élections ; candidats officiels pour la plupart, ils avaient été entraînés par la marée montante de l'opinion, à signer la protestation qui germait depuis longtemps, à l'état d'embryon, dans le parti dit des 45 ou tiers-parti. Cent seize signataires avaient demandé, lors de la vérification des pouvoirs, une série de mesures tendant à amener la suppression du pouvoir personnel au profit du pouvoir parlementaire. Il

avait eu l'idée de soumettre au Sénat la modification qu'il projetait dans la Constitution, et dont l'objet était de mettre cette dernière en rapport avec les vœux contenus dans le projet des Cent-seize.

—

1869. — 28 Novembre.

Pendant ce temps, un homme remarquable à tous égards, travailleur infatigable, auquel le siège de sénateur allait comme un fagot d'épines sur la tête d'un roi, est mort d'une maladie de vessie qui lui a valu des tortures abominables. Sainte-Beuve, dont je parlais ici tout récemment, a exigé dans son testament qu'on le menât au cimetière en dehors de tout l'appareil religieux dont il s'est tenu toujours éloigné pendant sa vie, sans tambour ni trompette ni goupillon, disait-il, dans l'intimité. On a su, après sa mort seulement, des détails qui feront bénir sa mémoire, de tous ceux qu'il a secourus pendant sa vie ; tant qu'il a pu marcher, il se faisait un plaisir de porter des secours à tous les pauvres diables dont il étudiait les besoins avec une sollicitude incessante ; tout son traitement de sénateur y passait, et le désir de secourir ses semblables dans l'indigence, n'avait pas été une des moindres raisons qui l'avaient porté à solliciter son entrée dans cette Assembléé où il devait faire une si étrange figure. De son vivant, il entretenait avec le prince Napoléon et la princesse Mathilde une correspondance qui a dû se retrouver dans ses papiers, et a dû nécessiter (crainte

de scandale) l'intervention du commissaire de police à l'opposition des scellés. Forcade, mort à l'intelligence depuis plus de deux ans, s'est éteint, lui aussi, dans la force de l'âge, plus jeune encore que Sainte-Beuve, qui comptait à peu près autant d'années que le siècle. Je l'avais vu pour la première fois au cercle des Deux-Mondes, où j'étais entré en 1856, sous le patronage de M... A cette époque, il commençait à faire parler de lui, il s'était poussé tant bien que mal dans le monde de bohême, qui avait fondé le cercle en question, dans un appartement au quatrième étage de la rue Richelieu, si je ne me trompe ; ce serait une histoire amusante à faire que celle de ce petit cénacle qui comptait bon nombre d'hommes distingués et bon nombre de pauvres diables qui depuis ont fait une triste fin. Paul Thénard en était, Emile Augier, Ponsard (mort) ¸Gérard de Nerval qui s'est pendu dans un mauvais lieu du plus bas étage, rue de la Lanterne ; Mermet qui a enfin réussi à faire jouer son opéra de *Roland*, déjà en sevrage à cette époque ; Lireux, l'homme qui avait réalisé le problème d'avoir tous les huissiers de Paris sur le dos, sans perdre un soupçon de gaîté et d'esprit, et qui depuis a stupéfié ses anciens amis, en roulant carrosse, (son carrosse) dans Paris ; Latour Saint Ybars spirituel, quoique fabricant de tragédies, et Depage et tant d'autres disséminés aujourd'hui aux quatre vents du hasard. Forcade avait commencé comme eux tous, tirant le diable par la queue, faisant de la critique et de l'histoire qui le nourrissaient tout juste.

—

1869. — 28 Décembre.

A Madame Lina Beck-Bernard.

Eh bien! que dites-vous de nos hommes d'État ? que dites-vous de notre député Josseau dont vous avez vu la circulaire électorale, et au triomphe duquel il vous a été donné d'assister ; il s'est mis en avant et a provoqué le manifeste du Centre-droit. C'était aussi ronflant que ses promesses à ses électeurs, dont vous avez emporté un spécimen, et ce sera tout aussi faux. Ils amusent le pays tous ces paillasses : « vous allez voir ce que vous allez voir, boum boum, » et nous avons beau écarquiller les yeux, ouvrir les oreilles, comme la sœur Anne nous ne voyons rien venir; cependant ne crions pas trop, on nous a rendu la liberté de tout dire; à tout prendre, celà vaut mieux que rien, et je dois déclarer en toute humilité, que si j'avais été le maître, ce n'est pas cette liberté que j'aurais octroyée la première, ça réussit assez bien jusqu'à ce jour; si les autres libertés suivaient, si... si... si... (j'en mettrais comme cela jusqu'à demain) il n'y aurait plus grand chose à désirer.

1870. — 14 Février.

A Madame Lina Beck-Bernard.

Nous avons reçu, hier, la bonne lettre que vous nous avez fait parvenir par l'entremise de Mademoiselle R..., et cela au moment même où nous pensions à vous écrire; nous n'avons pas encore vu votre jeune protégé,

mais du moment qu'il arrive sous votre invocation, à quelque heure qu'il se présente, vous pouvez compter qu'il sera le bienvenu; nous ferons de notre mieux pour qu'il reçoive une bonne direction. M. Roger le peintre de Saint-Roch, auquel vous faites allusion dans votre lettre, est venu nous voir à Poigny, l'été dernier, et nous nous sommes vus très fréquemment cet hiver, et bon comme je le connais, je ne doute pas qu'il ne soit très disposé à donner des conseils à un pauvre garçon, qui viendra recourir à sa vieille expérience. Bien qu'il ait échoué plusieurs fois à l'Institut, les hommes sérieux sont d'avis que c'est un des maîtres des plus savants de notré époque. Quant à Gleyre, c'était le maître du frère de ma femme, mais ce que vous me dites de lui, est on ne peut plus vrai; il s'est depuis longtemps retiré dans sa coquille et se soucie médiocrement de ses élèves morts ou vivants ; mais laissons là ces réflexions archéologiques et parlons des grandes émotions du moment.

Je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai travaillé fortement, toute cette semaine, à la confection des terribles barricades qui ont fait trembler les provinciaux, et mis leurs culottes en danger. J'ai fait mes classes en 1848, et je lève les épaules en voyant combien la jeunesse du jour est dégénérée et a oublié les principes les plus élémentaires de cet art si funeste à tous les gouvernements. Ce bon Rochefort, cet homme éminent, est à Sainte-Pélagie; ses nombreux partisans, qu'il évaluait à quatre cent mille, avaient jugé qu'ils le vengeraient, qu'ils se feraient massacrer, égorger, chassepoter; or qu'est-il arrivé? De

simples agents sont venus chercher l'ours dans son antre, l'ont enlevé à la barbe des fanatiques du mandat impératif, et Flourens a eu beau proclamer l'insurrection, il n'est résulté de tous ces élans d'enthousiasme que des omnibus défoncés et des tonneaux de Domange qui ont versé leur sang pour la bonne cause. Si ridicules et si vaines que soient toutes ces tentatives, elles n'en produisent pas moins des effets désastreux sur l'état des affaires; le commerce languit, le ministère auquel tous les gens sensés se ralient, faute de mieux, est rempli de bonnes intentions qu'il garde en portefeuille, pour ne pas paraître céder à une pression de cette sotte populace; les sages de l'opposition sont tellement convaincus de la sottise des ouvriers, qu'ils se sont bien gardés de prendre la parole dans cette dernière crise, ils auraient été honteux de soutenir une cause pareille. Le meilleur parti à prendre eût été de ne point sévir; mais puisqu'ils n'ont pas pu ou voulu dédaigner la provocation, ils ont choisi la ligne de conduite la plus honnête, ils n'ont pas massacré, ils n'ont pas tiré un coup de fusil, ils ont laissé les agents de police mettre à la raison les séditieux; on ne saurait trop les féliciter de leur modération, alors qu'il leur eût été facile de mettre Paris à feu et à sang. Je me sens tout drôle, en vérité, de prendre pour la première fois de ma vie la défense du gouvernement; ça n'est guère dans mes habitudes; mais quand je me trouve face à face avec des ci-devant enragés de mon espèce, je suis obligé de convenir avec eux, que l'état de choses actuel est la seule planche de salut qui nous reste, et qu'un pas

de plus en avant nous ferait pactiser avec tous ces idiots qu'on déifie dans les réunions de Belleville et autres, les Millières, les Budailles, les Flourens et tutti quanti.

Le froid lui-même est gouvernemental, il a contribué pour sa bonne part à l'apaisement des passions populaires ; nous avons eu, ces jours-ci, dix degrés, et si les opticiens ont l'habitude de mettre au chiffre 8 *rivières gelées*, ils pourraient tout aussi judicieusement adopter un chiffre minimum au-dessus duquel jamais on n'a vu d'émeutes dans les grandes villes.

—

1870. — 30 Avril.

A Madame Lina Beck-Bernard

.....Le procès est jugé ; c'est une infamie de plus à mettre au compte de ce Janus à double face. Suivant que vous serez puissant ou misérable, les jugements de Tours vous rendront blanc ou noir. Cette citation a échappé récemment à un naïf conférencier qui a eu un succès colossal ; avouez que le jeu de mot a quelquefois du bon. On espérait que le forban serait tout au moins exilé et que le cousin aurait au moins le bon sens de donner cette satisfaction à l'opinion publique ; mais non, ce monsieur était de ceux à qui il est permis de tuer impunément ; il l'a mainte fois prouvé. Passons...

Savez-vous que je donne des leçons à n'en plus finir, grammaire, histoire, allemand ; oui, madame, allemand, et j'ai quatre élèves. Je lisais, ces jours-ci, le *Neveu de Rameau* (un chef d'œuvre de Diderot) ; il met en scène un

gueux de la pire espèce qui soutient avec assez de raison, que la meilleure façon d'apprendre les choses qu'on ne sait pas, c'est de les enseigner comme si on les savait ; rien n'est plus vrai. Voilà pourquoi, vienne l'année prochaine, je ne désespère pas de vous aborder en vous disant : Guten Tag gnædige Frau, et en attendant, il faut que je vous dise : Guten Abend.

—

1870. 1er Août.

A Monsieur A...

.....Mais je bavarde et ne suis cependant guère en humeur de dire des folies. La culture n'a pas été favorable cette année. Nous avons eu une sécheresse dont les effets ont été désastreux pour les céréales et les fourrages. De toutes les calamités qui peuvent affliger l'humanité, il ne manquait que la guerre, et cela va nous achever. Je ne veux pas, hélas ! rechercher si les raisons de la France étaient justifiables, elle est commencée, et, en bon citoyen, je ne dois qu'émettre le désir de la voir tourner à bien ; mais qu'elle soit heureuse ou malheureuse, j'ai la certitude que les résultats ne seront pas, pour la France, ce dont on nous leurre en ce moment. — Qui vivra, verra, et qui verra ne rira guère, je le crains fort.

Tâchez donc, mon vieil ami, de retrouver un peu de cette verve qui nous chassait du lit, jadis, à 5 heures du matin, pour étudier, à qui mieux mieux, les pandectes, sous-peine pour le délinquant, de payer chez Lequet, une bouteille de Beaune. Dernièrement, le hasard amenait chez

moi une grande Dame très gracieuse, ma foi! qui me racontait gaiement qu'elle et toute sa famille avait dîné au petit Tivoli dans l'avenue de Meudon; elle se donnait toutes les peines imaginables pour me renseigner sur la topographie de l'endroit. Connu, lui dis-je, en la dispensant d'insister; et je pensais, à part moi, à ce dîner de thèse où nous avions ri de si bon cœur, sous l'abri des musiciens. Hélas! qu'ils sont loin ces jours de franche gaieté, et comme il me semble qu'ils reviendraient quand même, si un heureux hasard nous rassemblait pour quelque temps! La vie que je mène ici, est tellement sérieuse, que je ne peux y trouver un pauvre petit instant pour rire, moi qui jadis m'y entendais si bien; mais que voulez-vous, je vais aux champs faire le tour du maître, et pour me distraire en rentrant, je donne à ma fille des leçons de grammaire, d'allemand, etc... J'espère que tout votre monde est en bonne santé et que vous répondrez rien qu'un petit mot, pour me dire si je ne me trompe pas.

—

1870. — 24 Août.

A Monsieur Dupont.

Nous avons reçu, ce matin, votre journal, car c'est bien là le mot qui convient à cette intéressante correspondance que vous voulez bien prendre la peine de nous adresser. Si les choses s'embrouillent à l'excès, vous aurez une autre ressource que votre barbe de modèle ; vous pourriez vous enrôler dans la légion des chroniqueurs ; donc votre *chronique*, puisque c'est le mot du jour,

a été lue ici, avec une véritable avidité. Tout pouvait aller dans notre petite province, lorsqu'on daignait nous donner des nouvelles ; mais vous ne sauriez vous figurer l'affaissement de l'opinion et la démoralisation générale, en présence de cette absence totale de renseignements. Vous ne pouvez vous figurez l'abrutissement des campagnes; le grand mot de trahison est lâché, et le paysan ne peut admettre que son cher Empereur ait pu commettre l'ombre d'une sottise. Ses projets étaient excellents, ce sont ses ministres soi-disant libéraux qui l'ont perdu avec intention ; on a, disent-ils, saisi à Longueville des canons et des munitions de guerre, adressées à qui? au roi de Prusse ; les employés du chemin de fer, préoccupés du poids des colis, auraient ouvert les caisses et constaté cette trahison. Que voulez-vous dire à des crétins qui propagent sérieusement de pareilles nouvelles ?

Une chose plus vraisemblable, c'est l'arrestation d'un pâtissier de Provins qui correspondait mystérieusement avec ses compatriotes. Il était né Prussien, et comme il avait épousé une Provinoise, on l'avait autorisé à séjourner, et il a été pris en flagrant délit ; on aurait trouvé, à son domicile, une correspondance fort étendue.

Vos informations portent toutes l'empreinte de la vérité et sont le plus souvent confirmées par le *Temps* qui semble toujours fort bien renseigné ; ce matin, toutefois, il annonce que la ligne est coupée jusqu'à Provins, en cela il se trompe, car hier encore on allait jusqu'à Troyes. Nous étions fort alarmés, bien que ce corps du

Prince Royal soit partout ou nulle part; son existence aux environs de Saint-Dizier nous donne beaucoup à penser; s'il suit la vallée de l'Aube, avant huit jours il pourra être ici; voilà pourquoi je suis aux aguets, tout prêt à emmener mon monde à la première alarme; tous les ordres sont donnés. Les vaches iront dans les bois qui sont derrière le village. Gabriel est décidé à rester à proximité du pays, de façon à surveiller tout sans être aperçu. C'est un ancien soldat sur lequel on peut compter.

Quelque envie que j'aie de croire à la réussite des projets de Bazaine, j'ai peine à m'expliquer ces mouvements comme le résultat des combinaisons contraires. Je crois difficilement à la séparation des trois corps d'armée; je ne puis admettre qu'ils ne puissent pas se rejoindre derrière les murs de Metz, à supposer qu'ils ne puissent le faire par devant; on nous représente les forces du Camp se dirigeant par Reims, vers le nord; nous serions bien autrement rassurés, si, au lieu de les voir prendre la route du nord, ils prenaient celle du sud-ouest, dans la direction de Vitry. Si donc vous entendez dire quelque chose de positif sur la marche de ce damné Prince Royal, prévenez-nous au plus vite, car c'est là que le bât nous blesse.

—

1870. — 2 ou 3 Septembre. — Orléans.

A M. Dupont.

..... Il est à croire, qu'avant trois jours, Provins et tout

l'Est sera envahi ; on doit s'attendre à tout ; n'étant bon à rien pour la défense du pays, je serai toujours bon à sauver notre enfant ; quant à vous, faites tout ce qui dépendra de vous pour sauver et abriter nos précieux souvenirs. L'exemple de Strasbourg nous laisse à penser ce qui nous attend ; quand on pense que ce gredin qui nous a perdus, n'a pas le courage de se faire sauter la cervelle. Le Hohenzollern va devenir une vérité. Qui désormais aura le courage d'affronter cette puissance ? Qui va prendre en main la direction des affaires ? Qui aura le courage de se charger d'une aussi lourde succession ? Après la capitulation d'une armée épuisée par quatre jours de bataille incessante, il est difficile de voir autre chose que la capitulation du pays. Les armées manquent partout, les mobiles arrivent ici sans fusils, et on les envoie sur Paris ; dans cet état que fera-t-on ?

—

1870. — 14 Septembre.

A M. Dupont.

A voir et entendre la question des troupes de Paris, il me semble impossible qu'il n'y ait que cent mille hommes de troupes régulières ; les régiments se reforment avec une rapidité problématique ; ici on en est au 2e régiment de cuirassiers, incessamment on passera au 3e, qu'il en soit de même dans toutes les garnisons, et on peut juger de l'activité déployée. Il y a des moments où je me prends à désirer qu'on traite ces messieurs comme ils le méritent, quand ils seront alignés sous Paris. Cet

infâme Bonaparte, voyant la cause de sa dynastie perdue et recueillant des soldats les témoignages les plus certains de sa disgrâce, est capable d'avoir signé sa capitulation, pour priver le pays d'une armée parfaitement solide, sur laquelle il avait le droit de compter. J'aimerais mieux le démembrement de la France, que la réintégration de cette ignoble canaille.....

—

1870. — 30 Septembre.

A Madame Lina Beck-Bernard.

Je ne veux pas laisser partir cette lettre sans vous envoyer mon cri de détresse profonde. Nous voici en Bretagne où un singulier hasard nous a poussés. Confiants dans la solidité de notre armée, nous avons quitté Provins, dans l'espoir d'un prompt retour, sans bagages, sans vêtements d'hiver, et maintenant nous voilà en route, Dieu sait pour combien de temps. Si j'avais habité une ville, je n'aurais pas hésité, je serais resté, mais dans une campagne isolée, nous avions tout à craindre des maraudeurs. Je suis très patient de ma nature, mais si j'avais eu affaire à quelque soldat insolent, je lui aurais brûlé la cervelle, et nous aurions tous payé cher cette imprudence. La défense n'a pas été organisée après cinq semaines de guerre ; pas un garde national n'était armé dans les départements de l'Est. Dès le lendemain de Sedan, je disais à qui voulait l'entendre, que ce gredin nous avait livrés pour se venger et nous enlever la seule défense qui nous restait; la suite m'a donné raison, et le

temps viendra où cette infamie pourra se prouver par pièces et documents; j'en ai la certitude, tout a été fait pour la dynastie, rien pour le pays ; ces gens-là n'ont pas un soupçon de patriotisme, ici on n'en manque pas, et aujourd'hui mon avis est que nous ne pouvons nous sauver que par là. L'armée est démoralisée, à tort ou à raison elle se défie de ses chefs; ceux-ci, habitués à la routine des casernes, ne voient rien en dehors du soldat instruit, c'est-à-dire de l'instrument auquel on a enlevé toute apparence de ressort; — ils ne se gênent guère pour dire que le pays est perdu, et qu'il se lance dans des utopies, que la Mobile n'a aucune valeur. Joignez à cela, que les grosses épaulettes sont portées, pour la plupart, par des hommes trop âgés pour savoir se mettre au niveau de la spontanéité juvénile; ils prétendent diriger, et commettent balourdises sur balourdises. Depuis un mois, on parle d'une armée de la Loire, d'une armée de Lyon ; eh bien! ce que je vois de mes yeux me donne la plus triste idée des hommes qui président à l'organisation de ces corps. Vous avez vu par les journaux ce qui s'est passé à Orléans : des ordres, des contre-ordres n'aboutissant qu'à des retraites sans fin, des marches et des contre-marches qui énervent le soldat. Le gouvernement a sous la main peut-être cinquante mille homme répartis entre Angers, Poitiers, Blois et Tours, et il n'a pas su lancer cette masse d'hommes inutiles sur un corps de douze ou quinze mille Prussiens qui ont exploité la Beauce suivant leur fantaisie. L'initiative privée va prendre le dessus ; des bandes s'organisent dans les départements de

l'Ouest. Les Vendéens et les Bretons sont loin de ressembler aux populations inertes du centre de la Champagne ; ce sont toujours les hommes d'autrefois. Cathélineau et Stofflet viennent de faire un appel qui, je pense, aura un écho dans le Bocage. Les ouvriers sont sans travail ; les ardoisiers d'Angers, les tisserands bretons vont s'enrôler par milliers. Les départements de l'Ouest mobilisent toutes les gardes nationales et votent des sommes considérables destinées à acheter des fusils en Angleterre. Si le siège de Paris dure seulement un mois, ce ne sera pas par milliers, mais par millions que se compteront les hommes armés. Or la défense me paraît assurée pour longtemps, je n'y croyais guère dans le principe; mais les ouvriers sont enragés, et si plus tard ils font du mal, pour le moment ils peuvent donner un rude coup de collier à la défense nationale. J'ai été, il y a quinze jours, sur le point de ramener tout mon monde dans la capitale ; c'est assez vous dire que je désirais faire mon devoir comme tant d'autres; mais que pourrai-je avec mes yeux et n'ayant jamais tenu un fusil de ma vie ?

—

1870. —21 Novembre. — Pornic.

A Madame Lina Beck-Bernard.

Chère Madame, nous n'avons pas trop à nous plaindre dans les tristes conjonctures que nous avons à traverser, car notre correspondance fonctionne assez régulièrement ; et vraiment par le temps qui court, ce ne doit pas être chose facile aux employés des postes de savoir où diriger

leurs lettres; c'est assez vous dire que nous avons reçu votre dernière qui a été la très bienvenue sur cette plage éloignée où notre pauvre esquif est venu s'échouer tant bien que mal. N'est-ce pas un de ces coups du sort qui nous a amenés dans cette petite ville coquette, la résidence d'été des riches Nantais qui viennent ici passer les loisirs que leur laissent le commerce et les affaires. Tout est charmant, ici, et cela ressemble on ne peut plus à un décor d'Opéra-Comique. Je m'attendais, en arrivant, à revoir l'Océan avec toutes ses fureurs que je n'avais pas contemplées depuis une quinzaine d'années; rien de tout cela, une petite mer bien calme, l'île de Noirmoutiers qui est en face de nous, et que l'on peut gagner pédestrement à la marée basse, forme avec la rive opposée qui est la nôtre, une baie très profonde où les petits pêcheurs s'en vont, presque par tous les temps, chercher leur frétillante cargaison. L'édilité locale, appréciant les bienfaits de l'émigration annuelle, a pratiqué, sur la *côte*, une promenade toute gracieuse, en plein midi, le long de laquelle les bons bourgeois se sont escrimés, là comme partout, pour enlaidir cette côte bénie; vous voyez d'ici cet éternel chalet qui se retrouve partout. Toutes ces habitations sont fermées en ce moment; quelques baigneurs surpris par la guerre ont jugé prudent de rester dans leurs locations d'été, mais la plupart se sont retirés dans la ville, et ceux qui font la spéculation de louer leurs maisons aux étrangers, n'ont pas à se plaindre du terrible fléau qui remplit inopinément leurs escarcelles.....

Voilà pour les lettres. J'oubliais celles qui nous viennent de la campagne où tout s'est bien passé jusqu'à ce jour ; mais il n'est pas vraisemblable que cela dure. L'ennemi est de tous côtés, et ce serait merveille, s'il ne pénétrait pas dans cet oasis pour le ravager. Quant à l'heure du journal, c'est l'heure palpitante ; du plus loin que j'entends crier: l'*Union Bretonne !* sur un ton que je me rappellerai toute ma vie, dussé-je vivre cent ans, j'ouvre ma porte et je me précipite sur cette feuille dont le seul mérite est de reproduire à peu près toutes les dépêches de la journée ; je rentre, on fait cercle autour de moi, et je lis les douze colonnes sans m'arrêter.

Toute la France a les yeux fixés sur l'armée de la Loire ; à l'heure qu'il est, peut-être, nos destinées se jouent-elles ; quand je dis nos destinées, j'ai tort, car je crois beaucoup aux succès de l'armée de Paris, qui, selon toute vraisemblance, laisse l'armée ennemie s'user et s'épuiser aussi longtemps que possible dans de vains efforts pour l'écraser au dernier moment. Les horreurs de ces gredins-là dépassent tout ce que l'on pouvait craindre ; je ne sais à quel siècle de barbarie il faudrait remonter, pour trouver une résolution aussi arrêtée de se montrer infâme et monstrueux ; ce roi qui ose mêler la divinité à tous ses forfaits, a bien mérité le nom de Tartufe Caporal, qui lui a été décerné par je ne sais qui, et je crois que ce serait rendre un signalé service à l'humanité, que de pendre haut et court le monarque et son ministre, au mépris de toutes les lois du droit public, qu'ils ont si indignement violées à tout propos et en toute occasion.

M. X... est venu nous voir récemment ; il a pu, sans grande difficulté, parvenir jusqu'à nous, en faisant le grand tour par Nevers ; mais en rentrant chez lui, il lui a fallu percer les bandes prussiennes, qui, paraît-il, le regardaient de travers. Dieu merci ! il est arrivé sans encombre, il nous a donné les meilleurs renseignements sur notre retraite. La levée de tous les hommes, mariés ou non, jusqu'à quarante ans, va nous enlever Anatole et Santerre ; le premier a quatre enfants et est aussi myope que moi ; le second est bon tireur, il est naturel qu'il subisse la loi commune ; ce ne sont pas les hommes qui feront défaut; si la guerre dure encore un peu, je crois même qu'on arrivera à les armer, les instruire et les équiper; ce qui manquait, c'était surtout la discipline, et les cours martiales sont en train de faire justice de cet élément pernicieux de désordre qui nous aurait irrésistiblement perdus, s'il avait duré. Il est incontestable que notre armée avait été démoralisée à fond, que les pillages du Mexique et de la Chine, le déplorable système du remplacement avaient produit le plus mauvais effet. Aujourd'hui ces fâcheux éléments ont disparu, et, l'enthousiasme aidant, j'ai bon espoir dans les douze ou quinze cent mille hommes que l'on est en train de former. Que les Anglais et les Autrichiens se mêlent de la partie, et je crois que M. de Bismarck se mordra les doigts de ne pas avoir signé l'armistice ; on dit qu'il vous cherche noise. Si la guerre devient générale, la Belgique et la Suisse pourraient être appelées à figurer dans d'horribles débats. Je vous aime trop, pour désirer de pareils événements,

mais j'ai bien peur que mes prévisions ne se réalisent un jour ou l'autre.

—

1870. — 9 Décembre.

A Madame Sallard.

J'ai été bien heureux de recevoir aujourd'hui ta lettre datée du 28 Novembre ; elle porte le timbre du 3 Décembre, elle n'a donc mis que cinq jours pour nous arriver, ce qui n'est pas beaucoup dans l'état actuel des choses. J'étais bien loin de m'attendre au bonheur qui m'arrive aujourd'hui. Je croyais le rideau de Prussiens tellement épais entre Fontainebleau et Tours, qu'il me semblait de toute impossibilité que les lettres pussent passer. Dieu merci! il n'en est rien, et me voici bien rassuré sur votre compte. Tes détails sur les Saxons qu'on a menés à la boucherie, sont navrants ; à part les Prussiens qui sont à moitié sauvages et d'une arrogance intolérable, les Allemands sont d'assez braves gens. Le ciel a permis que nous n'eussions, vous et nous, que des Bavarois et des Saxons en passage. Depuis le 27, nous ne savons rien de chez nous ; à ce moment, la grande poussée était finie ; il y a eu fort peu de troupes de passage, mais si le besoin de ravitaillement les amène jusque chez nous, alors tout sera perdu... Nous avons été bien impressionnés par cette nouvelle évacuation d'Orléans, d'autant plus, hélas! que nous avions accueilli avec une joie folle les grandes nouvelles de Paris. Quelle héroïque défense et que la province sera mal venue, dorénavant, à

reprocher à sa capitale l'ascendant qu'elle a cru devoir prendre depuis tant d'années sur la destinée du pays ! Hélas ! pourquoi n'a-t-il pas bousculé, six mois plus tôt, cet infâme Bonaparte qui nous a réduits à la déplorable situation où nous sommes aujourd'hui. On aurait crié à la révolution et à l'infamie, mais nous aurions évité ce que nous endurons. Trochu et Jules Favre ont été sublimes d'abnégation et de longanimité. Les Bretons sont fanatiques pour ce grand homme qui a si merveilleusement tiré du chaos une armée formidable, la seule, peut-être, qui nous sauvera de tous nos désastres. Tous ici, légitimistes, royalistes de toutes nuances s'accordent à rendre hommage aux grandes vertus du citoyen, aux éminentes qualités du général qui a eu l'insigne honnêteté de s'effacer devant le mérite des généraux qui combattaient sous ses ordres. Gambetta, lui aussi, ne perd pas son temps, il a eu le talent de triompher des résistances haineuses des populations méridionales, et il a travaillé à organiser des armées sur tous les points du territoire..... Un mauvais effet, bien mauvais, a été produit par la destitution de M. de Kératry qui avait su gagner la confiance de l'armée de Conlie, et l'organiser très rapidement. Que s'est-il passé dans les coulisses ? l'avenir nous l'apprendra. Il est regrettable que, dans le nord, les choses n'aient pas marché aussi vivement. Nous nous étions bercés, sous l'empire des bonnes nouvelles de Paris, du doux espoir de rentrer, avant quinze jours, dans cette chère ville, et la retraite du général d'Aurelles nous a confondus. Hier cependant, on a reçu dans la colonie des

nouvelles de Paris ; la vie y est encore facile, nous dit-on.....

—

1870. — 23 Décembre.

A Madame Beck.

..... J'ai été heureux de voir que les énergiques populations de l'Est ont compris la guerre de défense qui nous convient le mieux, et qu'elles sont disposées à faire payer à ces forbans toute leurs insolences, plus cher que ne l'ont fait les ramollis de la Normandie et du Centre. Cette anecdote de Todlengrabe est sinistre, et ce qui l'est non moins, c'est d'être réduit à souhaiter qu'elles se multiplient à l'infini. Depuis quelques jours l'espérance commence à nous revenir; certes, nos armées de la Loire ne font pas des prouesses bien remarquables, mais qu'elles tiennent en échec les meilleures troupes de l'Allemagne, c'est l'essentiel! cela donne à nos chers Parisiens le temps de terminer leurs préparatifs, et quand ils auront la formidable artillerie dont ils savent si bien se servir, je crois qu'ils tailleront de rudes croupières à leurs adversaires.

..... Voilà le froid qui reprend ; nos pauvres soldats vont-ils souffrir! Que je comprends bien votre indignation contre tous ces gandins qui affluent partout où le danger n'existe pas, on les voit flâner avec leur sourire inepte, stéréotypé sur leur visage! Je ne puis vous dire quel serrement de cœur j'éprouve, lorsque je croise ces individus, pleins de jeunesse et de santé, et quand je me prends à réfléchir, qu'il

peut exister, aux yeux de beaucoup de gens, une sorte de solidarité entre eux et moi; ça monte à cheval, ça tire des coups de fusil aux oiseaux de mer, sur la côte, ça sonne du cor, ça ne s'est jamais douté un instant de ce que c'est qu'une patrie; mais ça se croirait perdu si ça n'improvisait pas un costume fantaisiste, approprié à la circonstance. Tels ils sont à Lausanne, tels ils sont ici, croyez le bien, et quand cette guerre n'aurait d'autre résultat que de les ruiner à plate couture et leur apprendre ce que c'est que la misère, je la supporterais de bon cœur, pour ma part. Hier j'avais commencé cette lettre, sous la bonne impression des nouvelles qui nous étaient arrivées de Paris, aujourd'hui ma pauvre figure a repris sa couleur habituelle ; les nouvelles sont mauvaises, Tours a été occupé. J'ai passé ma nuit à peu près blanche, réfléchissant à toutes les calamités qui pèsent sur notre pauvre pays; certes, il est très coupable, et il a mérité bien des ignominies, mais n'est-ce pas atroce de voir que ce sont les partisans de la bonne cause qui souffrent le plus aujourd'hui des sottises des autres ; le paysan, toujours lâche et ignoble dans son abrutissement, donne à l'ennemi, qui le rosse, des renseignements sur la situation de nos soldats; et c'est lui, le suffrage universel aidant, qui a le plus contribué à nos malheurs. Il y a, dans toutes ces petites feuilles de province, un déchaînement unanime contre le gouvernement de la république; ces idiots font un crime à Gambetta d'avoir mal interprété une dépêche parisienne, et de n'avoir pas su improviser des armées aguerries avec des conscrits de vingt ans. Naguère ces

folliculaires indignes, qui jouent l'austérité, multipliaient les coups d'encensoir au gredin qui nous a perdus, et qu'ils voudraient voir revenir à la suite de nos vainqueurs. De toutes les humiliations qui nous sont réservées, c'est celle-là que je redoute le plus, et qui me semble la plus inévitable. Figurez-vous ce que serait, dans ce Paris si héroïque, la rentrée et la réapparition de ce cortège burlesque et infâme. Qu'ils y viennent! et je crois qu'ils n'y resteront pas longtemps. A côté des sottises réactionnaires, je ne puis passer sous silence les odieux forfaits des socialistes et les déclamations aussi creuses que ronflantes de tous ces rêveurs sans cervelle qui ont le courage de s'occuper de leurs utopies quand le pays est à l'extrémité.....

—

1871. — 10 Janvier.

A Madame Lina Beck-Bernard.

Merci de votre bonne lettre et de vos aimables souhaits de nouvel an, contre lesquels, j'en ai bien peur, ne prévaudront pas les tristes exigences du destin.

Je constate, sans pour cela me féliciter de cette coïncidence, que votre cher souvenir m'est arrivé en même temps que mon ennemie intime, qui a su trouver mon adresse, en dépit de toutes les précautions que j'avais prises pour la tromper. Dame goutte, puisqu'il faut l'appeler par son nom, s'est emparée d'une de mes jambes, et me voilà cloué dans Pornic, jusqu'à ce qu'il lui plaise de se retirer; or si c'est une maladie désagréable quand on est chez soi, et qu'on a sous la main tous ces objets nécessaires, vous pouvez penser à ce que cela devient

dans une maison où il n'y a qu'un méchant fauteuil cassé ; toutefois, je fais de mon mieux pour me persuader que c'est autre chose : une entorse, par exemple, que j'ai attrapée en courant avec les enfants. Je saute à cloche-pied dans la chambre, au grand amusement de la jeunesse qui est tout émerveillée des efforts de ce vieux crapaud, ou bien je peste, je jure, je sacre, pour ne pas m'écarter des dignes habitudes de la grande et honorable confrérie des podagres. Cependant ma pauvre femme me dorlotte comme un vrai bébé, elle me confectionne de ses doigts de fée un magnifique gilet de laine, pour venir en aide à certains vêtements insuffisants contre les rigueurs de la saison. Nous n'avons pas eu à subir une température aussi extrême que les habitants de Lausanne, le maximum a atteint 10 degrés pendant trois heures, et le plus souvent ce n'était que 6 ou 7. Vous savez qu'au bord de la mer il est extrêmement rare dans cette latitude d'avoir des froids plus vifs. Les magnifiques lauriers-thyms, les magnoliers, les chênes verts sont là pour attester ce que j'avance. Notre jour de l'an s'est passé d'une façon lamentable; j'ai bien fait tous mes efforts pour revenir à ma thèse et pour soutenir que ce jour n'avait rien de plus extraordinaire que les autres, et que s'il avait plu aux gens qui ont arrangé tout cela, de faire les années moins longues, etc.; je vous fais grâce du reste ; mais je pensais, *in petto*, à la réunion de famille où petits et grands se retrouvaient autour de ma table ; quelle joie pour tout ce jeune monde dispersé aujourd'hui aux quatre coins de la France !.....

..... Notre ami est arrivé avant-hier, nous donnant des nouvelles de notre cher pays; il est resté onze jours en route, a dû en attendre quatre à Moulins, avec un froid de 20 degrès, que toute l'armée de Bourbaki eût fini son passage. On s'accorde à dire que cette armée sera portée à 240.000 hommes, d'ici à quelque temps, en y comprenant, toutefois, le corps de Nevers qui est de 60.000 hommes. Il a rencontré à Clamecy une compagnie de francs-tireurs montévidéens et garibaldiens qui faisaient plaisir à voir, tous hommes magnifiques, équipés à leurs frais, armés dans la perfection et rappelant, à s'y méprendre, les compagnies franches des dernières guerres. Ils venaient de faire un heureux coup de main, surpris 50 hommes et en avaient tué 49. Nos pauvres mobiles, à côté d'eux, faisaient le plus triste contraste ; un bon tiers était en sabots, et la plupart avaient une misérable tunique toute déchirée.

Depuis ce moment, les événements ont marché, nous apprenons, coup sur coup, l'évacuation de Langres, de Gray, des engagements aux environs de Belfort ; et vous, vous êtes assez heureux pour être aux premières loges ; je souhaite que la représentation soit à notre bénéfice. Garibaldi est là, et je serais bien trompé si, à l'heure où j'écris ces lignes, Belfort n'était pas débloqué. Cette diversion est des plus heureuses, en ce sens que, si nous avons le plus petit succès, toute l'armée prussienne sera aussitôt dans un grand désarroi. On affirme que Frédéric-Charles marche rapidement au secours de Verder et de Treskow ; de la sorte, l'armée de Chanzy va se trouver

dégagée et, peut-être, pourra-t-elle reprendre sa marche en avant.

Tous les jours on se bat sous Vendôme ; cette petite ville que j'ai laissée si tranquille, il y a trois mois, doit être aujourd'hui dans un piteux état. Je disais, croyant plaisanter à cette époque, que si j'avais à choisir un point stratégique de résistance, il n'y en aurait pas de plus séduisant que Vendôme. Hélas ! les événements m'ont donné raison. Les Prussiens ont pris possession tout naturellement de la meilleure position sur la gauche du Loir ; nous sommes sur la droite, et l'on se canonne sans merci ; du matin au soir, les boulets et les bombes passent pardessus la ville qui doit ressentir de terribles angoisses. Du reste, quand je vous parlais, tout à l'heure, de tactiques et de stratégie, c'est une chose singulière de penser à l'efficacité des travaux historiques, qui ont développé chez moi cette manie. Je passe mes journées avec deux ou trois cartes sur mes genoux, cherchant des plans de campagnes, et me frottant les mains quand je vois mes prévisions réalisées. Je n'ai rien à envier à l'oncle Toby et au caporal Trim de Sterne. Toute l'armée bretonne est armée ; elle a reçu des fusils Remington, et l'armée de Normandie seule n'a pas fait parler d'elle. Le général Briaud s'amuse à répondre aux récriminations du conseil municipal rouennais ; ah ! qu'il a tort, et que je méprise tous ces potentats de village qui ont l'aplomb de se considérer comme les élus du suffrage universel. Qui trompent-ils donc tous ces Basile ? et quelle vanité misérable que celle de ces importants de troisième caté-

gorie, qui ont la prétention de se poser en victime de l'arbitraire, alors qu'eux-mêmes ne sont arrivés à obtenir ces vains titres qui flattaient leur stupide gloriole, qu'à grand renfort de bassesses de toutes sortes ; et ça ose aujourd'hui invoquer des idées de liberté !

—

1871. — 1er Février.

A Monsieur Dupont.

..... Aujourd'hui tous nos projets sont modifiés ; nous retournons à Provins, en attendant mieux, nous tenons à affirmer, quand même, nos droits de citoyens, et à protester contre l'abattement qui semble engourdir notre infortuné pays. Notre fibre patriotique est surexcitée au-delà de toute expression, et cependant que puis-je ? Depuis près d'un mois la goutte m'a terrassé, je ne me remue qu'à grand'peine, et je me prends en pitié quand je me reproche de n'avoir rien essayé pour le salut de mon pauvre pays. La paix, si honteuse qu'elle soit, nous rendra 600.000 hommes ; il va falloir armer tout le monde, instruire tous ces malheureux qui ne savaient même pas charger leurs armes et qui se débandaient avant d'avoir vu l'ennemi. La défense à outrance est une thèse à soutenir, mais y songer en ce moment serait folie ; prenons notre temps, employons toutes nos ressources à un armement colossal, et le jour de la vengeance arrivera. Si j'étais à Poigny, je me porterais candidat aux élections, dût-il m'en arriver malheur ; si je n'étais pas bon pour la parole, je serais bon pour l'*action*. Plus de rois, plus de

ces infamies qui nous ont perdus et nous perdront toujours. Mon cœur saigne quand je pense que tant de sacrifices ont été perdus. Tout ce que je redoute, c'est que le paysan idiot ne nous ramène à cet exécrable Bonaparte. Mais vous, qu'êtes-vous devenu, pauvre père ! Ecrivez-nous, venez nous rejoindre, si vous le pouvez, nous pleurerons ensemble sur les malheurs qui nous accablent. Combien de fois m'est-il arrivé de regretter de ne pas avoir partagé vos souffrances !

X... disait que c'était adroit d'avoir fui Paris ; si j'avais su à qui confier mon enfant ! mais la pauvrette n'aurait pas résisté.

—

1871. — 9 Février.

A madame Sallard.

Tu vas tomber des nues en recevant cette lettre, nous sommes à Poigny depuis deux jours, après avoir subi les vicissitudes les plus désagréables; la vie à Pornic devenait chaque jour plus difficile, nous étions décidés à nous rabattre sur les Sables d'Olonne, lorsque la nouvelle de l'armistice nous est tombée comme une bombe. X... qui était venu chercher sa femme et ses enfants pour leur faire traverser toute la France, au milieu des horreurs de la guerre, a tenu à mettre son projet à exécution. Il était tellement désireux de nous voir revenir avec eux, que nous nous sommes décidés à partager leur fortune. Nous avons fait un énorme circuit qui a duré huit jours. Quand j'ai quitté Pornic, à peine pouvais-je mettre mon

pied goutteux par terre ; car depuis le 8 janvier je suis pris par cette damnée maladie ; en route il m'a fallu faire des prodiges d'équilibre pour me tirer d'affaire, avec femme, enfant et bagages de toute sorte ; joins à cela un désarroi abominable dans tous les trains, la nécessité d'attendre trois, quatre ou cinq heures, des convois retardataires, la perspective de se voir broyé et mis en capilotade comme les wagons qu'on rencontrait à tout moment, à droite ou à gauche de la voie. Je suis passé par Nantes, Angers, Niort, Poitiers, Nevers, Cosne, Briare, Montargis et Montereau, et me voilà. Il nous est arrivé de coucher sur des chaises, faute de lits, de dîner par cœur, faute de pain ; mais qu'est-ce que tout cela, en présence des souffrances de nos pauvres Parisiens. Si tu as des nouvelles, envoie-m'en au plus tôt. Maintenant nous voilà comme vous, sans nouvelles de qui que ce soit, c'est le côté le plus triste de notre vie campagnarde. Nos pauvres mobiles de Seine-et-Marne ont été bien éprouvés dans la journée du 19, à Paris. Le plus beau garçon de notre village est mort des suites d'une amputation, et combien d'autres avec ! Tout cela est lamentable, il n'y a plus le moindre espoir à conserver, tout est perdu, fors l'honneur. On a dit des Anglais : rien n'est perdu pour eux, fors l'honneur ; et c'est bien vrai . Adieu ! chère bonne mère ; et toi, mon pauvre père, console-toi ; la revanche aura lieu dans quelques années, pour le moment, c'est chose impossible.

1871. — 26 Février.

A Madame Sallard.

Aujourd'hui 26, je reçois ta lettre du 16 ; de plus fort en plus fort, dix jours pour faire treize lieues ; par exemple, j'ai reçu de Provins ta lettre du 22 janvier, elle était escortée de nombreuses lettres de Paris, par ballon monté. Tu me disais que vous aviez souffert de la rareté de beaucoup de choses indispensables à la vie ; du 16 février, tu ne me dis rien qui se rapporte à ce vil détail. Etes-vous ravitaillés, et vivez-vous donc plus facilement? Tu me parles des contributions énormes qui vous sont infligées ; hélas ! nous y avions échappé jusqu'à ce jour ; mais maintenant, ils font leurs tournées et emmènent fort bien les récalcitrants. J'ai dû donner mon opinion, et je dois dire que j'ai poussé à la résistance, sauf à être pillé, le cas échéant. Tous ces paysans qui ont voté *Oui*, avec un touchant ensemble, ne savent plus où donner de la tête en face du vainqueur, et ont perdu toute énergie ; j'ai protesté, au nom de la commune, contre les taxes énormes qu'on lui impose et qui sont hors de toute proportion avec le rôle des contributions. Les élections de Paris sont stupides, à cet égard, je partage entièrement ton opinion, non parce que je regrette beaucoup X... qui n'a pas fait preuve d'une grande capacité, alors qu'il y avait la main, mais à côté de noms excellents, tels que Thiers, Henri Martin, Littré, Saisset, Jules Favre, il y en a de ridicules qui seront noyés dans le nombre ; au total, Grévy, qui est le type de l'honnêteté, a été

nommé presque à l'unanimité par cette Chambre improvisée en huit jours ; c'est bon signe. On dit qu'elle ne renferme guère qu'un tiers de monarchistes de toutes nuances, et que les deux autres tiers sont acquis à une république honnête et modérée. Dans notre département, les choix n'ont pas été des plus heureux ; à part Choiseuil et Jozon, tout le reste a peu de valeur. Mon ancien ami, Batbie, a été nommé, il *ira loin*, celui-là. Mais laissons cela ; aussi bien renseignés comme nous le sommes, nous parlons, comme des aveugles, de couleurs.

—

1871. — Mars.

A Monsieur Dupont.

Je tiens, avant toutes choses, à vous remercier mille fois de votre sollicitude pour tout ce qui nous touchait le plus au cœur. Que de tourments, que de fatigues, que de mal vous vous êtes donnés ! Dieu a voulu vous sauver de toutes ces odieuses perplexités. Encore quelques jours de patience, et nous aurons l'ineffable bonheur de vous embrasser. Mais si vous avez eu des ennuis et des tourments, voilà qu'en pleine paix, nous abordons une série d'émotions qui nous étaient inconnues jusqu'à ce jour. L'article 8 des préliminaires porte formellement qu'après la ratification par l'Assemblée, de ces préliminaires, les contributions seront perçues, dans les pays occupés, pour le compte de la France, par des agents français. Eh bien ! au mépris de la foi des traités, le préfet des Prussiens, de Melun a envoyé une lettre circulaire à tous les maires

du département, pour leur enjoindre de verser, le samedi 2, les trois douzièmes de la contribution de 1870, et le mardi 14, les deux douzièmes de celle de 1871 ; plus du double de ce que nous payons d'ordinire. Si nous ne payons pas, des colonnes mobiles parcourront le pays et feront des exécutions militaires, (traduisez : pilleront) et vous vous figurez, peut-être, que des agents français se mettront en mesure de dire aux maires ce qu'ils ont à faire ; du tout, le 15 février, ils ont reçu un avis officieux émané on ne sait de qui, d'après lequel on leur conseillait de marchander le plus qu'ils pourraient, afin d'éviter des mesures de rigueur ; depuis ce jour où l'on pouvait se croire encore en guerre, rien. On a bien songé à afficher partout la déchéance du gredin, mais en eût-il plus coûté de donner connaissance à toutes nos populations effarées du texte du traité dont on nie déjà l'existence dans la plupart de nos campagnes Que résulte-t-il de tout cela ? c'est que nous nous décidons, coûte que coûte, à payer ce que l'on demande. L'heure des protestations est passée, on ne peut plus, comme en temps de guerre, compter sur les francs-tireurs qui avaient promptement raison des colonnes mobiles. Le Conseil s'est réuni hier, et il a fallu se saigner de tous nos membres pour parfaire les huit mille francs que l'on nous demande. J'ai dû souscrire pour mille francs ; cela vaut encore mieux que le pillage. Tant qu'il ne s'est agi que de notre liberté, nous avons protesté ; mais en deux heures ces Messieurs nous enlèveraient pour plus de quarante mille francs qu'ils ne compteraient pour rien. Partout on

s'exécute de même, non sans maudire la mauvaise foi tudesque. Ce n'est pas tout ; il n'y a plus à songer aux communications postales. Le service de Melun a été arrêté ces jours-ci et le directeur de Provins a reçu l'ordre de ne faire distribuer que des lettres décachetées. Toutes ces infamies se font-elles au vu et au su du Gouvernement français ? c'est ce que j'ignore ; dans le cas de l'affirmative, je me demande à quoi servent nos préfets et nos sous-préfets. Tout ceci est incompréhensible! Quelles prétentions nouvelles ces gredins ont-ils élevées ? Le revirement date du 6, car le 5, ils envoyaient des exprès à toutes leurs colonnes, pour arrêter les réquisitions. Tout cela nous a bien inquiétés. Espérons que nous touchons au terme de cet odieux calice qui contient au fond une lie terriblement amère.

—

1871. — 1er Avril.

A Monsieur Dupont.

Nous avons reçu votre paquet et votre lettre du 30. Nous voici enfin en correspondance à peu près régulière. La poste nous a apporté ce matin des journaux du 31 ; les lettres ne parviennent pas avec la même ponctualité. X... nous donne des nouvelles de son mari qui est resté à son poste, alors que tant d'autres ont eu la sottise de ne pas faire de même. Avec un peu de fermeté, la crapularchie ne serait pas aujourd'hui maîtresse souveraine à Paris. Grâce à l'intelligence de ces idiots, nos malheureuses provinces sont menacées d'être occupées

indéfiniment. C'est assez vous dire que malgré la vive démangeaison que j'aurais d'aller auprès de vous, je suis obligé de rester ici, pour veiller à ce que cette racaille prussienne ne fasse pas les dilapidations auxquelles elle se livre partout où il n'y a personne. Nous en avons eu jusqu'à quarante environ, sans compter les chevaux. Ils ont fait partout main basse sur les fourrages, ils ont volé tout ce qu'ils ont trouvé à leur convenance. Depuis qu'ils ne vont plus au feu, on juge superflu de les nourrir. Vous n'avez pas idée du pain qu'on leur donne ; l'officier qui logeait chez nous, en fait son ordinaire, il a eu, il y a trois jours, une si jolie indigestion, qu'il croyait en mourir.

—

1871. — 18 Avril.

A Monsieur A...

J'ai reçu avec quel plaisir, je n'ai pas besoin de vous le dire, les bonnes nouvelles que vous avez chargé mon domestique de nous transmettre. Voilà bien des années que nous sommes séparés l'un de l'autre, et telle était l'étroite sympathie qui nous unissait dans les premiers jours de notre jeunesse, qu'à travers toutes les vicissitudes des temps, nos idées se trouvent toujours au même diapason. Les amertumes que vous me dépeignez si bien, je les ai ressenties et les ressens encore, et c'est à peine si, dans le déchirement que subit notre malheureux pays, j'entrevois quelque espérance à laquelle il me soit possible de me rattacher. Depuis le temps que je prévoyais et

que j'annonçais à qui voulait m'écouter, toutes les péripéties de la crise que nous traversons, j'aurais pu me garder plus sagement contre des éventualités qui me semblaient infaillibles. Il y a quatre ans que je suis allé passer six mois en Suisse; j'avais une violente tentation de changer en installation définitive le campement provisoire que j'avais été faire à Lausanne ; tout m'y engageait alors, d'excellents amis que j'y ai trouvés et laissés m'auraient indiqué facilement, si j'en avais manifesté le désir, le moyen d'asseoir avantageusement ma fortune qui était exclusivement mobilière. Je n'ai pu me décider à m'expatrier à cette époque, si violente que fût la tentation ; puis, faut-il le dire, je ne pouvais songer à laisssr les miens derrière moi, sans compter le tyran familier qui pèse incessamment sur ma détermination, si bien qu'au lieu de devenir propriétaire terrier en Suisse, je suis devenu cultivateur en Brie, et que me voici cloué à tout jamais à la terre que je fais valoir par moi-même. Il faudrait supposer un rayon de prospérité bien éclatant, pour qu'il me fût possible de trouver une occasion de réaliser tous ces rêves manqués il y a trois ans. Combien de fois, depuis cette époque, n'ai-je pas entendu formuler ce vœu que j'émettais jadis! Si j'avais acheté des vignes dans le canton de Vaud, plus d'un, qui pense actuellement comme moi, m'eût jeté la pierre, et aurait cherché avec soin l'araignée qui devait assurément loger dans quelque coin de ma cervelle ; et actuellement les vrais fous sont ceux que le patriotisme pousse encore à espérer dans l'avenir de notre France mutilée ; sublime

folie que je partage en dépit de toutes nos traverses, et, probablement, parce que notre cœur ressemble quelque peu à la boîte de Pandore. Vous me félicitez du parti que j'ai pris d'aller en Bretagne ; j'ai été poussé, comme une feuille d'automne, par la bourrasque qui soufflait à cette époque ; j'étais résolu, dès le principe, à rester dans ma maison, pour plus de sûreté, et de tenir bon à Poigny ; aussi je me suis ému des récits qui parvenaient jusqu'à moi, j'ai craint d'exposer la vie des miens, en restant dans une maison isolée, sans aucune défense contre les bandes des pillards que je supposais beaucoup moins disciplinés qu'ils ne le sont réellement. Après bien des tergiversations, j'ai pris, moi aussi, le parti de me replier, pour quelques jours, pensai-je, et en réalité mon exil a duré cinq mois.....

—

1871. — 29 Mai.

A Monsieur Sallard.

Merci et grand merci pour l'empressement que tu as mis à nous rassurer. Depuis huit jours nous ne vivons plus, tant l'inquiétude nous serrait le cœur. Ces affreux détails, donnés par les petits journaux, nous revenaient sans cesse à l'esprit nuit et jour. Ces incendies à droite, à gauche, au nord, au sud, ces fusillades autour de Sainte-Clotilde et devant la caserne de Pantemont. Quelles abominations! Le Ciel a permis que nous fussions tous, vous et nous, avertis du mal et du bien tout à la fois. Vous comprenez, du reste, que dans ce qui-vive perpétuel, je n'ai pas eu le

courage de vous écrire. Quand on n'a à se communiquer que des raisonnements oiseux sur les événements qui se passent, ce qu'on a de mieux à faire, c'est de garder le silence. Enfin la lutte semble terminée d'hier. Le bruit du canon, qui arrive jusqu'à nous, a cessé de se faire entendre. On dit, ce matin, que le reste de ces forcenés s'est retranché dans les carrières de Belleville ; si on peut les cerner et les prendre par la famine, c'est tout ce qu'on a de mieux à faire. C'est en vain qu'on fait tous ses efforts pour retrouver en soi des sentiments d'humanité, il semble que de tels forfaits ne peuvent être punis trop sévèrement ; et je comprends le mot du grand homme qui nous a sauvés: « Messieurs, je demande à être relevé du droit de grace. » S'il existait une terre lointaine, où ces énergumènes puissent être inoffensifs, il faudrait les y envoyer en masse, en les invitant à organiser leur fameuse Commune. Que de pertes, que de merveilles disparues! Il est pour moi, de toute évidence, que le feu n'a été allumé partout que pour dissimuler le vol, qui, depuis deux mois, a dû se pratiquer sur une grande échelle, dans les immenses magasins dont tous les patrons avaient disparu. J'attends avec impatience la lettre qui m'est promise, et je vous l'enverrai immédiatement. Espérons que maintenant nous allons enfin respirer; mais les larmes me viennent aux yeux, quand je songe à l'état dans lequel je retrouverai mon cher Paris. Si l'Europe avait l'ombre d'un sentiment de justice, elle ferait une souscription destinée à réparer les désastres causés par l'écume de toutes les nations réunies ; mais non, elle as-

siste à la ruine de Paris, comme elle a assisté à celle de la France, et elle oublie la fable *des Membres et de l'Estomac*.....

—

1871. — 17 Décembre.

A Monsieur A...

..... Mais laissons là ces tristes considérations et politiquons un peu. Vous me reprochez, et je n'en suis nullement surpris, ma boutade contre la bourgeoisie de Provins ; elle est motivée, dans mon canton, par des raisons toutes locales dont vous admettriez bien vite la valeur, si vous passiez (ce que je souhaite de tout mon cœur) quelques semaines au milieu de nous. Vous savez que le paysan des environs de Paris parle aussi mal le français que possible ; eh bien ! le bourgeois qui végète autour de la capitale, dans un rayon de vingt-cinq lieues, a les instincts (je ne lui ferai pas l'honneur de dire, les idées) les plus déplorables sur toutes choses ; tout ce qui a soupçon d'intelligence a quitté, dès l'enfance, un milieu où des esprits, même supérieurs, ne tardent pas à s'atrophier à ce contact délétère. Ce fait est tellement vrai, que depuis dix ans que j'habite ce pays, je n'ai hasardé qu'une relation. En dehors du monde des fonctionnaires, très restreint dans les petites localités, on ne rencontre que des êtres encore blancs de la farine de leurs pères, qui, trop nuls pour acquérir, entassent, entassent encore, et se complaisent dans l'ineptie du confessionnal et le commérage des vieilles dévotes ; ça rêve le retour du comte de Chambord, ça va de maisons en maisons, col-

portant les saintes prophéties, et ça s'est ligué contre moi, pour souteuir un des leurs qui est huit fois millionnaire, et qui s'est vanté, l'an dernier, devant témoins, d'avoir mis de côté deux cents francs de plus que l'an dernier.

Je ne peux vous expliquer quel soupir de délivrance a retenti autour de moi, quand on a connu le résultat du scrutin; encore un peu, et cette famille, contre laquelle je luttais, accaparait le Tribunal, la Sous-préfecture, la Recette. Ce serait un chapitre à la Balzac, qui vous ferait bien rire, si j'avais le temps de vous le conter. N'allez pas inférer de là, que je renie la classe dans laquelle je suis né, qui compte, comme toutes les classes, des esprits élevés et d'excellents cœurs. Mais n'avez-vous pas constaté comme moi, que trop souvent les bourgeois, les parvenus surtout, s'efforcent de singer l'ancienne noblesse? Ils vont à l'église, sans la foi, et ne sont qu'hypocrites; à la guerre, sans courage, et ne sont que des saltimbanques; ils ne seraient bons que dans le comptoir où ils sont nés, et où ils vendent de la marchandise à faux poids, à cent pour cent de bénéfice. J'en vois trop autour de moi, de ces bourgeois de mauvais aloi; ils rèvent, sans oser en convenir, le retour de Bonaparte; sous l'empire, ils faisaient de si bonnes affaires! Ils ne réfléchissent pas, ces idiots, que le Bonaparte ou le Chambord, ou l'Orléans, fera l'affaire d'une nouvelle Commune qui nous précipitera encore plus bas que nous ne sommes.

Vous avez raison de défendre notre Lorraine, c'est un

noble pays ; mais que d'écœurement j'ai ressenti en traversant, l'an dernier, la Beauce, la Normandie, la Bretagne ! Hélas ! on dit que le Midi est pire, mon Dieu ! qu'est-ce donc ? Ce n'est pas impunément que, pendant vingt ans, on respira un atmosphère de pourriture. Le niveau du sens moral s'est sensiblement abaissé, et lorsque j'entends dire, et que je dis, moi-même, que l'instruction gratuite et obligatoire est un moyen de régénération, je ne puis m'empêcher, *in petto*, de jeter un coup d'œil rétrospecttf sur le passé, et je trouve que la plupart des gredins, compromis dans la Commune et morts sur les barricades, étaient des ouvriers possédant la dose d'instruction désirable, mais n'ayant jamais eu la moindre notion de la conscience. C'est un sentiment qui semble disparu de notre génération ; on dirait, que d'un commun accord, les cléricaux et les laïques s'entendent pour lui donner de nouveaux crocs-en-jambes. Les cléricaux surtout, imbus des doctrines ultramontaines qui tendent à nous empoisonner de plus en plus, prêchent quotidiennement le raisonnement que voici : Un tel a-t-il toujours marché droit ? « Oh ! disent-ils, c'est fort bien ; mais qui nous dit que demain il ne faillira pas ? « Tel autre a-t-il commis des infamies de toutes sortes ? « Il faut être miséricordieux, demain il peut s'amender, et quels regrets si on avait sévi ! » Bref, toute distinction entre le bien et le mal a cessé pour eux, ils ont imaginé une théorie de pardon et de sévérité qui se trouve en perpétuelle contradiction avec les grandes notions du juste et de l'injuste. Les idées malsaines se propagent dans tous les rangs de la société,

et il en résulte des complaisances fâcheuses qui altèrent et découragent tous les nobles instincts. Les complaisances signalées par Beaumarchais, sont plus que jamais à l'ordre du jour. Le système des influences, des recommandations et de la camaraderie est une des plaies de notre époque ; témoin Bazaine, pour ne citer qu'un illustre. Les camarades de Saint-Cyr arrivent à le faire sortir blanc comme neige, d'une épreuve qui devait le flétrir à tout jamais. Ce qui se passe pour ce grand coupable, au haut de l'échelle sociale, se répète mille fois par jour sur les degrés inférieurs, et il en résulte une atrophie sociale, contre laquelle je proteste de toutes mes forces, tant qu'on m'en laissera la faculté. La possibilité de le faire avec une certaine efficacité, est la raison majeure qui m'a décidé à accepter les fonctions de conseiller général qui vient m'arracher à mes doux loisirs, et m'imposer des études toutes nouvelles pour moi, dont mes yeux n'auront pas trop à se féliciter. On me fait espérer, pour la prochaine élection, un siège au Corps législatif, et sans croire au succès, je tenterai l'épreuve, dans l'espoir d'être bon à quelque chose, au milieu des tristes conjonctures que nous traversons. Sous le bénéfice de quelque réserve motivée par l'âge, je suis tout disposé à soutenir le gouvernement de M. Thiers ; c'est en lui que se trouvent toutes mes espérances, partout ailleurs je ne vois que dangers et infamies de toute nature. Mais en voilà assez pour aujourd'hui, cher ami ; si vous me donniez de plus fréquentes occasions de bavarder, la détente serait moins violente, ne vous en prenez donc qu'à vous. Que j'aime-

rais donc bien mieux quelques mots, face à face ! Sera-ce pour cette année, Chi lo sa ?

—

1872. — 23 Janvier.

A Monsieur Dupont.

J'ai été bien surpris de ne pas encore avoir reçu de vos nouvelles, surtout avec la terrible émotion qui a dû atteindre Paris, pendant l'espace de douze heures ; émotion que vos habitudes ont dû vous épargner pendant la période aiguë. A voir la façon dont la discussion était engagée, il n'y avait que trop à craindre, malgré les engagements antérieurs, que le président ferait de ce débat une question toute personnelle. Il est très regrettable que cet homme éminent use son incontestable prestige, sur des questions qui ne touchent nullement à la pratique. Pourquoi s'exténuer à répéter aux députés qu'ils sont les arbitres suprêmes des destinées du pays, si c'est pour leur faire comprendre, à tout moment, que l'on est indispensable, et que rien ne pourrait marcher sans vous ? On a compris cela en province, et si, naguère, M. Thiers a si violemment protesté contre le dictateur qui, du jour au lendemain, a changé par un décret les conditions commerciales du Pays, pourquoi marcher sur ses traces, en mettant, à tout propos, le marché à la main, aux députés qui ont à cœur d'exposer les doléances de leurs commettants.

J'ai été très satisfait de voir mon ancien ami Batbie jouer dans cette affaire un rôle de conciliation qui a calmé

cette tempête dont les conséquences auraient pu être incalculables; comme dans toute mauvaise chose, il faut toujours savoir envisager le bon côté, et constater que la République continue à être, même aux yeux des partis les plus extrêmes, le seul gouvernement possible dans notre pays. J'ajouterai que si M. Thiers avait envie de recourir aux grands moyens, il eût mieux fait de le faire pour une question touchant à la politique, que pour une affaire qui ne concernait que son amour-propre.

La goutte avait été jusqu'à ce jour assez bonne personne, mais voilà qu'hier j'ai senti de fortes douleurs dans l'orteil. Je profite de cette recrudescence dans le mal, pour mettre ordre à mes affaires privées et publiques.....

—

1873 — Paris, 6 Janvier.

A Monsieur A...

Votre enveloppe sur laquelle j'ai reconnu votre chère écriture, avait subitement déterminé un transport de joie qui fut bientôt remplacé par une violente tristesse, quand j'eus parcouru les quelques lignes qui me donnaient un bulletin si fâcheux de votre santé. Vous aussi, vous avez donc eu votre crise ; car il ne faut pas se le dissimuler, l'évidence est là ; quand je me rappelle tous les amis de jeunesse, je suis contraint de constater que tous, sans exception, ont éprouvé ou éprouvent en ce moment un ralentissement quelconque dans les forces vives de leur être ; quelques-uns y sont restés, d'autres plus heureux y ont échappé, mais au prix de quels soins, nos

chères compagnes ne le savent que trop ! Je n'ai pas à revenir sur les détails de mes souffrances passées qui se renouvellent tous les ans, sous forme d'accès de goutte plus ou moins violents qui causent à ma femme toutes les transes imaginables. Cette année ma damnée visiteuse est venue trois mois plus tôt, et d'octobre à décembre il m'a fallu garder la chambre. Aujourd'hui je marche à peu près, à condition de ne pas dépasser les bornes ordinaires. Quand je suis resté deux heures debout, c'est à peine si j'ai assez de ressort pour regagner péniblement ma montagne ; parfois je me reporte en pensée à ce temps heureux où je gravissais comme un chamois les cols les plus ardus. Hélas ! aujourd'hui je dois prudemment me borner à l'asphalte du boulevard, et encore ! ! Voilà, Dieu merci ! un hiver qui vient bien à point pour hâter votre convalescence. Je n'ai pas à vous recommander toute la prudence imaginable ; vous avez près de vous un bon ange qui ne vous permettra pas les fantaisies juvéniles que les malades de nos âges veulent trop souvent se permettre. Madame Sallard, elle aussi, avec sa bouillante humeur, sait morigéner son mari quand il veut descendre quand même dans un jardin humide où ses pauvres pieds trouvent à grand'peine un terrain sûr où se poser. Mais, comme dit le sergent dans *Bleak-house*, (avez-vous lu *Bleak-house* de Dickens?) je proteste pour maintenir la discipline, et finalement je rentre dans la maison en maugréant contre les cailloux qui sont bien plus désagréables que jamais ils n'ont été.

Mais laissons cela. Ma goutte, en somme, n'a pas été

trop méchante, puisque en me prenant au coude, au poignet, au genou et aux chevilles, elle m'a encore permis de travailler tout à mon aise, et de préparer une brochure que j'ai élaborée à l'adresse de mes futurs électeurs. Je suis dans l'engrenage, et il faut se laisser aller au courant qui vous entraîne bon gré mal gré. Et puisque mes chers collègues se sont décidés à me nommer secrétaire, il faut bien prouver que je ne suis pas indigne de ces honorables fonctions. Je me suis donc mis à l'œuvre, et, sous couleur de démontrer la possibilité d'étendre aux écoles primaires l'instruction militaire qui se donne dans les lycés aux enfants des classes aisées, je me lance dans des digressions destinées à faire dresser les cheveux aux mollusques, hélas ! trop nombreux, qui végètent entre la peur et l'idiotisme sur les bancs crétacés de la féconde Brie. Dans un mois je serai imprimé, et j'étais si pressé de terminer cette besogne qui aura bien cent pages, que j'ai retardé plus que j'aurais voulu le plaisir de vous écrire, hier seulement j'ai remis le manuscrit à l'éditeur, et maintenant je m'en vais reprendre le cours de mes habitudes paresseuses si singulièrement troublées depuis huit mois.

—

1873. — 16 Mai.

A Monsieur Boucher.

Votre article de ce matin est une véritable mise en demeure à laquelle il m'est impossible de me soustraire. Je vous envoie mon plaidoyer ; vous remarquerez que le

plaignant n'ayant pas cru devoir se nommer, je ne le nomme pas davantage. Si par hasard vous trouviez dans le texte de ces quatre pages quelque trace d'illégalité, je vous autorise à modifier les choses qui vous sembleraient sentir le fagot.....

Je m'attendais à tout ceci, mais, en vérité, on ne ment pas avec un pareil aplomb.

Voilà bien longtemps que je ne vous ai écrit; mais que voulez-vous, on est entraîné par les affaires de toutes sortes, et on ne fait pas toujours ce qu'on voudrait.

J'ai vu à Melun cet excellent S... qui m'a promis un article prochainement.

—

1873. — 21 Septembre

A Monsieur A...

J'ai reconnu, avant-hier, avec un véritable plaisir, votre écriture sur la lettre qui m'était adressée. Je craignais que la maladie n'eût paralysé vos doigts; et, en interprétant au mieux votre silence, je pensais que vous étiez allé chercher dans quelque établissement étranger la guérison finale de la maladie qui vous a tant fait souffrir l'an dernier. Je n'étais pas très loin de la vérité, et je me plais à constater que mon caractère optimiste s'arrêtait plus volontiers à la première hypothèse qu'à la seconde. Depuis le jour où je vous ai écrit, mon cher ami, pour vous tenir au courant de mes projets, j'ai eu à lutter contre des contretemps de toute nature, dont les conséquences m'obligent

à un repos absolu. Au beau milieu de la session j'ai été pris d'un accès de goutte, qui a donné raison aux quinze conseillers contre les quatorze qui m'avaient choisi pour remplir les fonctions de premier secrétaire. J'ai eu le bras droit engagé de telle sorte, que j'ai pu à grand'peine signer le budget, puis après, ça a été le tour du pied droit, puis du pied gauche, enfin de la main gauche qui est à peine en état d'agir à l'heure où je vous écris. Il y avait tout juste onze mois que mon hôtesse n'avait frappé à ma porte, voilà trois semaines qu'elle me tient, et si j'en suis quitte, je n'ai pas trop à me plaindre, car les accès d'hiver sont bien autrement longs et douloureux. Toutefois, il faut encore des soins qui nécessitent un repos absolu; outre cela, mon beau-père octogénaire, ou peu s'en faut, s'affaiblit chaque jour de plus en plus, et je suis contraint de renoncer aux absences pour éviter tous les accidents qui pourraient surgir.

Voilà donc encore une partie remise. De nombreux amis, persuadés que je ne serai pas chez moi tout le mois de septembre, m'ont promis leurs visites pour octobre ;pourquoi, diable! n'êtes-vous pas du nombre? Avec quel plaisir j'irai vous chercher au chemin de fer. Ne viendrez-vous donc jamais à Paris? voilà, ce me semble, des siècles que vous êtes conseiller. Quelque velléité de présidence ne vous passera-t-elle pas par la tête, et ne me procurera-t-elle pas le plaisir de causer un peu longuement avec vous, et de renouer la chaine des temps interrompue depuis si longtemps?

—

1873. — 28 Octobre.

A Madame Lina Beck Bernard.

Que de temps passé depuis que nous n'avons causé ensemble, et comment renouer le fil rompu depuis si longtemps! Êtes-vous malades les uns et les autres; comment n'avez-vous pas donné signe de vie? car il faut bien dire que, sans rancune, c'était à votre tour à parler..... Quant à moi, j'ai eu la goutte en pleine session; les mauvaises langues prétendent que je l'ai du à un accès de colère rentrée, contre Monsieur Josseau; toujours est-il qu'il m'a fallu assister aux séances avec le bras en écharpe, et que j'aurais été fort empêché de remplir les fonctions de sécrétaire auxquelles m'avaient appelé quatorze de mes collègues contre quinze. A peine était-elle terminée, qu'il m'a fallu regagner mes pénates, clopin clopant. Dès lors la visiteuse s'installait en souveraine maîtresse, passant de la main droite au pied gauche, et de celui-ci à la main gauche, sans oublier le pied droit. En dépit de cette infortune, je me suis fait embarquer dans ma voiture, et conduire dans plusieurs cantons du département où je tenais à ourdir une trame radicale au détriment du préfet dont j'avais refusé le dîner officiel. Il s'agissait d'aider éfficacement un journal républicain qui ne volait que d'une aile, que les réactionnaires auraient été fort heureux de voir tomber au bon moment. Sur ces entrefaites, j'ai eu occasion de prononcer à une distribution de prix une harangue que la réaction a essayé de tourner en ridicule.

J'ai publié la dite harangue avec une note fort raide à l'adresse de la cagotaille. On a interdit le journal à la suite de cette insertion, j'ai fait du tapage; j'ai écrit dans les journaux de Paris, et le préfet, paraît-il, est loin de me porter dans son cœur, il m'aurait même fait l'honneur de me signaler parmi les plus dangereux du département. Voilà ce qu'il en coûte d'aller sur les brisées d'un homme qui s'appelle Guyot tout court, fils de Guyot dont nous avons tous lu, dans notre enfance, le nom sur les bouteilles d'encre de la petite vertu, et qui a jugé convenable de se donner du de Villeneuve, gros comme le bras, depuis qu'il a épousé la fille de Montalivet. Et dire qu'il en est de même dans quatre-vingt-dix départements de France, et que toute cette clique s'intitule le parti des honnêtes gens. C'est à vous faire rougir de revendiquer cette qualité. Quelle infecte vermine! Dans dix jours nous pourrons être débarrassés de toute cette cuistrerie. Si par malheur le Chambord était nommé, il en serait de même mais ça pourrait bien ne pas être drôle pour ces gens qui ne craignent pas de jouer le sort de leur patrie pour donner satisfaction aux intérêts les plus mesquins. Personne ne peut dire ce que sera cette révolution, ni qui pourra l'enrayer. La bourgeoisie est à jamais perdue, elle croupit dans une ignorance volontaire, et se complait sous les éteignoirs des Jésuites. Pauvres idiots qui ne comprennent rien aux leçons du passé, et qui rivalisent de bêtise pour se préparer un coup d'assomoir sous lequel nous pourrions tous être écrasés, bons et mauvais. Nos paysans sont de braves gens, ils sont parfaitement disposés pour la Répu-

blique; mais il est très certain que dans les grands centres industriels, les ouvriers ne valent pas beaucoup mieux que leurs ennemis qui n'ont cessé de les dépraver par leurs détestables exemples. Bismarck se mettra encore de la partie pour nous régnérer, à moins que ce soit le père Hyacinthe; tant qu'à souhaiter, j'aime mieux ce dernier; naguère il savait plaire aux dames qui se rengorgeaient avec satisfaction, lorsqu'elles pouvaient dire qu'elles l'avaient entendu prêcher à Notre-Dame..... mais depuis.....

Vous avez vu le petit Thiers à Beaurivage. Vous êtes-vous un peu raccommodée avec ce bloc enfariné que Veuillot appelle la vieille Adolphine? Donnez-nous des nouvelles, et, si le nouveau régime nous condamne à l'exil, comptez que je viendrai cultiver la vigne sous les côteaux de Lausanne. Je serais bien curieux de savoir pour qui l'on parierait en ce moment en Suisse; ici nous sommes trop près pour juger sciemment de la situation. Il y a tant d'arguments pour ou contre, que le mieux qu'il y ait à faire, est de donner sa langue aux chiens.....

—

1873. — 21 Décembre.

A Madame Lina Beck Bernard.

Non, vous ne m'aviez pas parlé des yeux de votre chère H..., et depuis que nous savons cette triste nouvelle, nous avons bien souvent gémi sur cette calamité. Moi aussi, je suis passé par là; et si mes études ont

quelque peu laissé à désirer, cela a tenu à ce que pendant les meilleures années, de douze à quinze ans, je n'ai cessé d'avoir les yeux malades. A cette époque on ne connaissait que les collyres et pommades, et Dieu sait la quantité d'onguents qui ont passé entre mes deux paupières, et le calomel par ci, et le laudanum par là, et les cautérisations des taies au sulfate de cuivre, et le docteur Sichel, un charlatan de la pire espèce. Oh ! j'irais jusqu'au bout des quatre pages, si je vous rappelais toutes les drogues qu'on a essayées. Traitement interne avec du pain iodé et ferrugineux, du chocolat iodé, des sirops de gentiane et de l'élixir ; quoi encore ? est-ce tout ? Vraiment non, et tout cela n'a rien fait ; le mal a suivi son cours, jusqu'à ce qu'une fièvre typhoïde m'ait délivré radicalement de tous ces bobos interminables. On ne m'avait pas recommandé la mer, mais on m'empêchait de travailler à la lumière, ce qui allait merveilleusement à la paresse qui m'obsédait alors. Il faut croire que j'en ai diablement usé à cette époque, car aujourd'hui je ne puis plus la supporter, ni chez moi ni chez les autres.....

Votre pauvre machine a subi le contre-coup de toutes ces émotions, et malheureusement nos ressorts n'ont pas la moindre analogie avec des ressorts de montre. Témoin ma femme qui pestait, il n'y a qu'un moment, croyant avoir brisé la sienne, et qui s'est aperçue qu'elle avait tout simplement besoin d'être remontée. Profitez de cet exemple et tâchez, vous aussi, de trouver une clef qui rétablisse vos fonctions. A dire le vrai, est-ce tant que cela la peine, quand on voit toutes les infamies qui se

commettent, lorsque, en ouvrant son journal, on suit une à une les élucubrations de nos législateurs ; on se demande, si, dans ce jour néfaste du 8 février, la nation en démence n'a pas choisi avec intention tous les échappés de Charenton qui, grâce au siège et à l'armistice, ont joui provisoirement du bénéfice de la liberté. Après le procés de Bazaine, dont le dénouement a cassé bras et jambes à tous ceux qui ont encore quelque velléité de patriotisme, est venu le procès D... qui vient d'avoir pour l'intéressé une issue désastreuse.

.....Oh! quel temps! quelle société ! et on nous traite de radicaux. Ah! oui, certes, j'accepte de grand cœur l'épithète que je repoussais naguère. Oui, la réforme qui ne saurait tarder, sera ultra-radicale, il faut arracher jusque dans leurs fondements les éléments sur lesquels repose toute notre organisation sociale. La pourriture est à son comble ; de quelque côté qu'on envisage la classe bourgeoise qui est en possession de toutes choses, on ne trouve que gangrène et infection, administration, magistrature, clergé, tout ce monde n'obéit qu'à un mobile : la corruption. Tout cela n'a qu'une manière d'être : l'hypocrisie. Escobar n'a rien inventé de pareil aux subtilités dont chaque heure nous donne le spectacle, et par malheur il nous manque un Pascal, pour fustiger tous ces gredins. Les hommes du Centre-gauche sont, comme disait mon beau-père, autant de châtrés de la Chapelle Sixtine; ceux de la Gauche ne savent rien faire, ils touchent de si près à la majorité, qu'une mesure d'ensemble arriverait à paralyser les hideuses manœuvres de leurs adver-

saires. Eh bien! non, ils ne font rien ils se contentent de rire, et poussent même la négligence jusqu'à leur laisser dans les bureaux les coudées franches, pour nommer des hommes hostiles à leurs projets; mais laissons cela et espérons dans un avenir meilleur. Je ne puis vous dire en détail toutes les attaques dont je suis l'objet à Provins. L'idée républicaine a tellement gagné autour de moi. grâce à mes efforts soutenus par un petit nombre d'hommes de bonne volonté, que je suis devenu dans le département le point de mire de la réaction. A l'occasion d'une distribution de prix dans un village, j'ai prononcé un discours qui a soulevé l'indignation des *honnêtes* gens; il m'a fallu le publier in-extenso; le préfet n'osant pas s'en prendre à moi, a disgracié le pauvre instituteur qui était, sans contredit, le plus *intelligent* de l'arrondissement; et voilà comment l'ordre moral récompense le zèle et l'*intelligence*. Tout cela, je ne saurais trop le répéter, est écœurant. Cela tiendra longtemps, le travail est arrêté partout, et tout le monde comprend que les droitiers perpétuent et augmentent le mal par leur stupide aveuglement. Adieu! chère amie, l'année va finir, et je profite de la circonstance pour vous envoyer nos meilleurs souhaits pour la prochaine année; triste banalité que l'on a répétée à satiété quand on avance dans la vie, et qui par malheur ne se trouve que bien rarement réalisée. Les détails que vous m'avez donnés sur M. Thiers et sur l'Église de Genève m'ont vivement intéressé. Je vous enverrai, ces jours-ci, quatre numéros d'un journal où j'écris de temps en temps, cela vous distraira.

1873. — 22 Mars.

A Monsieur A...

Il fait aujourd'hui le plus beau temps du monde pour aller à cheval sur terre et sur l'onde, aurait dit Malebranche. Moi qui ne suis pas Malebranche, tant s'en faut, je suis ravi de ce beau soleil qui va enfin me permettre de faire les avoines. Les avoines! Vous ne pensez pas aux avoines, vous, à l'heure qu'il est ; vous ne soupçonnez pas que cette intéressante question trouble au plus haut point la quiétude du laboureur Briard qui fronce les sourcils en voyant ces plaines transformées en marécages par les longues pluies de l'hiver; et l'avoine n'est rien, mais la vigne, vous savez, est devenue une de mes marottes. A l'exemple du bon fabuliste qui demandait à tout venant s'il avait lu..., je demanderais volontiers à tel gros imbécile qui se pavane sur les boulevards : Plantez-vous de la vigne ? Il me répondrait d'un air farouche, de quel droit je me permets de troubler ses combinaisons boursicotières, et ne comprendrait rien à la noble ambition qui m'anime; il ne devinerait pas que je viens de recevoir 50,000 plants de Champagne, et que je touche enfin au moment où je vais réaliser mon grandissime projet. Mais le moyen de planter ce plant, après un hiver comme celui-ci; pas de gelée! L'an dernier, c'était trop de gelée ! Et voilà comme l'homme n'est jamais content, comme dit la chanson; pas de gelée, c'est-à-dire : pas moyen de planter ses sarments ; c'est-à-dire : une terre en mottes

énormes que le froid n'a pas ameublie. Mais que vous importe ! encore une fois, est-ce pour vous entretenir de toutes ces utopies, que je vous arrache à vos livres de droit? Non, certes ! et je me dépêche de répondre à votre lettre qui m'a causé un si vif plaisir, il y a quelques semaines.

C'est très certain que j'ai de violentes tentations d'aller vous trouver cet été, dans votre ville de N..., et le chapitre des *mais* vous le connaissez tout aussi bien que moi. — Ai-je besoin de vous dire quels sont mes projets, oubliez-vous qu'un candidat se doit à ses commettants, que les comités commencent à se remuer singulièrement, qu'on me met en avant pour la prochaine Chambre, que je serai dans la nécessité de battre un peu la caisse et de forcer la note comme vous l'avez spirituellement deviné dans votre lettre ? Vous avez reçu mes trois oiseaux, vous avez deviné cette signature énigmatique qui a dû vous reporter aux jours de la jeunesse. Si j'ai repris ce pseudonyme des jours de folie, j'ai gardé, croyez-le bien, toutes les généreuses idées qui dès lors fermentaient dans ma cervelle. Je suis l'homme de la liberté par excellence, l'ennemi des cafards auxquels je ferai la guerre jusqu'à mon dernier souffle ; et le malheur de notre temps, c'est que cette graine a trouvé dans ces bourbes de l'Empire un engrais qui lui a permis de se développer dans des proportions réellement inquiétantes. Il nous faudra du temps avant d'avoir raison de cette ivraie. Espérons que la prochaine Assemblée sera le bon grain, et qu'elle saura aborder sans tergiverser tous les abus sous lesquels nous

menaçons de tomber. Les écuries d'Augias n'étaient rien en comparaison, et tout en rendant justice au Président de la République, qui a rendu d'immenses services, je ne puis m'empêcher de déplorer les fatales complaisances qui nous laissent des Bazaine cuver tranquillement leur infamie ; tandis que d'autres, moins coupables assurément, ont payé de leur tête les monstruosités de la Commune.

—

1874. — 3 Juin.

A Madame Lina Beck Bernard.

Pour me refaire une longue tirade à l'adresse de la bonapartaille, je laisse le venin que je viens de distiller à jet continu, et je m'empresse de venir causer avec vous pour vous donner de nos nouvelles et en demander des vôtres.

Comprenez-vous un Bavoux, une chenille, qui sous l'Empire a grassement vécu sur le Conseil d'État, qui se permet de faire une brochure appelée la *Sœur de Charité*. La Sœur de charité, savez-vous qui c'est ? l'Exilée de Chiselhurst, l'ange immaculé... Je m'arrête, j'en ai mal au cœur, et je viens de l'empoigner avec toute la causticité dont je suis capable. Voyez-vous ? je suis plein de mon sujet et ne puis le lâcher en temps voulu. Si on veut bien me le publier, je vous l'enverrai, cet article. Je dis si.... car mon pauvre petit *Travail* de Seine-et-Marne, qui vit encore, *grâce* au bon vouloir des richards du parti républicain, s'est ému de mes violences auxquelles il ap-

plaudit *in petto*, mais se refuse à les insérer pour ne pas encourir les foudres préfectorales.....

Quant à moi, ah ! ne parlons pas de moi. Je suis honteux de vous dire que pendant huit jours je suis revenu aux beaux jours de mon enfance, à ces temps heureux où l'on me donnait la becquée. La goutte s'en est donné à cœur joie, elle a pris possession de ma personne, elle était partout, et j'ai vu le moment où le cœur menaçait de s'engager ; enfin gros bonhomme vit encore, et si le baby a donné des inquiétudes à sa nourrice, il est aujourd'hui fort ingambe, enragé contre les cléricaux qui ont engagé contre lui une campagne furibonde. Ce résultat, le plus heureux pour mes futurs projets, a suivi cette polémique acrimonieuse. M. le Préfet, bon gré mal gré, a dû me révoquer seul entre tous mes collègues, et me voilà de ce chef signalé d'une façon très flatteuse aux électeurs de la libre-pensée. Vous ne vous figurez pas la faiblesse et l'arrogance de cette cagotaille, j'ai eu le courage de noircir environ vingt-cinq pages de ma plus fine écriture à l'adresse d'un membre du clergé...

... On n'imagine pas la pauvreté des arguments de ces gens-là. Ils sont instruits, et c'est pitié de voir employer à une cause aussi pitoyable une intelligence qui, sous l'influence délétère des séminaires, s'est de tout point dévoyée. L'évêque me fait l'honneur de m'écrire sur sa carte, que je lui fais de la peine en lui envoyant *l'Article* que vous connaissez. Je vous remercie, à ce propos, de m'avoir tenu au courant de la polémique catholique du Jura. Si vous voulez persévérer, vous me donnerez de

nouvelles armes contre toute cette clique ultramontaine et ultrafolle. Quel malheur de voir ces gens-là donner un semblant de raison à Bismarck, notre plus mortel ennemi! Cet homme en a appris bien long, en venant chez nous, sur ce dont ces gens-là peuvent se rendre coupables, puisque le premier acte qu'il a commis, a été de leur déclarer une guerre à outrance. Et dire qu'aujourd'hui nous voilà plus encapuchonnés que jamais, avec des Cumont, des Fourtou, des Tailhand ! Que Dieu ait pitié de nous ; sans quoi nous sommes à tout jamais perdus. On a tellement terrifié les campagnes, à l'aide du spectre rouge, que les paysans ne voulant à aucun prix des cléricaux et des légitimistes, soupçonnant les orléanistes de toutes les gredineries imaginables pour arrondir leur fortune, reviennent à leur vomissement : « l'héritier de la 4me dynastie n'est pas responsable des fautes de son papa, et puisque c'est la seule monarchie qui ait respecté le suffrage universel, mieux vaut celle-là qu'une autre. » Quant à toutes les infamies de l'Empire, ils n'en ont aucun souci ; les affaires marchaient à cette époque et elles ne marchent plus : voilà tout ce qui les préoccupe, et ils sont assez idiots pour en rendre responsable un régime qui n'a rien de commun avec le régime républicain. Ce qui nous donne de l'espoir, c'est qu'à tout prendre, il n'y a guère que les départements viticoles qui reviennent à l'empire, dans l'espoir qu'on leur ramènera la liberté d'échange. L'Est, l'Ouest et le Midi sont en grande partie gagnés à la bonne cause. Mais si cet absurde septennat se prolonge, on ne peut répondre de rien. Chez nous, les

populations se rendent de plus en plus à l'évidence, que les bonapartistes perdent tous les jours. M. d'Haussonville, le neveu de M. Broglie, le cousin de Mac-Mahon par sa femme, sera le candidat agréable, sinon officiel. La question est de savoir si les populations seront du même avis. Inutile de vous dire que, si nous avons le scrutin d'arrondissement, je lutterai ferme contre ce beau jeune homme. C'est inouï de voir les phénomènes d'équilibre auxquels se livrent les *Marcellus* de cette bande; après avoir juré fidélité à la République le 8 février, ils déclaraient, l'an dernier, qu'il n'y avait de possible que le régime constitutionnel, avec un d'Orléans. Aujourd'hui qu'ils sentent le terrain leur manquer sous les pieds, ils disent dans leurs confidences intimes, qu'il n'y a que la République qui soit possible. Traduction : la baraque s'effondre en mille pièces, et les rats déménagent. Toutes ces circonvolutions sont écœurantes, et le parti républicain reste tranquille spectateur de toutes ces misérables intrigues qui, il faut l'espérer, tourneront en fin de compte à la confusion de tous ces caméléons...

—

1874. — 29 Décembre.

A Madame Lina Beck Bernard.

J'ai quitté le lit hier pour la seconde fois depuis un mois, mon pauvre corps est tout endolori, et mes doigts ne savent plus diriger ma plume. Inutile d'ajouter que c'est la goutte qui m'a mis dans ce bel état. Je m'étais avisé de me traiter cet été, et j'ai été récompensé de mon

zèle par un accès plus violent, peut-être, que tous ceux qui ont précédé.

La plus cruelle punition de cette longue claustration a été de prolonger, vis-à-vis de vous, un silence déjà bien long au 1er décembre, et que je me proposais chaque jour de faire cesser, sans jamais parvenir à réaliser mes projets ; c'est aussi que j'ai fort à faire, et qu'il me faudrait une santé de fer, et non pas un pauvre corps délabré comme le mien, pour mener à bien la tâche à laquelle je me suis voué. Vous m'avez vu à Poigny, à l'état de chrysalide ; je ne m'occupais que de mon cher intérieur, pressentant fort peu qu'un jour viendrait où je m'en irais par les champs et les chaumières, faire le métier de précurseur et de propagateur des bonnes doctrines. Cette année, tant par ma plume que par ma parole, je puis me flatter d'avoir fait une bonne récolte. Les élections m'ont récompensé au centuple des mesures répressives que ces idiots de l'ordre moral ont multipliées contre moi. Au conseil général, nous avons jeté bas le clérical le plus vénimeux du département ; puis, aux élections municipales, nous avons obtenu des succès écrasants. A Provins, la ville cléricale par excellence, les républicains ont gagné 300 voix depuis trois ans. Nous avons enfin la majorité, et, comme disent les ouvriers' pas un livre de messe n'a passé ; la guerre est acharnée contre les bonapartistes et les cagots. J'ai brûlé tous mes vaisseaux, et je les poursuis avec courage. J'ai toujours pour objectif, lorsque je parle à des ruraux, votre pays si raisonnable, si patriote ; je les endoctrine partout où l'occasion s'en

présente, et je suis heureux d'avoir constaté, cette année, que mon temps n'a pas été perdu. Des petites communes rurales, naguère citées pour leur esprit rétrograde, ont balayé leurs conseils encroûtés, et ont nommé des jeunes. Chez moi, j'ai eu la satisfaction de voir ma liste passer presque à l'unanimité, et l'ancien conseil, qui m'était hostile, ne réunir que quelques voix. Avec de pareilles élections, l'ordre moral en a dans l'aile ; et depuis qu'à bon droit on le dit bien malade, on peut conjectuer qu'avant peu il rendra le dernier soupir. C'est alors sur tout que nous aurons de la besogne, et qu'il faudra envoyer la goutte à tous les cinq cents diables.

—

1875. — 21 Mars.

A Madame Lina Beck Bernard.

Nous avons reçu vos nouvelles du 16 mars, parties selon toute vraisemblance, avec les hommages que votre patriotisme vous a suggérés à l'adresse de l'écolier de Wolwich qui le même jour entrait dans sa vingtième année. Ce bon jeune homme ! Les espérances que ses partisans faisaient sonner si haut, vont être quelque peu refoulées d'ici à quelque temps. D'aucuns prétendent ici (et, à cet égard, vous devez être mieux informée que nous) que MM. Bourbaki, Canrobert, Douai et Ducros auraient vivement conseillé à *Mac-Bête* un coup d'Etat bonapartiste. L'attitude de la Chambre et plus encore le républicanisme très avéré qui s'est manifesté dans les dernières élections, ont été pour notre illustre *Maréchal*

des raisons suffisantes qui l'ont décidé à accueillir pa- une fin de non-recevoir les propositions de ses camarades. Il est très certain que le programme de M. Buffet n'est pas des plus séduisants ; mais ceux qui s'attendaient à quelque chose de mieux, avaient, il faut en convenir, une bien violente envie d'être trompés ; on peut lui appliquer bon nombre de proverbes dont foisonne notre langue, tels que : Qui a bu boira ; dans la peau mourra le renard, etc., etc. Si quelque chose m'a rendu un brin de confiance, c'est l'attitude patriotique et remarquable qu'ont su garder, dans ces conjonctures, tous les groupes de la gauche. Que les timorés, les timides du Centre gauche aient préconisé la politique de conciliation et de transaction, il n'y a rien de bien étonnant dans l'espèce ; mais que des hommes ardents et convaincus, comme il s'en trouve dans l'Extrême-gauche, aient su se plier, dans un intérêt suprême, à une tactique qui devait nous sauver, voilà ce qu'on ne saurait trop admirer. Mon département se trouve, par un singulier hasard, comprendre dans sa députation trois nouvelles recrues républicaines. MM. de Ségur, Voisin et d'Haussonville, après avoir obstinément voté, depuis trois ans, toutes les propositions les plus rétrogrades, ont eu leur chemin de Damas, et ont fini par comprendre que leur cause était décidément perdue dans le département. Cette conversion in extremis ramènera-t-elle les électeurs ? j'en doute ; toutefois ils ont évidemment manœuvré dans le but de faire taire le seul organe qui pouvait les battre en brèche. Au moment même où ils votaient la Constitution républicaine, ils avaient soin

de faire supprimer, par un préfet qui est à leur discrétion, notre pauvre *Travail* qui ne se gênait pas pour les démasquer toutes, et autant de fois que cela était nécessaire.

Nos élections se feront-elles cette année ? Qui pourrait le savoir, après les interminables remises qu'elles ont éprouvées ? Maintiendra-t-on le scrutin de liste, ou reviendra-t-on au vote par arrondissement ? L'avenir nous le dira, et les comités républicains seront appelés, dans l'une ou l'autre hypothèse, à choisir leurs candidats. Dans l'état actuel des choses, je doute que le Sénat soit facile à composer ; il y aura pénurie de candidats dans le parti républicain ; nous serons, en Seine-et-Marne, au moins vingt pour la députation, et je ne sais où nous pourrons prendre deux sénateurs. Il en sera de même un peu partout ; surtout en présence de l'incertitude qui existe sur le chiffre des appointements.

—

Poigny, ce 17 Juillet 1875.

A Monsieur A...

Je fouille de tous côtés dans mes paperasses pour tâcher de dénicher à votre intention une feuille de papier grand format, et le cas est tellement rare, que ce pauvre cahier, qui n'a pas été touché depuis bien des mois, se morfondait tout honteux derrière un amas de similaires d'une taille beaucoup plus restreinte. Vous parlez de décadence, ah ! voilà bien, sans qu'on en ait l'air, un des signes les plus incontestables qui se puissent alléguer. Où est le temps où pour un oui, pour un non, je noircissais,

sans désemparer, quatre, huit, et quelque fois douze pages, d'une écriture microscopique ; aujourd'hui ce n'est plus cela. Les correspondants du vieux temps sont devenus rares.....

Ma mère, qui jusqu'à ses derniers jours avait conservé la rage du style épistolaire, a disparu, vous le savez. Il ne me reste, aujourd'hui, à libeller que des consultations de tel ou tel qui abuse de mon titre de Conseiller pour me confier ses petites affaires que je débrouille à meilleur compte que chez l'avoué.

J'oubliais M. le Procureur de la République qui m'a obligé à entamer une polémique dont il n'a pas trop à se féliciter ; fallait pas qu'il y aille ! Il a été lancé par M. le vicomte Othenin d'Haussonville qui le reçoit à ses dîners et à ses chasses, avec M. le comte de Paris. Le dit vicomte est député et voudrait bien être renommé ; mais il a toujours fort mal voté depuis le jour où il a fait serment, *avant l'élection*, de défendre la République ; or, dans le département comme dans l'arrondissement, qu'il y ait scrutin de liste ou autre, il est vraisemblable que je prendrai le pas sur lui, *inde iræ*. Comme mes opinions, que je ne dissimule guère, n'ont pas le don de plaire à ces Messieurs, comme j'ai remplacé, il y a quatre ans, un orléaniste millionnaire que la société regrette sincèrement, on avait espéré me faire tomber avec cette rengaine de tribunal ; par malheur pour eux, comme vous avez pu le voir, j'étais gardé, j'avais entre les mains une lettre d'un adjoint de l'*ordre moral*, leur âme damnée, qui les avait entendus dire qu'ils ne se souciaient pas de la recons-

truction, et qui me l'avait officiellement annoncé; c'est en style trivial, cracher en l'air pour que ça vous retombe sur le nez; et la campagne, vivement engagée de part et d'autre, a tourné à la confusion de mes adversaires qui ne devaient cependant pas ignorer de quel bois je me chauffe. Ce n'est pas la première fois que je leur sers des plats de cette sorte; et viennent les élections, ils en entendront de dures.

.....Et puis, quels projets ébaucher, dans l'incertitude où nous vivons? Si, par impossible, la période électorale s'ouvrait avant la fin de l'année, je n'aurais pas un instant de répit tout cet automne. La lutte sera vive, bien qu'en somme l'élément républicain tienne la corde et gagne sensiblement dans nos cantons depuis quelquee années. Mais je ne vous ai pas dit, à propos de ces eaux de Plombières, que je suis plus goutteux que jamais; dans ces deux derniers hivers, j'ai été atteint de la façon la plus cruelle, perclus de tous les membres, tous les muscles intercostaux pris à la fois, impossible de bouger, de tousser, de respirer, des tortures inouïes. Ces jours-ci j'ai eu une alerte, j'en ai été quitte pour vingt-quatre heures; que faire à cela? Je mène l'existence la plus sobre, j'ai de sérieuses occupations, une ferme à surveiller, des intérêts de toute sorte à débattre, rien n'y fait je suis pris au moment où j'y pense le moins et sans savoir combien de temps les rhumatismes goutteux, qui se joignent aux accès aigus, me retiendront dans ce grand fauteuil vert que vous vous rappelez, n'est-ce pas? et que je ne prévoyais pas alors servir à pareille fête.

Comment se fait-il que, depuis tant d'années, vous ne soyiez pas une seule fois venu à Paris ? Moi aussi j'aurais eu plaisir à vous garder quelque temps sous mes verts ombrages. Vous m'auriez trouvé toujours le même, toujours des projets en tête, toujours luttant contre les difficultés de toute nature. Vous auriez vu mon doux intérieur et le parfait bonheur que je goûte dans cette existence intime, et dont on veut me faire sortir, et que je regretterai plus d'une fois.

—

1875. — 30 Août.

A Monsieur X...

Je suis à Dieppe depuis mon départ de Melun..... si bien que par ce cas de force majeure, je me trouve dans l'impossibilité de songer à aller à ce banquet de Troyes, où, d'après l'*Indépendant* et les journaux de Paris, doivent se donner rendez-vous tous les réprésentants de la presse libérale.

Vous y serez, je n'en doute pas, et je vous envie votre bonne fortune d'entendre à nouveau le grand tribun que nous acclamions naguère à la Ferté-sous-Jouarre. Si vous voyez Reveillaud, le directeur de *L'Avenir* de Troyes, faites-lui mes compliments ; c'est un ancien camarade de Massin, avec lequel j'aurais été heureux de renouveler connaissance. Je vous confie tout spécialement la mission de dire à tous mes amis politiques qui pourraient être fidèles à ce rendez-vous, que ce n'est pas la bonne volonté qui m'a manqué, et que je communierai par la pensée

avec tous les vrais républicains, qu'aura réunis cette date du 5 septembre, trop proche du 4 pour qu'on ne songe pas à y voir, avant tout, une solennité anti-bonapartiste.

Je parlais de la Ferté-sous-Jouarre. J'en apprends de belles de notre cher préfet; les lauriers des Ducros, des Tracy l'empêchaient de dormir; il a voulu prendre une revanche de notre vote du 21 août. — Dans le cas où vous auriez à m'écrire d'ici huit jours, je serai le 5 à Fécamp et le 10 à Cabourg, jusqu'au 18; après quoi, j'espère bien revenir à Poigny et vous y recevoir, s'il vous convient de vous rappeler votre bonne promesse.

—

1876. — Paris, 12 Mars.

A Monsieur A....

Quel malheur que je ne sois pas nommé député toutes les semaines! cela me vaudrait le plaisir de recevoir de vos chères nouvelles un peu plus souvent, soit dit sans reproche, car je sais trop quels sont les enchaînements de la vie, pour blâmer chez les autres une paresse épistolaire, qui naguère était le dernier de mes défauts, et que je suis trop fréquemment obligé de constater aujourd'hui.

Fi! mon cher ami; les *Débats* et le *Moniteur universel!* Fi! que c'est laid! Qui l'eût cru en l'an de grâce 1850 de joyeuse mémoire! Vous avez cru alors, sur la foi de ces honnêtes feuilles, que votre vieil ami avait tourné au radicalisme le plus accentué. Et les besoins de la cause? qu'en faites vous, cher magistrat? N'était-il pas utile et opportun, dans l'intérêt de la candidature d'un jeune

homme de la plus haute espérance de Marcellus Othenin, comme je l'appelle depuis longtemps; n'était-il pas nécessaire, dis-je, pour assurer le triomphe d'un orléaniste de la plus belle eau, de dénoncer aux électeurs cet infâme radical qui a nom Edmond Sallard, cet étranger, ce voleur qui vit en concubinage, etc.? Voilà, mon cher ami, à quelles aménités se laissent aller nos classes dirigeantes, quand elles rencontrent sur leur chemin un obstacle qui les gêne. Toutes ces belles manœuvres se sont retournées contre eux; les bonapartistes, au deuxième tour, ont fait cause commune avec le jeune Othenin; c'était prévu. Voilà pourquoi, après avoir eu au premier tour un écart de quinze cents voix, nous nous sommes trouvés au deuxième avec sept cents voix seulement; mais quelle lutte! Cent harangues, en moyenne, dans l'espace d'un mois; dix grandes réunions de douze à quinze cents personnes. J'en suis encore tout abasourdi. Et dire que la goutte a eu le bon esprit de me quitter le 15 janvier, après m'avoir torturé pendant près de deux mois.

Rassurez-vous, mon cher ami, quoi qu'en ait dit mes adversaires, qui le répétaient dans toutes les communes, je ne demanderai pas la guillotine, sous quinzaine, je ne ferai point fermer les églises; je ne veux pas du partage des terres; bref, je ne suis pas radical, par ces raisons : 1° Je ne suis pas partisan du mandat impératif qui est une niaiserie; — 2° Je ne suis plus partisan de la séparation de l'Église et de l'État; — 3° Je ne veux pas de l'amnistie générale, parce que derrière les communards j'ai toujours subodoré les bonapartistes et les Prussiens; — 4° Je

ne veux pas de l'autonomie des communes, qui nous mènerait bien vite à une fédération. Laissons les intransigeants à leurs sottes utopies. Je voudrais voir les trois groupes de la gauche former un seul faisceau et marcher paisiblement à la conquête des libertés qui nous manquent, et constituer la France sur le modèle de la Suisse qui nous touche, et que nous aimons tant tous les deux. Je voudrais qu'on rapportât au plus tôt la loi des Maires et la loi de l'enseignement secondaire, parce que je n'aime pas les Jésuites. Je voudrais, qu'en matière d'enseignement primaire, on en revînt à la loi de Carnot de 1848. Je voudrais le service de trois ans, et je crois que l'inamovibilité pour la magistrature produit de fort mauvais effets : voilà les grands bouleversements que je demande. J'aurais peut-être mieux fait de vous envoyer ma circulaire; mais laissons cela.

—

1876. — 16 Septembre.

A Monsieur Foucher de Careil.

Je lis, ce matin, dans le *XIX^e Siècle*, le triste résultat de votre affaire. Tout le monde s'est indigné de l'inconvenance de la Cour qui avait retenu, malgré l'absence forcée de votre avocat. Quels magistrats ! et qui nous délivrera de cette pernicieuse engeance ? Merci d'avoir bien voulu songer à moi ; mais en ce moment j'ai du monde chez moi, et je ne serai probablement pas libre avant la fin du mois. Ce temps n'est guère fait pour améliorer ma santé. Toutefois, je marche à peu près, et j'en

profite pour faire quelques tournées dans l'arrondissement. Il y a fort à faire, vous le savez, pour combattre les agissements de nos adversaires, d'autant plus opiniâtres qu'ils ont été mieux battus.

A tout instant et pour des affaires de la plus minime importance, je les rencontre sur mon chemin, toujours prêts à contre-carrer le peu de bien que je puis faire...

—

1876. — 27 Juin.

A Monsieur Foucher de Careil.

..... J'ai reçu, ces jours-ci, la visite de l'infortuné X..., et sa supplique m'a suggéré la réflexion suivante :

Desinit in m... ambitio formosa superne.

J'ai compris, des quelques mots que nous avons échangés, que vous auriez l'intention de vous porter à Montereau ; je ne saurais trop vous y encourager ; vous avez eu, dans vos régions, votre premier succès, et je ne doute pas de l'issue de vos efforts. Je vous salue d'avance président du Conseil ; je tiens à prendre rang. Adieu ! mes meilleurs compliments.

—

1876. — 16 Octobre.

A Monsieur Boucher.

Permettez-moi, révérend père fouetteur, de rectifier un peu les faits que vous avancez, et de vous démontrer, s'il est possible, qu'en ce qui me concerne, vous abusez quelque peu des étrivières.

Il est vrai, (et, à cet égard, je regrette infiniment que

les fonctions de député ne nous donnent pas un brevet de bonne santé), il est vrai, dis-je, que j'ai dû quitter la Chambre avant la fin de la session, pour aller à Plombières ; mais ce qui est faux, c'est que j'en sois revenu bien portant. Je croyais niaisement que les eaux ne me feraient rien ; elles m'ont fait mal. Je suis parti, pouvant à peine me soutenir, décidé à venir à Melun, n'importe comment, sur la tête ou sur les pieds. J'y suis venu, et ceux qui m'y ont vu les premiers, ont admiré mon courage. Grâce à mon vote, le colosse est tombé, c'est déjà quelque chose. J'ai pris l'initiative d'une proposition qui va sans doute nous doter, dans le département, d'une excellente école normale de filles commune à trois départements. J'ai fait plus de besogne en ces huit jours, tout souffrant que j'étais, que la plupart de mes collègues. En rentrant, j'ai trouvé neuf kilomètres de rapports à dépouiller. Je suis allé un peu de tous côtés, pour voir où en était l'opinion. Je n'ai point péroré, c'est vrai, mais je ne me suis pas laissé oublier...

Je n'ai point fait de compte-rendu, illustre censeur ; pour une excellente raison : c'est que la session n'est pas finie et qu'il faut avoir la soif démesurée de popularité, qui atteint notre collègue Menier, pour faire un compte-rendu tronqué qui s'arrête au commencement du budget ! Fin décembre, mes électeurs auront, en temps voulu, mes déclarations et mon examen de conscience.

Je n'ai pas fait d'articles dans l'*Indépendant* ? A quoi bon ? puisque l'*Indépendant* est à peine lu dans mon arrondissement. En revanche, j'ai écrit force lettres aux

ministres pour me plaindre des agissements de M. d'Haussonville que je trouve sans cesse sur mon chemin, et qui use et abuse des fonctionnaires trop nombreux restés fidèles à sa cause.

Il va de soi qu'en rentrant, nous allons agir en corps auprès du ministre. Mais croyez-vous qu'il soit sur des roses, ce malheureux? S'il venait à disparaître, qu'aurions nous? Vous êtes assez perspicace pour le deviner. Puisque vous êtes (à juste titre) si indigné de ce comité, pourquoi ne pas avoir inséré dans vos colonnes un article *ab irato*, dès le premier moment? Vous m'avouerez que lorsqu'on aime à donner la patoche, on doit commencer par soi-même.

Je n'ai pas besoin de prendre la défense de mes collègues. . . . . .

Quant à moi, je n'ai pas encore pu m'occuper de mes affaires; mes électeurs ne sont pas si difficiles que vous. Quoi qu'il en soit, merci de votre franchise; c'est ainsi que j'aime mes amis.

—

1876. — 1er Mars.

A Monsieur Boucher.

Je vous remercie de votre envoi, je ne puis qu'approuver dans son conteste l'*Article* dont vous m'envoyez l'épreuve. Sans donner à ma pauvre personnalité plus d'importance qu'elle n'en comporte, je dois dire que noblesse, ou pour mieux dire, position oblige. Dans la situation qui est faite aux républicains, au sein du Con-

seil général de Seine-et-Marne, il est, selon moi, indispensable que ceux qui passent dans le département pour les chef les plus autorisés du parti, restent fermes sur la brèche et ne cèdent pas la place à des inconnus, à l'heure où la victoire est encore loin d'être assurée. Ce serait une duperie, voire même une folie, à nous députés, membres du Conseil, d'abdiquer au moment où tous nos adversaires annoncent la ferme volonté de rester dans la place où ils ne tarderont pas à redevenir les maîtres, si nous n'y prenons garde.

M. Adam se retire, il est âgé ; ses raisons peuvent être bonnes ; mais si Menier et moi nous suivions cet exemple, alors que notre présence est absolument indispensable, il ne resterait que Plessier pour donner aux jeunes des leçons de cohésion et de discipline dont ils peuvent avoir besoin, et, qu'en 1871, nous eussions été bien heureux de recevoir de nos anciens, s'il s'en était trouvé. Par malheur, il y avait table rase; il en est résulté pour nous, pendant les premières années, des hésitations regrettables dont nos adversaires savaient tirer profit, et qui ne se représenteraient plus, si, protestant contre une fausse théorie d'incompatibilité, nous protestions dans nos candidatures respectives. J'ai déjà traité cette question avec Menier, et je doute que je puisse avoir raison de son obstination. M. R... a cent fois raison, quand il dit que si je maintiens ma candidature, je suis sûr de ma réélection. Je connais les adversaires qui ont suscité M. X... ; jadis ils avaient suscité Debrousse et ses cent mille francs ; vous savez quel a été le résultat. Je ne

doute pas de l'échec du nouveau candidat. Je possède mon canton, et aujourd'hui plus que jamais mon compte-rendu a fait merveille.

Insérez donc, cher directeur, et merci de la communication...

—

1877. — 27 Mars, Poigny.

A Madame D...

..... Mais laissons cela. Je réponds à votre lettre; et comme il y a là-dedans certain passage qui me concerne, je tiens à vous dire quelles sont mes idées générales.

Soyez bien convaincue que pour ce qui me concerne, je ne ferai pas le plus petit effort, pas le plus petit, entendez-le bien, pour que le jeune être qui doit poindre au premier jour, soit catholique romain. Je considère cette religion comme étant essentiellement funeste à la patrie, d'abord, et subséquemment à tous ceux qui font mine de la professer. Ce n'est donc pas, tenez-le pour certain, dans ce sens, quej'accepte les augustes fonctions que vous voulez bien me conférer.

Je m'engage, le cas échéant, c'est-à-dire ce qui est peu probable, du reste, dans l'hypothèse où je viendrais à vous survivre à l'un et à l'autre, dans ce bas monde, à faire tout ce qui dépendra de moi pour en faire une créature un peu moins malhonnête et moins malheureuse que ses congénères.

Voilà un engagement assez sérieux, ce me semble, et qui n'a rien de commun avec tout l'ensemble de niaiseries

qu'on se complait d'ordinaire à répéter aux oreilles de ce petit être qui ne songe qu'à piauler et demander sa bouteille, J'ai ici la loi d'Etat-Major, ou pour mieux dire, le rapport du général Pourcet ; si votre mari a envie je le lui enverrai à première réquisition.

—

1877. — 27 Avril.

A Monsieur S....

...Si, à ce léger contingent de petites misères humaines, vous joignez les visites des ruraux qui viennent voir leur député, la nécéssité de visiter successivement toutes les écoles du canton, vous comprendrez bien vite pourquoi je n'ai pas répondu à votre bonne lettre. Je sais bien qu'il en est encore une autre, moins affectueuse, à laquelle je n'ai pas répondu davantage. Excusez-moi, hélas ! Je suis puni, aujourd'hui, par où j'ai péché. Dans ma jeunesse, j'étais possédé de la rage d'écrire ; je suis maintenant tellement surmené de ce côté, que j'en suis arrivé à tomber dans l'excès contraire. Ce style fastidieux, ces éternels *j'ai l'honneur de...*, ces sentiments distingués auxquels le destinataire ne croit pas un mot, tout ce bagage de conventions me dégoûte du plaisir incommensurable que j'éprouvais à tailler des bavettes de dix à quinze pages, avec de vieux amis. Actuellement, quand cette fantaisie me revient, je suis dérangé à tout instant ; je perds le fil de mon esprit, avec la causerie commencée.

J'ai connu votre préfet Pougny dans ma belle jeunesse, nous faisions notre doctorat ensemble, et bien des

fois il est venu chez moi, en sortant de chez l'avoué où nous travaillions, se reposer des ennuis de la procédure, en compulsant les casiers de ma bibliothèque. C'était alors un assez joyeux garçon, mais annonçant déjà par ses allures, qu'il prendrait pied dans le camp orléaniste. Il est fâcheux que nous n'ayons pas pu nous rencontrer lors de notre dernier passage à Paris ; nous aurions causé longuement de toutes ces affaires. J'ai vu M. Foucher de Cai reil qui m'a dit vous avoir vu ; il est venu à Melun, au moment de la session du Conseil général. « La haute gomme », comme dit Menier, a jugé à propos de ne point paraître au bal du préfet qui n'était pas content. En dépit des concessions qu'il ne cesse de faire à ces Messieurs, il n'a pu trouver grâce devant eux. M. d'Harcourt seul s'est montré dans les salons de la préfecture ; et bien que j'eusse eu, à ce moment, un léger accès de goutte qui pouvait très légitimement me dispenser de paraître à cette réunion, j'ai tenu à y faire acte de présence.

Que dites-vous de la polémique de l'*Indépendant*, en faveur de la prestation... Je ne sais vraiment pas ce que l'on peut répondre de satisfaisant aux arguments que j'ai résumés dans mon rapport. Lorsqu'il y a tant à faire en matière d'impôts, c'est une chose inouïe de venir attaquer celui de tous qui est le plus généralement accepté. Il se peut, comme on se plaît à m'en menacer, que j'y perde une partie de ma popularité. Peu m'importe, au risque de complaire à nos adversaires, jamais je ne soutiendrai une idée qui me paraît contraire au bon sens et aux intérêts bien entendus des communes. Si on les amène à voter

des centimes pour remplacer la prestation, c'en est fait de l'Instruction; pas une commune ne se décidera à voter ceux dont nous aurions besoin pour cette affectation,

—

1877. — Paris, 10 Mai.

A Monsieur A...

Votre lettre si amicale et si bonne est arrivée dans un moment où j'étais d'assez méchante humeur. La goutte, qui depuis un mois ne me laisse pas autant que je voudrais l'usage de mes jambes, m'a empêché depuis votre départ de siéger à Versailles, samedi et lundi. Pendant que j'y étais, j'aurais aussi bien fait de rester chez moi, mardi. J'aurais évité le spectacle plus qu'écœurant des pasquinades des Cassagnac et consorts. Pour surcroît d'ennui, il faut que je quitte Paris pour deux jours; c'est la corvée de la révision qui m'impose ce dérangement, et je grogne. Ah! vous dites que je ne suis pas changé! Jadis, quand il s'agissait de faire cinquante ou cent lieues, je n'y regardais pas de si près; c'était une partie de plaisir. Et voyez combien je suis baissé, puisque je suis tout à l'envers pour une excursion si insignifiante; c'est ce diable de Salon qui m'a brisé les jambes, la veille de la bonne journée que nous avons passée ensemble. Et pourquoi toute cette fatigue? Vous le savez, puisque vous y êtes allé. Quelle faiblesse! Autant celui de l'an dernier était bon, autant celui-ci est faible. On nous dit que tous les maîtres se sont réservés pour l'an prochain; espérons-le.

—

1877. — 15 Septembre.

A Monsieur A...

Il n'est que trop vrai, j'ai été assigné, non pas devant le tribunal de Provins, mais par devant celui de Meaux qui, jeudi, m'a infligé une condamnation à 2,000 francs d'amende, pour outrage á M. le Ministre de l'Intérieur. Voici l'histoire : Ledit ministre a jugé à propos, comme vous le savez, dans une série de placards intitulés le *Bulletin des Communes*, de dépeindre aux yeux des populations les 363 comme un ramassis d'incendiaires, de perturbateurs de l'ordre public; que sais-je? Il n'est pas de mensonges et de calomnies qu'il n'ait débités à notre adresse, tant et si bien, qu'un beau jour, le premier où la goutte me laisse la possibilité de me servir de ma main, j'écrivis à mon préfet une lettre assez salée qui va me coûter ce que vous savez. Le passage incriminé était celui-ci : « Le caractère politique de M. le Ministre de l'Intérieur ne m'a jamais inspiré qu'écœurement et mépris. » Je terminais en disant au préfet : « Dorénavent, vous êtes prévenu, si vous m'envoyez encore cette feuille poissarde et mensongère, je la réserverai pour le seul usage qui puisse lui convenir. » Mon but, je ne vous le cache pas, en déclarant que désormais je cesserai d'afficher cette feuille à la mairie, était d'obtenir une révocation dont deux de mes collègues du département avaient déjà été frappés, Messieurs de Choiseul et Menier. Et en effet, la révocation m'arrivait trois jours après. Quant à la manière dont je m'exprimais sur le

compte du ministre, j'ai cru et je crois encore qu'il appartient aux hommes investis d'une mission politique, de dire tout haut ce que chacun pense et dit tout bas. Le jugement de Meaux paraît me donner tort; d'autre part on s'est félicité que je n'ai pas eu de prison; quoi qu'il en soit, je vais en appeler et gagner, s'il est possible, par des atermoiements, le moment de l'amnistie. — Ce que j'ai dit dans cette lettre, je l'avais dit à peu près dans les mêmes termes dans le manifeste que j'adressais à mes électeurs, lors de la prorogation. On s'est contenté alors de mettre toutes nos brigades sur les dents; et les gendarmes s'en allaient sans mandat chez tous ceux qui avaient reçu les dits manifestes, et les mettaient en demeure, jour et nuit, de rendre compte du nombre d'exemplaires que chacun d'eux avait reçus. Les timides s'exécutaient, les autres envoyaient promener les gendarmes qui n'ignoraient pas la besogne qu'on leur imposait. Si donc on n'a pas poursuivi mon manifeste, et si l'on poursuit ma lettre, cela tient à ce que M. d'Haussonville, neveu de M. de Broglie et cousin du président, espérait obtenir quelques mois de prison. Le jugement aurait été placardé dans tout l'arrondissement, et on aurait persuadé aux électeurs que j'étais inéligible. Voilà tout le secret de cette affaire qui a indigné nos cantons et qui, certes, ne contribuera pas aux succès du vicomte; du reste, sa cause était désespérée depuis longtemps; il se raccroche à toutes les branches qui cassent successivement dans ses mains.

Mais laissons cela. Vous avez donc cru devoir aller aux eaux cette année, ne vous sentez-vous donc pas encore

solide ? Quant à moi, redoutant un accès pendant le moment critique, j'ai devancé l'appel, et suis allé à Royat, où, après 17 bains, j'ai eu la douce satisfaction de constater un succès complet. L'accès m'a tenu dans le flanc, pendant près d'un mois; par bonheur j'étais revenu chez moi. Désormais, grâce au salicylate, je serai garanti de toute atteinte; on dit que parfois elle amène des ramollissements. Quelle chance pour mon adversaire qui faisait déjà insérer dans son journal que j'étais dans un état désespéré !

—

1877. — Poigny, 27 Novembre.

A Monsieur A...

C'est avec un bien vif plaisir que j'ai reçu de vos chères nouvelles; et si je n'y ai pas répondu de suite, prenez-vous-en aux circonstances qui ont fait de moi un candidat cubique. J'ai déjà subi la première épreuve ; le 4 novembre je subirai la seconde; enfin les élections municipales ne sont pas finies. Mais il faudra déjà préparer le succès de notre cause, non-seulement dans ma commune, mais dans toutes celles de mon canton. Tout cela n'est pas une mince besogne, je vous le certifie, et encore dois-je ajouter, qu'en ce qui me concerne, la campagne du Conseil général n'est rien jusqu'à présent; on ne m'oppose pas d'adversaires, mais je me suis mis en tête de travailler un canton voisin où je tiens à faire réussir un agrégé à la Faculté de Médecine de Paris, très intelligent, et qui s'est décidé, sur mes instances, à descendre

dans l'arène pour faire échouer M. Bernard d'Harcourt, ambassadeur à Berne, dont le cléricalisme s'accorde mal avec les idées qui prédominent dans son canton. Tout cela fait que je passe mon temps à expédier circulaires sur circulaires, à mettre les colleurs en campagne, à faire distribuer des bulletins, etc., et à me quereller avec le Parquet de Provins qui s'est avisé de donner des instructions pour que mes affiches fussent déchirées par les soins de Messieurs les gendarmes, dans toute l'étendue de l'arrondissement. J'ai dit ma façon de penser très nette, et à M. le Procureur de la République, encore plus énergiquement ; on n'a rien répondu. Trois gendarmes viennent d'être révoqués ou mis en prison, parce qu'ils étaient suspects de républicanisme. On en a fait autant des gardes-champêtres et des instituteurs; et vous croyez que de pareilles infamies ne justifieraient pas la mise en accusation de tous ces forbans! Mais si l'impunité leur était laissée, ils recommenceraient indéfiniment, et notre pauvre pays qui ne demande qu'à travailler, serait exposé, à échéances périodiques, à subir des crises aussi terribles que celles de cette année. Certes, je ne suis pas un homme de vengeance, et quand ces grands coupables auront été punis, je serai très disposé à m'arrêter ; mais il faut que justice se fasse, sans quoi nous irons d'aventures en aventures.

Avez-vous lu le dernier discours de Gambetta; quoi de plus sensé, de plus sage, de plus modéré, que tous ces conseils adressés aux gens des campagnes ? Quelle sublime prérogative que celle qui vous permet d'aller pu-

blier la bonne nouvelle dans les pays les plus reculés! Mais laissons cela, et parlons de nous.

—

1877. — 21 Décembre, Paris.

A Monsieur A...

Depuis deux jours que nous sommes en vacances, j'ai passé mon temps à mettre en règle ma correspondance qui avait quelque peu souffert des vicissitudes énervantes de la dernière crise. Quand je dis « énervantes », vous comprendrez facilement, je pense, qu'il ne s'agit pas de moi. J'ai le bonheur ou le malheur d'être d'un tempérament flegmatique ; et sans prétendre pour cela à l'empire du monde, je dois dire que je m'étais fait à l'avance une règle de conduite dont j'étais fermement décidé, coûte que coûte, à ne pas me départir. Si une deuxième dissolution avait été votée, je trouvais que jamais je n'aurais l'audace de me réprésenter devant les électeurs, si je n'avais, par mon attitude, justifié la confiance qu'ils m'avaient témoignée à deux reprises, en deux ans. J'étais donc décidé à opposer une résistance passive à toutes les tentatives qu'on aurait exercées sur ma personne, et je me serais laissé traîner de force hors de mon siège, plutôt que de céder aux injonctions des brigands qui auraient tenté une telle violation de la loi. Madame Sallard parlait de revolvers, elle me voyait à Mazas, à Nouméa, que sais-je ? elle venait de lire l'histoire d'un crime. Rien ne recommence, lui disais-je, toutes les précautions n'y font rien, laissons se dérouler les évènements, notre

devoir est tout tracé, il n'y a qu'à suivre. Après trois semaines que je n'oublierai de ma vie, le dénouement a trompé toute attente ; mais il n'a pas comblé mes vœux, en ce sens, que deux jours de patience de plus nous auraient, à tout jamais, débarrassés du Maréchal qui à tout instant pourra manquer aux promesses qu'il nous a faites, comme il a trompé les hommes du 16 Mai. Aussi n'ai-je point applaudi à ce Message lu par M. de Marcère, et qui doit faire bonne figure sur les murs des communes, à côté de ceux de l'automne, qui doivent s'y trouver encore. La Chambre des députés a compris que tout danger ne serait pas conjuré, aussi longtemps que ce pauvre fou resterait président. Au Sénat ils étaient enthousiastes. Je plaisantais sur leur allégresse quelques sénateurs qui, depuis huit jours, envisagent déjà la situation telle que je l'envisageais moi-même à cette époque. Cette réserve faite, je dirai qu'il était difficile de prolonger, fut-ce de vingt-quatre heures seulement, la terrible crise qui s'était depuis trop longtemps appesantie sur nous. Le pays qui nous reprochera peut-être un jour notre faiblesse (Dieu veuille que ce ne soit pas), nous aurait assurément très fort maltraités, si nous avions résisté au ministère Dufaure. Le malheur de cet homme qui est fort honnête, c'est d'être trop vieux et de ne pas résister avec énergie aux prétentions de ces êtres fatals, véritables caméléons qui s'intitulent constitutionnels. Dufaure, dans ces derniers jours, au risque d'indisposer les gauches, leur a fait force concessions qui n'empêcheront pas ces Messieurs de voter contre le mi-

nistère, quand l'occasion s'en présentera. Sans plus tarder, je parierais qu'ils nommeront Decazes au Sénat, dans quinze jours. C'est ainsi qu'ils seront reconnaissants de la nomination de Voisin, A. Gigot et d'une vingtaine de préfets qui ne valent rien.

Mais laissons cela; pardonnez mon infirmité, elle est inhérente à ma profession; cela ne se guérit pas mieux que la goutte qui me tracasse depuis cinq semaines; elle ne m'a pas empêché de faire mon métier, mais je ne quitte pas les voitures. Toute cette semaine, je vais aller à Melun, où j'irai passer mes journées au Conseil général. Mes collègues avaient soin de saluer en moi, après le 4 novembre, le premier département de France. Quatorze élections républicaines sur quatorze, sept sièges enlevés à la droite, Rothschild, d'Harcourt et le reste. Nous avons obtenu, à force d'entêtement et de démarches, un excellent préfet, et nous nous proposons de donner suite aux projets que nous présentons inutilement depuis 6 ans. M'y voilà encore revenu, donnez-moi donc un mauvais point, rappelez-moi à l'ordre.

—

1878. — Paris, 24 Octobre.

A Monsieur A...

Je profite de ce renouveau pour ne rien faire ; je passe toutes mes journées à flâner comme un vrai badaud, sans plus me soucier de mes rapports et projets de lois, que si jamais il n'en avait été question. Je suis d'ailleurs encouragé dans cette funeste voie par des collègues qui

arrivent de leur province, avec une santé splendide, et m'avouent, de la meilleure foi du monde, n'avoir rien fait pendant leurs vacances. Je profite de mes derniers jours pour aller lézarder à l'Exposition. J'ai du rechercher loin, bien loin dans mon passé, cette expression pittoresque que j'avais perdu de vue, faute d'application depuis nombre d'années. Étant quelque peu blasé sur les curiosités du Champ-de-Mars, ne pouvant pas d'ailleurs circuler autant que je le voudrais, j'ai pris l'habitude d'aller m'asseoir dans les endroits où il passe le plus de monde, et j'examine avec une vive curiosité toutes les physionomies qui se sont donné rendez-vous, des quatre coins du globe, dans ce gigantesque pandémonium.

Cette semaine a, d'autre part, été assez bien remplie par les distractions de toute sorte. La fête du palais de l'Industrie était très réussie. J'ai eu l'inqualifiable satisfaction de voir de très près les nombreuses Altesses que nous ont depêchées tous les pays amis. Il y avait là des échantillons de toutes les couleurs, toutes grandeurs, toutes épaisseurs, (comme le marchand de carton de notre jeunesse; vous souvenez-vous?). Il y en avait de très décorés qui faisaient un vif contraste avec certains ministres qui n'ont même pas la croix de chevalier; ce dont je me garderais bien de les blâmer. De ma vie je n'ai été à même de contempler un pareil océan de têtes: têtes chenues réclamant le gazonnement, têtes grises, têtes blondes et jeunes (c'était l'exception). Il paraît que l'orchestre comptait quelque chose comme dix-huit cents musiciens; on ne s'en serait pas douté. Et tout s'est terminé

par l'hymne à la France de Gounod, sorte de cantique melliflu auquel j'aurais préféré mille fois la *Marseillaise*. Je suis allé chez Bardoux où j'ai eu le plaisir d'assister à une représentation donnée par l'élite du Théâtre-Français. J'étais à deux pas de notre illustre président qui se tordait de rire en entendant les *Précieuses ridicules*. Il n'avait, certes, jamais vu cela, et il en fera compliment à Dumas fils, au premier jour. Mais, chut ! ne médisons pas de cet excellent homme qui a su être correct le jour des récompenses, et qui a obtenu les applaudissements de tous les républicains. Toute médaille a son revers ; au sortir de cette charmante soirée, mon domestique n'a su rien trouver de mieux qu'une victoria découverte ; il y avait de quoi attraper, dans cette transition, cinquante accès de goutte pour un, et je n'ai rien eu. Et Versailles ? me direz-vous. C'était une piètre idée d'y donner une fête à la fin d'octobre ; il y avait à lutter contre les difficultés de toute sorte, la pluie était tombée pendant la moitié de la journée, et nous avait fait renoncer à nos projets pour la soirée. Bien nous en a pris, car il paraît que c'était un tohu-bohu sans précédents ; des femmes sont revenues sans avoir pu trouver leurs manteaux, des maris y ont perdu leurs femmes, etc.

Mes collègues m'ont trouvé encore jaune ; quelque peu doré sur tranche, disait un gouailleur ; voulez-vous aller sur mes brisées, me disait La Cascade, un mulâtre représentant l'île Bourbon, et vous donner comme député des Canaques ? Nous nous sommes tous retrouvés avec plaisir, et l'on paraît disposé à faire de la bonne besogne.

Le 30 Décembre 1880.

A Madame Lina Beck Bernard,

Quand je fais appel à mes souvenirs de jeunesse, ce qui devient bien vite le défaut des gens qui vieillissent, je me représente une grande chambre tendue de papier jaune (je n'en ai jamais revu de pareil) dans laquelle ma mère m'enfermait, il y a environ quarante-cinq ans, me laissant, comme tâche, le brouillon à faire des lettres que je devais écrire, à l'occasion du nouvel an, à certain oncle qui envoyait des livres, à certaine dame qui envoyait des cargaisons de joujoux ; et il fallait, coûte que coûte, que ma jeune imagination prît son essor et trouvât quelque chose qui ne fût pas trop sot à l'adresse de ces personnages bienfaisants; et je m'évertuais de cent façons, je pleurais toutes les larmes de mon corps, et quand j'avais tenté des gribouillages plus affreux les uns que les autres, dont je croyais pouvoir me féliciter, maman arrivait, levait les épaules et déchirait impitoyablement ces ébauches, jusqu'à ce qu'elles fussent à peu près admissibles; alors elle prenait à son tour un papier, et, sans hésitation, sans rature, elle avait bientôt fait de tourner un compliment qui laissait bien en arrière toutes mes pauvres tentatives, et c'est ainsi, je suppose, que la mère aimée a réussi à dompter chez moi la terreur épistolaire qui existe si souvent, non pas seulement chez bien des enfants, mais chez des grandes personnes. Ce n'est pas à vous, tout au moins, que l'on peut adresser ce reproche, et je suppose

que vous avez dû passer par des épreuves analogues, dans ces années où l'enfant est plus disposé à bayer aux corneilles, qu'à faire œuvre qui dure ; et voilà comment il se fait que nous attendons avec impatience le courrier qui nous apporte des lettres de Lausanne, et que je me renferme avec délices dans mon cabinet, écartant bien loin toute l'ignoble paperasserie administrative, pour venir causer avec vous. Par exemple, je n'ai qu'à bien me tenir, car maman n'est plus là pour déchirer les brouillons, si je viens à mal faire.

Nous voici en vacances depuis deux jours, et j'aime tant mon métier, que je suis capable d'aller quand même au Palais-Bourbon, bavarder au coin des chenêts de la Salle des Conférences, plutôt que de flâner dans cet ennuyeux Paris qui est toujours le même depuis tantôt quarante ans que je l'habite. Certaines rues ont changé, c'est vrai ; on a percé de grands boulevards, mais qu'importe pour un vieux Parisien, on trouve partout les mêmes marchands, les mêmes réclames, les mêmes expositions. Hier, en passant au Palais-Royal, où je n'avais pas circulé depuis plus d'un an, j'annonçais à l'avance toutes les boutiques, toujours les mêmes, à peu de chose près, depuis tant d'années; et les habitants ne sont-ils pas, eux aussi, toujours les mêmes, formant des rassemblements presque inquiétants, autour d'un pauvre diable qui s'est fait écraser, achetant cent mille exemplaires du *Petit Parisien*, le jour où il plaira à un toqué de se faire l'écho de toutes les calomnies les plus niaises et les plus monstrueuses; demandez à chacun ce qu'il pense de ses allures, il n'y aura

qu'une voix pour s'écrier : C'est de la folie; eh bien! ce fou fait de l'argent, ce fou espère, grâce à cette grosse caisse, attirer l'attention et se faire nommer aux prochaines élections. Le résultat le plus certain de toute cette campagne est que M. de Cissey et M. de Girardin, qui ont bon nombre de peccadilles à leur passif, vont sortir de cette situation avec une nouvelle virginité dont ils avaient grand besoin. Inutile de dire que s'il y a, comme personne n'en doute, des concussions plus ou moins sérieuses, tous ces habiles se sont mis en mesure pour dépister les chercheurs, et tout le monde, y compris la de Kaulla, en sortira blanc comme neige. En sa qualité de directeur de la *Presse*, et quelque peu fouailleur, du reste, M. de Girardin a le soin de s'entourer de tous les éléments nécessaires à la propagande d'un journal. Il a dû recevoir chez lui des femmes plus ou moins suspectes. Il s'est érigé en chevalier de la Kaulla, et a autorisé de la sorte tous les racontars éclos dans la cervelle de la Brémont, une demi-mondaine qui joue aux femmes politiques, et que l'on m'a souvent montrée avec ses cheveux rouges, dans les galeries de la Chambre; mais le comble, dans cette affaire, est d'avoir imaginé de réunir le duc d'Aumale, Plon-Plon et Grévy. Et dire qu'il y a des imbéciles pour croire à tout cela.

—

1881. — 2 Juin.

A Monsieur Boucher,

Je suis tout confus de me trouver tellement en retard

avec vous. Je vous dois depuis longtemps des remerciements pour les renseignements que vous avez bien voulu me fournir sur E... Je vous en dois encore pour la façon toute gracieuse dont vous avez annoncé à vos nombreux abonnés ma nomination à la vice-présidence du Conseil qui, je dois le dire, m'avait été tout droit au cœur. Et voilà que vous m'écrasez sous une nouvelle avalanche de compliments.

« Vous m'en aviez comblé, et vous m'en accablez. »

Que dire à tout cela, sinon que c'est chose agréable, d'être débiteur, et qu'il est bon, en pareil cas, de rappeler le gai plaidoyer de Panurge. Ce qui est moins gai, c'est de voir Achille se retirer sous sa tente. Mais, me direz-vous, le bouillant citoyen qui portait ce nom n'avait pas de gendre pour le remplacer ; c'est vrai. L'histoire ne lui connaît que Patrocle, et c'était une amitié quelque peu... grecque. Quoi qu'il en soit, espérons que votre vaillant enfant ne périclitera pas et qu'il restera dans de bonnes mains...

Ce que Madame Sallard voit de plus clair dans cette nouvelle combinaison, c'est qu'elle aura plus de chances de vous voir venir prendre place à notre table de Paris, quand le temps vous paraîtra trop long au faubourg St-Faron ; ce qui pourra bien arriver quelquefois.

Si le scrutin de liste est maintenu, j'irai faire mon apparition à Meaux, et j'espère qu'on ne me jettera pas trop de pommes cuites. Le cas échéant, j'irai vous demander à goûter de votre miel, et, à ce propos, vous

savez que je n'apporte pas de fanatisme dans cette question. J'accepte même le fait accompli, trouvant fort mauvais que le Sénat s'avise de s'interposer dans une question qui ne regarde guère que nous. Cela rappelle trop M. Robert qui voulait intervenir dans une querelle conjugale, et je suis bien près de dire: « Si je veux être battu, de quoi vous mêlez-vous ? » Je serais bien surpris au bout de toutes ces entre-mangeries, si nous revenions au scrutin d'arrondissement. Quoiqu'il advienne, je m'incline et me ris des affirmations du *Progrès*, « mon journal, » qui a découvert, à lui tout seul, que j'étais le plus menacé de tous mes collègues, par le scrutin d'arrondissement. C'est ce pauvre myope de ..... qui a fait cette grande découverte.

Quant à M. D..., je regrette sa nomination dans une ville où il a exercé comme avoué ; partout ailleurs, il aurait pu faire un bon juge ; mais je sais trop par expérience ce que l'on peut avoir à endurer d'un ancien avoué qui vient à être magistrat dans son ressort, pour approuver cette décision.

Quant au fils, vous savez dans quelles circonstances nous sommes entrés en relations ; il m'a bien défendu, et je crois que ce sera une bonne acquisition pour le Conseil général qui, par extraordinaire, compte en ce moment un nombre assez restreint d'avocats. Je vous serre cordialement la main, et vous remercie encore pour les vœux que vous songez à m'envoyer.

—

1881. — Poigny, ce 2 Septembre.

A Monsieur A...

Je commence enfin à retrouver le calme et le repos devenus très nécessaires, je vous le certifie, après l'agitation de ce dernier mois. J'allais de huit heures du matin à dix heures du soir, faisant tant bien que mal mon métier de prophète, parlant parfois jusqu'à six heures par jour, répétant, et, supplice inénarrable, condamné à entendre sans cesse les mêmes rengaines, les mêmes antiennes, à un mot près. J'ai résisté à toutes les tribulations, ce qui tend à prouver que je demeure plus solide que je ne l'aurais cru. Ma dernière majorité touchait à 2,000 voix; j'avais donc une assez belle marge, et, tout en étant certain du succès, je comptais me voir ébréché de cinq à huit cents voix, en raison des manœuvres auxquelles on a eu recours. Eh bien! la surprise a été aussi agréable qu'inopinée, quand nous avons appris qu'il y avait près de 4,000 voix d'écart. M. Gambetta m'avait jeté pardessus bord.: j'étais au nombre des vingt-cinq immolés du comité de la rue de Suresne. Il faut croire que j'ai démérité aux yeux du dictateur électoral; peut-être ne m'a-t-on pas trouvé assez souple; toujours est-il que les électeurs de la Brie ont eu à cœur de prouver qu'ils savent faire leurs affaires eux-mêmes, et que les ingérents ne sont pas de leur goût. Sur les vingt-cinq condamnés, vingt et-un ont été renommés; c'est une leçon quelque peu sévère qui est destinée à inspirer de salutaires ré-

flexions à celui qu'on appelle le patron. Je vous envoie mon remerciement qui vous donnera la note exacte de mon élection. Un membre du gouvernement disait récemment chez le préfet : « Je vous félicite à tous égards, car la volonté de vos mandants vous constitue une indépendance qui pourra avoir une grande valeur dans des circonstances données. »

FIN

IMPRIMERIE

DU FORT-CARRÉ

A

SAINT-DIZIER

HAUTE-MARNE.